

LA  
CHANSON FRANÇAISE

LA  
CHANSON  
FRANÇAISE

DU XV<sup>E</sup> AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE

---

*AVEC UN APPENDICE MUSICAL*



LA RENAISSANCE DU LIVRE

*JEAN GILLEQUIN & Cie, Éditeurs*

— 7, Place Saint-Michel. — PARIS —

## PRÉFACE

---

On pourra s'étonner au premier abord de trouver un volume de chansons dans cette collection des *Chefs-d'œuvre de la littérature française* (1). La chanson est-elle bien un genre littéraire? Est-elle encore chanson quand elle n'est plus chantée? Sans doute elle n'existe vraiment, elle ne prend toute sa valeur que par l'union intime de la musique et des paroles, et peut-être ne devrait-on jamais isoler ces paroles de l'air qui les complète et les soutient. Pourtant il est aisé de justifier la présence d'un recueil de chansons sans musique dans une collection de chefs-d'œuvre littéraires.

Parmi ces petits poèmes, il en est dont la forme est si parfaite et l'expression si heureuse que le lecteur les goûtera comme des œuvres de pure poésie. Mais ils ne devaient pas être confondus avec l'ensemble des autres productions poétiques; car nous savons qu'ils ont été chantés, qu'ils étaient destinés à l'être, et ils en ont gardé des qualités d'élégance, de légèreté ou d'esprit qui les rangent malgré tout dans un genre à part.

D'ailleurs, ce n'est pas uniquement la perfection de la

(1) Ce volume est extrait de la collection *Tous les chefs-d'œuvre de la littérature française*, en cent volumes de luxe, édités par la *Renaissance du Livre*.

forme qui, dans une œuvre littéraire, nous attire et nous retient ; c'est aussi le sentiment qu'elle exprime, l'état de civilisation qu'elle évoque, la qualité d'âme qui s'y laisse entrevoir. La vie tout entière d'une race se reflète dans sa littérature, et en regardant la liste des auteurs publiés par *la Renaissance du Livre*, on voit clairement que c'est cette pensée qui a inspiré le choix si judicieux de Jean Gillequin.

De ce point de vue, la publication de ce volume de chansons n'a plus à se justifier, elle s'impose. De toutes les formes d'art, la chanson est peut-être celle qui est le plus intimement mêlée à la vie. Toute imprégnée de réalité, elle est merveilleusement apte à nous conserver l'image fraîche des mœurs d'autrefois et à nous révéler les traits durables de notre caractère national. En elle transparait le visage du passé. Dans la chanson française c'est toute l'âme de la France qui revit, tour à tour légère et profonde, tendrement ou frivolement amoureuse, dévote et sans respect, spirituelle jusqu'au scepticisme, passionnée jusqu'au fanatisme, passant de la gaillarde insouciance d'un air à boire à la frénésie des chants révolutionnaires.

Aussi a-t-on fait dans ce recueil une place assez importante à la chanson populaire : si elle n'a que des rapports assez lointains avec la littérature proprement dite, elle est, plus que tous les genres littéraires, capable d'évoquer ces caractères de la race, ces états d'âme collectifs que nous aimons à retrouver dans la chanson. Car elle est œuvre collective, anonyme, l'œuvre d'un peuple tout entier. On ne sait comment elle est née, comment elle a grandi. Un homme que la vie froisse ou caresse a chanté sa peine ou son bonheur ; ce chant si simple, rudimentaire, souvent puéril, passe de bouche en bouche, il s'enrichit des

images familières au terroir, se module selon l'accent de la race, se plie à ses rythmes consacrés ; il se transmet de village en village et de siècle en siècle, ne se transformant que pour mieux s'adapter. C'est par cette collaboration séculaire que le peuple, grand artiste inconscient, a créé la chanson, qui n'est l'œuvre de personne parce qu'elle est l'œuvre de tous. Et c'est parfois un chef-d'œuvre, où l'expression spontanée du sentiment peut atteindre du premier coup à la pure beauté littéraire. Montaigne le sentait bien quand il écrivait : « La poésie populaire et purement naturelle a des naïvetés et grâces, par où elle se compare à la principale beauté de la poésie parfaite selon l'art : comme il se voit ès villanelles de Gascogne et aux chansons qu'on nous rapporte des nations qui n'ont connaissance d'aucune science, ni même d'écriture. »

Telles sont les pensées qui ont guidé notre choix dans ce recueil *des meilleures chansons françaises*. Par les *meilleures*, nous avons entendu non seulement les plus parfaites de forme, mais aussi les plus caractéristiques, les plus représentatives de l'âme française aux différents moments de son histoire. Toutes les fois que nous avons reconnu à une chanson un réel mérite littéraire, nous avons tâché qu'elle pût avoir place dans ce livre. Mais il est bien rare que nous ayons rejeté une pièce de forme médiocre ou même vulgaire, si elle nous paraissait vraiment suggestive par sa signification psychologique ou historique. Il va sans dire que nous nous sommes résignés aisément à restreindre beaucoup la part de la gauloiserie. On aurait pu s'inspirer d'autres principes et faire un choix différent ; nous tenions seulement à dire que le nôtre n'a pas été fait au hasard. Si l'on trouve qu'il aurait pu être

meilleur, on voudra bien songer que c'est la première fois qu'un recueil de cette sorte figure dans une collection littéraire. Cette innovation fait honneur à *la Renaissance du Livre*.

Nous n'avons nullement la prétention d'avoir fait œuvre d'érudits. Les textes ont été naturellement pris aux meilleures sources et transcrits avec soin. Mais nous n'avons pas voulu surcharger encore des pages déjà si denses par des indications bibliographiques ou critiques aussi détaillées qu'on pourrait l'exiger dans un livre de science ; nous nous sommes décidés à rajeunir l'orthographe ancienne, afin de rendre la lecture plus facile. Notre principal but a été de composer une anthologie suggestive et agréable. Bien que nous ayons dû souvent recourir aux textes originaux, nous nous faisons un devoir de dire ici tout ce que ce petit livre doit aux précieux recueils des historiens de la chanson, des Gaston Paris (1), des Weckerlin (2), des Tiersot (3), des Le Roux de Lincy (4) et du grand folkloriste qui vient de disparaître, Eugène Rolland (5).

Enfin, pour que la musique ne fût pas complètement oubliée, *la Renaissance du Livre* n'a pas hésité à orner ce volume d'un supplément musical dont bien des lecteurs lui sauront gré. Car si on a dû le faire court, les quelques airs qu'il renferme ont été choisis de façon à donner en raccourci une image assez exacte de notre musique de chanson.

(1) *Chansons du XV<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1875.

(2) *Échos du temps passé*, Paris, s. d. ; *Chansons populaires du pays de France*, Paris, 1903.

(3) *Mélodies populaires des provinces de France*, Paris, 1895 ; *Chants de la vieille France*, Paris, 1904.

(4) *Recueil de chants historiques français*, Paris, 1841.

(5) *Recueil de chansons populaires*, Paris, 1883-1887.

## XV<sup>e</sup> SIÈCLE

---

---

Ce n'est pas arbitrairement qu'on a décidé de prendre dans le XV<sup>e</sup> siècle les premières chansons de ce recueil. La période antérieure est encore peu accessible au grand public et aurait sans doute exigé autant d'éclaircissements que de textes. Mais surtout le XV<sup>e</sup> siècle marque une date importante dans l'histoire de la chanson ; c'est le point de départ de tout un développement. « C'est en effet cette époque qui, non seulement en France, mais dans plusieurs pays de l'Europe, a vu la plus riche éclosion de la poésie populaire. Cette poésie se distingue nettement de celle de l'époque précédente, autant que nos ressources, très limitées, nous permettent d'apprécier celle-ci. Au contraire elle est restée la base et le modèle de la poésie populaire qui a suivi et de celle qui se produit encore. Par une réaction remarquable, elle s'est dégagée à l'époque où la littérature proprement dite est le plus éloignée de la nature, de la simplicité et du sentiment vrai. » Ainsi parle Gaston Paris dans la préface du recueil auquel sont empruntées toutes nos chansons du XV<sup>e</sup> siècle qui sont citées sans référence.

Toutefois ces chansons se rattachent forcément à la tradition poétique antérieure, qu'elles rappellent çà et là par le sujet ou par l'expression. Et si elles sont généralement d'inspiration populaire, on ne saurait nier, en

examinant la forme de plusieurs d'entre elles, que certaines ne soient l'œuvre de poètes habiles et délicats, dont le nom n'est pas parvenu jusqu'à nous. Chansons d'amour, rondes, pastourelles, chansons satiriques ou historiques, elles présentent par leur variété une fidèle image du XV<sup>e</sup> siècle, et, à coup sûr, la chanson des époques suivantes contiendra bien rarement autant de véritable poésie.

L'AMOUR DE MOI S'Y EST ENCLOSE (1)

L'amour de moi s'y est enclose  
Dedans un joli jardinet  
Où croit la rose et le muguet  
Et aussi fait la passerose.

Ce jardin est bel et plaisant ;  
Il est garni de toutes fleurs ;  
On y prend son ébattement  
Autant la nuit comme le jour.

Hélas ! il n'est si douce chose  
Que de ce doux rossignolet  
Qui chante au soir, au matinet :  
Quand il est las il se repose.

Je la vis l'autre jour cueillir  
La violette en un vert pré,  
La plus belle qu'onques je vis  
Et la plus plaisante à mon gré.

Je la regardai une pose :  
Elle était blanche comme lait  
Et douce comme un agnelet,  
Vermeillette comme une rose.

(1) Voir la musique au supplément.

## JE M'Y LEVAI PAR UN MATIN

Je m'y levai par un matin  
La fraîche matinée,  
Et m'en entrai en un jardin  
Pour cueillir giroflée.

Et m'en entrai en un jardin  
Pour cueillir giroflée,  
Et je trouvai le mien ami  
Qui dormait sur le pré ;

Et je trouvai le mien ami  
Qui dormait sur le pré ;  
Et je lui fis un oreiller  
D'amours et de pensée ;

Et je lui fis un oreiller  
D'amours et de pensée,  
Et il me prit à demander  
Si j'étais mariée.

Et il me prit à demander  
Si j'étais mariée :  
« Nenny, beau sire, en bonne foi,  
Amours m'en ont gardée :

« Nenny, beau sire, en bonne foi,  
Amours m'en ont gardée :  
Il vaut bien mieux avoir ami  
Qu'être mal mariée.

« Il vaut bien mieux avoir ami  
Qu'être mal mariée ;  
Car on change bien son ami  
Pour une courroucée (1) ;

(1) Fâcherie.

« Car on change bien son ami  
Pour une courroucée ;  
Mais on ne peut changer mari  
Jusqu'à la mort finée.

« Mais on ne peut changer mari  
Jusqu'à la mort finée ;  
Et encore quand il est mort,  
On n'est pas acquittée ;

« Et encore quand il est mort,  
On n'est pas acquittée ;  
Car il en faut porter le deuil  
Tout du long de l'année ;

« Car il en faut porter le deuil  
Tout du long de l'année,  
Le chaperon tout rabattu,  
La robe défourrée ;

« Le chaperon tout rabattu,  
La robe défourrée. »

Nous en irons jouer au bois  
Sous la belle ramée ;

Nous en irons jouer au bois  
Sous la belle ramée,  
Et chanterons un chant piteux  
Pour les maumariées.

## TANT L'AI CHERCHÉE

Tant l'ai cherchée que l'ai trouvée  
Dessous un aubépin fleuri,  
Et je la pris par sa main blanche ;  
Elle m'a dit : « Mon bel ami. »

Et je la pris par sa main blanche ;  
Elle m'a dit : « Mon bel ami,  
Viendrez-vous point à la journée  
Que l'on me doit donner mari ?

« Viendrez-vous point à la journée  
Que l'on me doit donner mari ?  
Il n'est pas beau, mais il est riche,  
Et si n'est pas à mon plaisir.

Il n'est pas beau, mais il est riche,  
Et si n'est pas à mon plaisir ;  
J'aimerais mieux celui que j'aime,  
N'eût-il vaillant qu'un parisis.

J'aimerais mieux celui que j'aime,  
N'eût-il vaillant qu'un parisis.  
Rossignolet, du bois ramage,  
Conseille-moi et je t'en prie.

Rossignolet, du bois ramage,  
Conseille-moi et je t'en prie. »  
« Ne te conseille ni déconseille :  
Prends le conseil de tes amis.

Ne te conseille ni déconseille :  
Prends le conseil de tes amis :  
Si tu le prends et qu'il soit riche,  
Il le te conviendra servir ;

Si tu le prends et qu'il soit riche,  
Il le te conviendra servir,  
Et te dira : Méchante femme,  
Tu n'avais rien quand je te pris ;

Et te dira : Méchante femme,  
Tu n'avais rien quand je te pris.  
Si tu prends celui que tu aimes,  
Tu en jouiras à ton plaisir ;  
Si tu prends celui que tu aimes,  
Tu en jouiras à ton plaisir,  
Et te dira : M'amie et dame.  
Il n'est que vivre à son désir.  
Et te dira : M'amie et dame,  
Il n'est que vivre à son désir :  
On voit le riche devenir pauvre,  
Le pauvre riche devenir. »

## GENTILS GALANTS DE FRANCE

« Gentils galants de France  
Qui en la guerre allez,  
Je vous prie qu'il vous plaise  
Mon ami saluer. »

« Comment le saluerais  
Quand point ne le connais ? »

« Il est bon à connaître :  
Il est de blanc armé ;  
« Il porte la croix blanche,  
Les éperons dorés,  
Et au bout de sa lance  
Un fer d'argent doré. »

« Ne pleurez plus, la belle,  
Car il est trépassé ;  
Il est mort en Bretagne,  
Les Bretons l'ont tué.

« J'ai vu faire sa fosse  
L'orée d'un vert pré,  
Et vu chanter sa messe  
A quatre cordeliers. »

## GENTIL DUC DE LORRAINE

Gentil duc de Lorraine,	→	prince de grand renom,
Tu as la renommée		jusques delà les monts,
Et toi et tes gens d'armes		et tous tes compagnons.
Du premier coup qu'il frappe		abatit les donjons ;
Tirez, tirez, bombardes,		serpentes, canons.
« Nous sommes gentilshommes :		prenez-nous à rançon. »
« Vous mentez par la gorge,		vous n'êtes que larrons,
Et violeurs de femmes,		et brûleurs de maisons :
Vous en aurez la corde		par-dessous le menton,
Et entendrez matines		au chant des oisillons,
Et entendrez la messe		que les corbeaux diront. »

## RÉVEILLENZ-VOUS, PICARDS ET BOURGUIGNONS

Réveillez-vous, Picards,	→	Picards et Bourguignons,
Et trouvez la manière		d'avoir de bons bâtons,
Car voici le printemps		et aussi la saison
Pour aller à la guerre		donner des horions.
Tel parle de la guerre		qui ne sait pas que c'est ;
Je vous jure mon âme,		que c'est un piteux fait,
Et que maint homme d'armes		et gentil compagnon
Y ont perdu la vie		et robe et chaperon.
Où est ce duc d'Autriche ?		Il est aux Pays-Bas ;
Il est en basse Flandre		avecque ses Picards,
Qui nuit et jour le prie		qu'il les veuille mener
En la haute Bourgogne		pour la lui conquêter.
Adieu, adieu, Salins,		Salins et Besançon,
Et la ville de Beaune		là où les bons vins sont ;
Les Picards les ont bus,		les Flamands les paieront
Quatre patards (1) la pinte,		ou bien battus seront.

(1) Petite monnaie de cuivre.

## VRAI DIEU, QUI M'Y CONFORTERA

Vrai Dieu, qui m'y confortera  
Quand ce faux jaloux me tiendra  
En sa chambre seule enfermée ?

Mon père m'a donné un vieillard  
Qui tout le jour crie : « Hélas ! »  
Et dort au long de la nuitée.

Il me faut un vert gallant  
Qui fût de l'âge de trente ans  
Et qui dormît la matinée.

Rosignolet du bois plaisant,  
Pourquoi me vas ainsi chantant,  
Puisqu'au vieillard suis mariée ?

Ami, tu sois le bienvenu :  
Longtemps a que t'ai attendu  
Au joli bois sous la ramée.

## LAISSEZ JOUER JEUNES GENS

Laissez jouer jeunes gens.

Jeunes gens doivent jouer,  
Nul ne les en doit reprendre,  
Rire, chanter et danser,  
Et faire tout ce qu'ils pensent.  
Quand un homme a soixante ans  
Et jeune femme le prend,  
Elle est folle et s'en repent.  
Laissez jouer jeunes gens.

Nous priérons au doux Jésus  
Qu'il leur donne male chance,  
A ces vieillards tout chenus  
Qui parlent de nos enfances :  
Plus en disent qu'il n'y a ;  
Mais Dieu les en punira  
Au grand jour du jugement.

Laissez jouer jeunes gens.

## MON MARI M'A DIFFAMÉE

Mon mari m'a diffamée  
Pour l'amour de mon ami,  
De la longue demeurée  
Que j'ai faite avecque lui.

Hé ! mon ami  
En dépit de mon mari  
Qui me va toujours battant,  
Je ferai pis que devant.

Aucunes gens m'ont blâmée,  
Disant que j'ai fait ami :  
La chose très fort m'agrée,  
Mon très gracieux souci.

Hé ! mon ami,  
En dépit de mon mari  
Qui ne vaut pas un grand blanc (1),  
Je ferai pis que devant.

Quand je suis la nuit couchée  
Entre les bras de mon ami,  
Je deviens presque pâmée  
Du plaisir que prends en lui.

Hé ! mon ami,  
Plût à Dieu que mon mari  
Je ne visse de trente ans !  
Nous nous donrions du bon temps.

Si je pers ma renommée  
Pour l'amour de mon ami,  
Point n'en dois être blâmée,  
Car il est cointe et joli.

Hé ! mon ami,  
Je n'ai bon jour ni demi  
Avec ce mari méchant.  
Je ferai pis que devant.

(1) Monnaie d'argent.

## QUE FAIRE SI AMOUR ME LAISSE

Que faire s' amour me laisse ?  
Nuit et jour ne puis dormir.

Quand je suis la nuit couchée,  
Me souvient de mon ami.

Je m'y levai toute nue  
Et pris ma robe de gris (1) ;

Passé par la fausse porte,  
M'en entrai en nos jardins ;

J'ouis chanter l'alouette  
Et le rossignol jolis,

Qui disait en son langage :  
« Voici mes amours venir,

« En un beau bateau sur Seine  
Qui est couvert de sapin ;

« Les cordons en sont de soie ;  
La voile en est de satin ;

« Le grand mât en est d'ivoire,  
L'estournai (2) en est d'or fin ;

« Les mariniers qui le mènent  
Ne sont pas de ce pays :

« L'un est fils du roi de France,  
Il porte la fleur de lis ;

« L'autre est fils.....  
Celui-là est mon ami. »

(1) Fourrure.

(2) Le gouvernail.

## CHACUN MAUDIT CES JALLEUX

Chacun maudit ces jalleux,  
Mais je ne les maudis mie :  
Il n'est pas vrai amoureux  
Qui n'est jalleux de sa mie.

L'autre jour jouer m'alloie  
Tout autour d'un vert buisson ;  
Trouvai m'amie par voie  
Parlant à un compagnon.

Mais je ne sais qu'il lui dit :  
Le jeu ne me plaisait mie,  
Dont j'eus cœur triste et marry  
Et entrai en jalousie.

Me tirai un peu arrière  
Pour mieux viser leur façon  
Et regarder la manière  
De m'amie et du mignon.

Tout leur conseil j'entendis,  
Tantôt fut leur départie ;  
J'eus le cœur tout réjoui  
Et fut hors de jalousie.

En passant parmi la rue,  
M'en entrai en sa maison :  
De joie fut toute émue  
Et me conta sa raison,

M'appelant son mieux aimé,  
Disant : « Je suis votre amie ;  
Autre que vous ja n'aimai  
Ni ne ferai en ma vie. »

Quand vis la bonté (1) ma dame  
Et toute s' opinion,  
J'eus à l'heure, sur mon âme,  
Le cœur plus fier qu'un lion :

Afin qu'en fût mention  
Je me mis là à écrire  
Tout par moi cette chanson  
Sous une épine fleurie.

## CHANSON SUR JEANNE D'ARC

A la douce prière  
Dont le roi Dieu pria  
Nous vint jeune bergère,  
Qui pour nous guerroya ;  
Par divine conduite  
Anglais tant fort greva  
Que tous les mit en fuite,  
Et le siège leva.

Chantons donc tous ensemble,  
Et nous réjouissons ;  
C'est du mieux, ce me semble,  
Que faire nous puissions.  
Bien nous devons louer Dieu,  
Qui nos grands ennemis  
A chassé de ce lieu  
Et hors de France mis.

(Citée par Le Maire, *Histoire et antiquités  
de la ville et du duché d'Orléans*, 1645.)

(1) *De ma dame.*

## CHANTONS, JE VOUS EN PRIE

Chantons, je vous en prie,  
Par exaltation,  
En l'honneur de Marie,  
Pleine de grand renom !  
Pour tout l'humain lignage  
Jeter hors de péril,  
Fut transmis un message  
A la Vierge de prix.

Marie fut renommée  
Par destination,  
De royale lignée  
Et génération ;  
Or, nous dites Marie,  
Quel fut le messager  
Qui porta la nouvelle  
Pour le monde sauver ?

Ce fut Gabriel, l'ange,  
Que, sans dilation,  
Dieu envoya sur terre  
Par grand' compassion,  
En une pauvre étable  
Ouverte à l'environ,  
Où n'avait feu ni flamme  
Ni latte ni chevron.

Nous vous prions, Marie,  
De cœur très humblement,  
Que vous soyez amie  
Auprès de votre enfant ;  
Afin qu'aux jours funestes  
Que tous jugés serons,  
Pussions être à la dextre  
Là sus avec les bons.

(Noël de Lucas Le Moigne, publié par WECKERLIN.)

DIEU GARD' CELLE DE DÉSHONNEUR...

Dieu gard' celle de déshonneur  
Que j'ai longtemps aimée !  
Avec elle par grand' douceur  
Ma jeunesse ai passée.  
Or vois-je bien que c'est folleur (1)  
D'y avoir ma pensée,  
Puisqu'elle m'a dit par rigueur :  
« Notre amour est finée. »

A pourpenser je me suis mis  
Quel déplaisir lui avais fait :  
Jour de ma vie ne lui mesfis,  
Ni ne le voudrais avoir fait.  
Pour bien faire souvent mal sourd,  
C'est vérité prouvée :  
Dieu soit loué du temps qui court !  
J'aurai mieux l'autre année.

(1) Folie.

FLEUR DE GAITÉ, DONNEZ-MOI JOIE

Fleur de gaité, donnez-moi joie,  
Et me donnez allègement :  
Vous savez bien que longuement  
Plus vivre ainsi je ne pourroie.

Je ne saurais plus vivre ainsi,  
Ma douce sœur, bien le savez :  
Si vous avez un autre ami,  
Je vous prie, point ne le cellez.

Mon cœur prendrait une autre voie ;  
Si n'en fut-il onc en allant  
Puis l'heure que premièrement  
Vous m'accordâtes d'être moie (1).

Vous souvient-il point de la nuit  
Que vous deviez à moi venir ?  
Je ne couché onques en lit,  
Ni n'eus volonté de dormir.

Dieu sait en quel état j'étoie !  
J'avais de la joie tellement,  
Jamais je n'en aurai autant  
De chose qu'avenir me doie.

(1) Mienne.

## HÉLAS ! QUE JE SUIS DÉSOLÉE

Hélas ! que je suis désolée,  
Pleine de deuil et de souci,  
Sur ma foi plus que je ne dis,  
De mon ami qui m'a laissée !

Il m'a laissée seule, égarée,  
Et n'ai reconfort de nulli :  
Je crois que je mourrai d'ennui  
Si de bref ne suis consolée.

Hélas ! pourquoi m'a-t-il laissée ?  
Je ne lui ai ni fait ni dit ;  
J'avais mis mon cœur en lui,  
Mais je vois bien qu'il m'a trompée !

Hé, Dieu ! quel piteuse journée  
Quand de moi il fut départi !  
J'en eus le cœur triste et marri :  
J'eusse voulu être enterrée.

O très douce Vierge honorée,  
Veuillez en pitié regarder  
Et la veuillez reconforter  
Celle qui tant est désolée.

## HÉLAS ! QU'ELLE EST A MON GRÉ

Hélas ! qu'elle est à mon gré,  
Celle que n'ose nommer !  
Hélas ! qu'elle est à mon gré,  
Celle que n'ose dire !

L'autre jour jouer m'allay  
En marchant (1) la verdure ;  
Trouvai la belle en un pré,  
Sur l'herbe qui point (2) dure.

D'amours faisait un chapelet (3) :  
Vrai Dieu ! qu'il était bien fait !  
Par amour lui demandai  
Et elle me l'octroie.

(1) Foulant aux pieds.  
(2) Qui pousse droite.  
(3) Couronne.

## IL FAIT BON FERMER SON HUIS

Il fait bon fermer son huis  
Quand la nuit est venue

L'autrier m'allais esbaloyer (1)  
Par devant l'huis de mon voisin,  
Mais il n'était pas à l'hôtel :  
Il était allé au moulin ;  
Il a laissé son huis ouvert,  
Sa femme toute nue.  
Il fait bon...

Lors je me pris à dépouiller (2) ;  
Avecques elle me couchis ;  
Elle me baisait et m'acollait,  
Cuidant que ce fût son mari  
Qui fût jà venu du moulin,  
Sa farine moulue.  
Il fait bon...

Quand je me fus bien ébattu  
Deux ou trois heures de la nuit,  
Je lui dis en deux mots sans plus :  
« Belle, recouvrez votre lit. »  
Elle s'écria si haut cri :  
« Je suis femme perdue... »  
« Je vous requiers, mon bel ami,  
Qu'il ne soit mot sonné du fait.  
— Je vous promets la foi de mi  
Qu'ici conte n'en sera fait,  
Mais ailleurs oui bien si je puis,  
Là où n'êtes connue. »  
Il fait bon...

(1) Divertir.

(2) Dêvétir.

## JE ME REPENS DE VOUS AVOIR AIMÉE

Je me repens	→	de vous avoir aimée,
Puisque autrement		n'avez voulu mon bien,
Et que jamais		ne voulûtes en rien
Chose qui soit		au gré de ma pensée.
Je vous tenais		sur toute femme née
La plus parfaite,		mais je vois maintenant
Qu'il vous faudra		nommer totalement
La sans merci :		c'est male renommée.
Hé Dieu ! hélas !		que fera ma pensée
Ce temps d'été,		ce mois de mai qui vient ?
Réconfortez		ce pauvre languissant,
Las ! qui ne sait		où est sa mieux aimée.
Vrai dieu d'amour,		qui savez ma pensée,
Je vous supplie		et requiers humblement
Que devant vous		soit fait le jugement
D'elle et de moi		qui a sa foi faussée.
Et si j'ai tort,		sentence soit donnée
Encontre moi		le plus cruellement,
Et condamné		sois perpétuellement
En une tour		obscur et bien fermée.
Hélas ! madame,		tant vous ai désirée
Non point en mal		mais toujours en tout bien !
J'ai trop aimé		ce qui n'était pas mien :
Plus sagement		me tiendrai l'autre année.
C'est grand' folie		à créature née
Mettre son cœur		en ce qui n'est pas sien :
L'un jour s'en va		et puis l'autre revient ;
Amours s'en vont		comme fait la rosée.

## JE ME SUIS AVENTURÉ

Je me suis aventuré,  
En nos jardins suis entré  
Pour cueillir rose ou bouton  
En cette nouvelle saison :  
Hélas ! comment passerai donc  
Ce mois de mai qui est si long ?

En nos jardins suis entré ;  
Trois fleurs d'amour y trouvai,  
Une en pris, deux en laissai  
En cette nouvelle saison :  
Hélas ! comment passerai donc  
Ce mois de mai qui est si long ?

Un chapelet fait en ai ;  
De trois rangs le commençai  
Et à quatre l'achevai  
En cette nouvelle saison :  
Hélas ! comment passerai donc  
Ce mois de mai qui est si long ?

A trois rangs le commençai  
Et à quatre l'achevai ;  
A m'amie le donnerai  
En cette nouvelle saison :  
Hélas ! comment passerai donc  
Ce mois de mai qui est si long ?

A m'amie le donnerai,  
Et sais bien que j'en aurai  
Un bon baiser quand voudrai  
En cette nouvelle saison :  
Hélas ! comment passerai donc  
Ce mois de mai qui est si long ?

## JE VOUS VEUX DIRE MA PENSÉE

« Je vous veux dire ma pensée  
Et vous compter du tout (1) mon cas ;  
Et Dieu ! que deviendrai, hélas !  
Si mon parler ne vous agrée ?

Plaisante fleur que tant désire,  
Pour vous je souffre tel martyr  
Que je ne dors ni jour ni soir. »  
« Je vous supplie et prie, beau sire,  
Qu'il vous plaise donc à moi dire  
Une part de votre vouloir. »

« La douleur que j'ai endurée,  
Je la vous dirai, mais tout bas ;  
Pour Dieu, ne m'éconduisez pas,  
Ou jamais mon cœur n'aura joie. »

« Doux ami, je ne te crois mie  
Que tu aies de moi telle envie  
Comme tu dis certainement. »  
« Ma douce sœur, je vous affie  
Que oncques femme qui eut vie  
Je n'aimai si parfaitement. »

« Puisque tu m'as ainsi aimée,  
Fais de moi ce que tu voudras ;  
Mais je te prie, quand tu viendras,  
Viens de nuit, que nul ne te voie. »

(1) Entièrement.

MAUDITS SOIENT TOUS CES ENVIEUX

Maudits soient tous ces envieux  
Qui m'ont voulu charge donner  
Par leur faux et mauvais parler,  
Disant que j'étais amoureux.

Par mon serment, si je l'étais  
J'en penserais trop mieux valoir,  
Et volontiers y apprendrais :  
C'est belle chose que savoir.

Car à tout bien considérer,  
C'est le plaisir dessus les cieux  
Lequel est le plus à priser  
Et qui rend le cœur plus joyeux.

Ils ont dit que j'ai belle amie,  
Mais que ne la veux pas nommer :  
Ce serait à moi grand' folie  
De dire ce que dois celer.

Je suis celui qui en tous lieux  
L'honneur des dames veux garder  
Et à le servir m'employer,  
Malgré les faux vilains jalleux.

**IL FAIT BON VOIR  
CES HOMMES D'ARMES**

Il fait bon voir ces hommes d'armes  
Quand ils sont montés et bardés ;  
Il fait beau voir luire ces armes  
Dessous les étendards dorés,  
Et archers de l'autre côté  
Pour ruer jus Lombards par terre.  
Entre nous, gentils compagnons,  
Suivons la guerre.

Ruez, faucons, ruez, bombardes,  
Serpentines et gros canons ;  
Et montés sur chevaux et bardes,  
Sonnez, trompettes et clairons ;  
Afin que bon butin gagnons,  
Et que puissions bon bruit acquerre.  
Entre nous, gentils compagnons,  
Suivons la guerre.

## ON A DIT MAL DE MON AMI

On a dit mal de mon ami,  
Dont j'ai eu le cœur bien marri ;  
Qu'ont-ils affaire quel il soit,  
Ou qu'il soit beau ou il soit laid,  
Quand je lui plais et qu'il me plait.

Un médisant ne veut onc bien :  
Quand le cas ne lui touche en rien,  
Pourquoi va-t-il médire ?  
Il fait vivre en martyr  
Ceux qui ne lui demandent rien.

Quand j'ai tout bien considéré,  
Femme n'est de quoi n'est parlé :  
Voilà ce qui m'avance  
De prendre ma plaisance ;  
Aussi dit-on bien que je l'ai.

Plût or à Dieu qu'il fût ici,  
Celui que j'ai pris et choisi,  
Puisqu'on en a voulu parler !  
Et dussent-ils tous enrager,  
Je coucherais avecque lui !

SOUVENT M'ÉBATS  
ET MON CŒUR EST MARRI

Souvent m'esbats, → et mon cœur est marri :  
Je vis en deuil et en grand' déplaisance,  
Toutes les fois qu'il me vient souvenance  
De la belle qui vers moi a failli.

Elle m'avait promis et baillé foi  
Qu'elle m'aimait par sus tous loyaument :  
Mais avec elle un autre je trouvoi  
Qui son plaisir faisait secrètement.

Jamais nul jour plus traitresse ne vis,  
Car de m'aimer elle montrait semblance,  
Et s'y disait qu'el n'avait désirance  
D'aimer autre ; mais elle a bien failli.

Pas n'eusse cru, certes n'en doutez mie,  
Qu'elle eût voulu pour rien me décevoir :  
Celui est bien épris de grand' folie  
Qui cuide (1) femme tout seul pour lui avoir.

De leur amour et d'elles je dis fi,  
Car tout leur fait ce n'est que décevance ;  
Il est bien fou qui en femme a fiance :  
Car à bien peu els sont toutes ainsi.

(1) Croit.

## TROP PENSER ME FONT AMOURS

Trop penser me font amours, → dormir ne puis  
Si je ne vois mes amours            toutes les nuits.

« Comment parlerais-je à vous    fin franc cœur doux ?  
Vous y parlerez assez,            mon ami doux :  
Vous viendrez à la fenêtre        à la minuit ;  
Quand mon père dormira            j'ouvrirai l'huis. »

Trop penser, etc.

Le gallant n'oublia pas            ce qu'on lui dit,  
De venir à la fenêtre            à la minuit ;  
La fille ne dormait pas,            tantôt l'ouït :  
Toute nue en sa chemise            et lui ouvrit.

Trop penser, etc.

« Mon ami, la nuit s'en va        et le jour vient :  
Départir de nos amours            il nous convient ;  
Baisons-nous, accolons-nous,    mon ami gent,  
Comme font vrais amoureux        secrètement. »

Trop penser, etc.

VOICI LA DOUCE NUIT DE MAI

Voici la douce nuit de mai  
Que l'on se doit aller jouer,  
Et point ne se doit-on coucher :  
La nuit bien courte trouverai.

Devers ma dame m'en irai,  
Si sera pour la saluer  
Et par congé lui demander  
Si je lui porterai le mai.

Le mai que je lui porterai  
Ne sera point un églantier,  
Mais ce sera mon cœur entier  
Que par amour lui donnerai.

EN BAISANT M'AMIE (1)

En baisant m'amie → j'ai cueilli la fleur.

M'amie est tant belle, si bonne façon ;  
En baisant m'amie j'ai cueilli la fleur.

Blanche comme neige, droite comme un jonc ;  
En baisant m'amie j'ai cueilli la fleur.

La bouche vermeille, fossette au menton ;  
En baisant m'amie j'ai cueilli la fleur

La cuisse bien faite, le tetin bien rond ;  
En baisant m'amie j'ai cueilli la fleur.

Les gens de la ville ont dit qu'ils l'auront ;  
En baisant m'amie j'ai cueilli la fleur.

Mais je vous assure qu'ils en mentiront ;  
En baisant m'amie j'ai cueilli la fleur.

(1) Voir la musique au supplément.

## XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Le XVI<sup>e</sup> siècle offre une riche matière à notre choix. Le chant populaire s'y développe avec une abondance que prouvent assez les quelque deux cents chansons que Rabelais énumère dans son *Pantagruel*. Cette faveur des airs populaires donne naissance au genre de la « chanson musicale » dans lequel les airs connus, reproduits avec leurs paroles, servent de thème à de véritables compositions de musique, traitées généralement à quatre parties vocales par des musiciens de profession avec tous les raffinements du contre-point. Parmi ces poésies populaires, certaines sont beaucoup trop libres pour avoir place dans ce recueil ; et la plupart des autres gagneront à être présentées sous la forme plus achevée et plus moderne qu'elles vont revêtir au siècle suivant.

De nombreux chants historiques nous font revivre intensément les jours les plus mémorables de cette époque troublée : les guerres de François I<sup>er</sup>, les horreurs de la Ligue, les ravages des bandes armées, ont inspiré maintes chansons. On trouvera ici quelques-unes des plus suggestives, qui parfois ne sont pas sans valeur littéraire.

D'ailleurs, dès le début du siècle la chanson est représentée dans la littérature : plusieurs poésies de Clément Marot, et non des moins charmantes, ont été intitulées ainsi par leur auteur et réellement chantées.

Enfin, sans parler de la Réforme, dont l'influence s'est surtout exercée sur la musique, plusieurs des œuvres les plus célèbres des poètes de la Renaissance ont été de véritables chansons ; nous en possédons les airs, auxquels elles ont dû, de leur temps, une grande part de leur popularité. C'est surtout comme « chansonnier » qu'un Ronsard a été connu dans les provinces. Les derniers travaux d'histoire littéraire et d'histoire musicale ont bien mis en lumière le rôle considérable de la poésie chantée dans l'œuvre de la Pléiade.

CHANSON  
SUR LA BATAILLE DE MARIGNAN (1)

1515

Écoutez, écoutez  
Tous; gentils Gallois,  
La victoire du noble roi François;  
Et orrez (si bien écoutez)  
Des coups rués  
De tous côtés, de tous côtés,  
Des coups rués de tous côtés.

Soufflez; jouez, soufflez toujours,  
Tournez, virez, faites vos tours,  
Fifrez, soufflez, frappez tambours,  
Soufflez, jouez, frappez toujours,  
Tournez, virez, faites vos tours,  
Fifrez, soufflez, frappez tambours,  
Soufflez, jouez, soufflez toujours.

Tonnez, tonnez, bruyez, tonnez,  
Gros courtault et faucons,  
Pour réjouir les compagnons,  
Pour réjouir les compagnons,  
Les com, les com, les compagnons,  
Von, von, von, von,  
Von, von, von, von,  
Paripatoc (2), von, von, von, von, von, von,  
Paripatoc, von, von, von, von, von, von.

Farira, rira, rara, lale,  
Farira, rira, lala, lala, lale

(1) Mise en musique par Jannequin.

(2) Onomatopée, ainsi que plusieurs des mots contenus dans la suite.

Tarira, rira, lala, lala, lala, lala,  
Lalala, lalala, lalala, lalale,  
Pon, pon, pon, pon, pon, pon,  
Masse, masse, ducque, ducque, lala, lala,  
Lalala, lalala, lalala, lalala.

Donnez des horions, pati, patac,  
Trique, trique, trique, trique,  
Trique, trique, trique, trique,  
Trac, trique, trique, trique,  
Chipe, chope, torche, torgne,  
Chipe, chope, serre, serre, serre.

Aventuriers, bons compagnons,  
Bandez soudain, gentils Gascons,  
Nobles, sautez dans les arçons,  
Armés, bouclés, frisks et mignons,  
La lance au poing, hardis et prompts.  
Donnez dedans,  
Frappez dedans,  
Soyez hardis,  
En joie mis,  
Chacun sa saison !

La fleur de lis, fleur de haut prix  
Y est en personne,  
Alarme, alarme, alarme, alarme,  
Suivez tous le roi  
François ;  
Suivez la couronne,  
Sonnez, trompettes et clairons  
Pour réjouir les compagnons. (*ter*)

Au fan feyne  
Frerelelan, fanfan, feine  
Frerelan, fan,  
Frerelelan fan feine fan !  
Boutez selle ! (*quater*)  
Gens d'armes, à cheval ! (*ter*)  
Tôt à l'étendard, tôt à l'étendard,  
Avant, avant.

Fan, fan, fan, fan,  
Fan, feyne, fan.  
Frère le lan, fan, feyne,  
Frère le lan, fan, feine, fan. (*ter*)

Farira, rirara, lala, farira, ri,  
La, la, la, la,  
Trique, trac, trique, trique, trac,  
Patac, trique, trique, trac.  
Patipatac, patipatac,  
Alarme, alarme,  
Choc, choc, patipatac, patipatac.  
Escampe toute frelore  
La tintelore frelore,  
Escampe toute frelore  
La tintelore frelore,  
Escampe toute frelore, bigot! (*ter*)

(LE ROUX DE LINCY, *Chants historiques.*)

CHANT DE VICTOIRE  
SUR LES MARINIERS DE DIEPPE

1535

Les mariniers de Dieppe, ils ont bien triomphé,  
Pour le bon roi de France, étant dessus la mer.  
Ils étaient équipés tretous en fait de guerre  
Contre les Allemands, Flamands, nos adversaires.

O noble capitaine de Dieppe de renom !  
Las ! tu es bien servi de gentils compagnons.  
Les mariniers y sont qui sont dans vos navires,  
Servant nos ennemis à coups d'artillerie.

Ils portent les chausses doublées de taffetas,  
De sayon de sayette, le pourpoint de damas ;  
Et puis ils s'en iront dessus la mer jolie  
Contre ses ennemis qui ont sur nous envie.

Neuf navires de Flandres sont venus rencontrer  
Cinq navires de France, de Honfleur, port de mer,  
Lesquels ils ont choqué à coups d'artillerie.  
Les Dieppois sont venus qui faisaient rustrerie.

Les bons enfants de Dieppe triomphent cette fois,  
Soutenant la querelle du noble roi François ;  
Et ont pris toutefois trois navires de guerre,  
Desquels ils ont honneur tant par mer que par terre.

Qui fit la chansonnette ? Un noble aventurier,  
Lequel est de Grenoble, du lieu de Dauphiné,  
Lequel l'a composée pour l'honneur des vaillances  
Que les Dieppois ont fait pour le bon roi de France.

(LE ROUX DE LINCY, *Chants historiques.*)

## CHANSON DU JOUR DE NOËL

Une pastourelle gentille  
Et un berger en un verger  
L'autre hier en jouant à la bille  
S'entredisaient, pour abréger :

Roger  
Berger,  
Légère  
Bergère,

C'est trop à la bille jouer,  
Chantons Noë, Noë, Noë.

Te souvient-il plus du prophète  
Qui nous dit cas de si haut fait,  
Que d'une pucelle parfaite  
Naitrait un enfant tout parfait ?

L'effet  
Est fait :  
La belle  
Pucelle

A eu un fils du ciel voué :  
Chantons Noë, Noë, Noë.

CLÉMENT MAROT

## PLUS NE SUIS CE QUE J'AI ÉTÉ

Plus ne suis ce que j'ai été,  
Et plus ne saurais jamais l'être :  
Mon beau printemps et mon été  
Ont fait le saut par la fenêtre.

Amour, tu as été mon maître,  
Je t'ai servi sur tous les Dieux :  
Ah ! si je pouvais deux fois naître,  
Comme je te servirais mieux !

CLÉMENT MAROT.

QUAND VOUS VOUDREZ FAIRE  
UNE AMIE (1)

Quand vous voudrez faire une amie,  
Prenez-la de belle grandeur,  
En son esprit non endormie,  
En ses appâts, bonne rondeur ;  
    Douceur  
    En cœur,  
    Langage  
    Bien sage,  
Dansant, chantant par bons accords  
Et ferme de cœur et de corps.

Si vous la prenez trop jeune,  
Vous en aurez peu d'entretien.  
Pour durer, prenez-la brunette,  
En bon point, d'assuré maintien.  
    Tel bien  
    Vaut bien  
    Qu'on fasse  
    La chasse  
Du plaisant gibier amoureux :  
Qui prend telle proie est heureux.

CLÉMENT MAROT.

(1) Voir la musique au supplément.

## TANT QUE VIVRAI

Tant que vivrai en âge fleurissant,  
Je servirai Amour, le Dieu puissant,  
En faits, en dits, en chansons et accords :  
Par plusieurs jours m'a tenu languissant ;  
Mais après deuil, m'a fait réjouissant,  
Car j'ai l'amour de la belle au gent corps ;  
    Son alliance,  
    C'est ma fiancée ;  
    Son cœur est mien,  
    Le mien est sien.  
    Fi de tristesse,  
    Vive liesse,  
Puisqu'en amour j'ai tant de bien.

Quand je la veux servir et honorer, -  
Quand par écrits veux son nom décorer,  
Quand je la vois et visite souvent,  
Les envieux n'en font que murmurer,  
Mais notre amour ne saurait moins durer ;  
Autant ou plus en emporte le vent.  
    Malgré envie,  
    Toute ma vie,  
    Je l'aimerai  
    Et chanterai ;  
    C'est la première,  
    C'est la dernière  
Que j'ai servie et servirai.

CLÉMENT MAROT.

## POUR L'AMOUR DE MARIE

Noël pour l'amour de Marie,  
Nous chanterons joyeusement,  
Qui apporte le fruit de vie,  
Le tout pour notre sauvement.

Joseph et Marie s'en allèrent  
Un soir, bien tard, en Bethléem.  
Les hôteliers, les hôtelières  
Ne les prisèr'nt pas grandement.

S'en allèrent dedans la ville,  
Et d'huis en huis logis querant,  
En ce temps-là la sainte fille  
Était bien près d'avoir enfant.

Joseph va regardant Marie  
Qui a le cœur triste et dolent,  
En lui disant : Ma chère amie,  
Où logerons-nous à présent ?

Ils s'en vont chez un très riche homme  
Demander logis humblement,  
Et on leur répondit en somme :  
Avez-vous chevaux largement ?

Nous avons un bœuf et un âne,  
Voyez-les près d'ici devant.  
Vous semblez pauvres, sur mon âme,  
Vous ne logerez point céans.

Ils s'en allèrent chez un autre  
Demander logis pour argent,  
Et on leur répondit : « A d'autres,  
Vous ne logerez point céans. »

Or, Joseph vit passer un homme  
Qui l'appela méchant paysan :  
Où vas-tu mener cette femme,  
Qui n'a pas plus haut de quinze ans ?

J'ai vu là une vieille étable,  
Logeons-nous-y pour maintenant.  
Alors la Vierge adorable  
Était bien près d'avoir enfant.

Sur la minuit cette nuitée  
La douce Vierge eut son enfant,  
Sa robe n'était pas fourrée  
Pour l'envelopper chaudement.

Elle le mit en une crèche  
Sur un peu de foin seulement,  
Une pierre dessous la tête,  
Pour reposer le Tout-Puissant.

Or, prions la Vierge Marie  
Que son fils veuille supplier  
Qu'il nous doint (1) mener telle vie  
Qu'en Paradis puissions entrer.

(*Les Grands Noëlz nouveaulx, vers 1550.*)

(1) Qu'il nous donne, qu'il nous permette.

## CHANSON DU FRANC ARCHER

1562

Le franc archer à la guerre s'en va,  
Testamenta comme un chrétien doit faire,  
Il a laissé sa femme à son vicaire,  
Et au curé les clefs de sa maison ;  
    Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer belles armes avait,  
L'épée était d'une broche tortue,  
Sa dague était d'une cuiller rompue,  
D'un pot cassé faisait son morion ;  
    Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer un fort bel arc avait,  
De bois pourri, la corde renouée,  
Sa flèche était de papier empennée,  
Le bout brûlé servait de vireton ;  
    Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer un beau chapeau avait,  
De bourre était bien filée et déliée,  
Sa chemise sur l'épaule nouée :  
Toujours le vent lui souffle au croupion ;  
    Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer un corselet avait  
De beau fer-blanc, les brassards faits de corne,  
Ainsi armé se regarde et retourne :  
Sangri, dit-il, me voilà beau garçon ;  
    Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer belles bottes avait,  
De paille étaient, de vert osier liées,  
Chausses avait de drapeau dessirées,

Une lardoire lui servait d'éperon ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer une jument avait  
De poil fauveau, tant maigre et harassée,  
Sa selle était de paille rembourrée ;  
Après suivait son petit poulichon ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer chez son hôte arriva :  
Vertu, morgoi, jarnigoi, je te tue. —  
Tout beau, monsieur, nos oisons sont en mue.  
Il l'apaisa d'une soupe à l'oignon ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer à son repas avait  
Du lard grillé, du lait clair pour potage,  
Le plus souvent de l'eau pour son breuvage,  
A son dessert mangeait un champignon ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer de belle taille était,  
Bossu, manchot, les jambes contrefaites,  
Borgne et morveux, et jamais sans lunettes,  
Ayant toujours les mules au talon ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer preux et vaillant était ;  
Il assaillait fort volontiers les mouches :  
Sus, disait-il, il faut que je vous touche,  
Mais une guêpe lui donna l'aiguillon ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer revint en sa maison,  
Bien empêché de retrouver sa rue,  
Droit sur un pied faisant la grue,  
Raide de froid était comme un glaçon ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer tant sa femme chercha  
Qu'il la trouva logée au presbytère,  
Couchée était avecque le vicaire

Qui en prenait sa récréation ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer à son vicaire dit :  
Quand aurez fait de ma femme à votre aise,  
La renvoyer en ma maison vous plaise,  
Et vous l'aurez à la collation ;  
Viragon, vignette sur vignon.

Le franc archer de Paris se disait  
Fils d'un marchand des bateaux capitaine.  
Lui caporal, son oncle porte-enseigne,  
Et son cousin était porte-bedon (1) ;  
Viragon, vignette sur vignon.

(LE ROUX DE LINCY, *Chants historiques.*)

(1) Porte-tambour.

CHANSON SUR LA MORT DU DUC  
DE GUISE

Qui vent ouïr chanson ? (*bis*)  
C'est du grand duc de Guise  
Et bon bon bon bon  
Didan, diban, bon.  
C'est du grand duc de Guise  
Qu'est mort et enterré.

Qu'est mort et enterré. (*bis*)  
Aux quatre coins du poêle,  
Et bon, etc.  
Quat' gentilshomm's y avait.

Quat' gentilshomm's y avait (*bis*)  
Dont l'un portait son casque,  
Et bon, etc.  
Et l'autr' ses pistolets.

Et l'autr' ses pistolets, (*bis*)  
Et l'autre son épée,  
Et bon, etc.  
Qui tant d'hug'nots a tués.

Qui tant d'hug'nots a tués. (*bis*)  
Venait le quatrième,  
Et bon, etc.  
Qu'était le plus dolent.

Qu'était le plus dolent. (*bis*)  
Après venaient les pages,  
Et bon, etc.  
Et les valets de pied.

Et les valets de pied (*bis*)  
Avecque de grands crêpes,  
Et bon, etc.  
Et des souliers cirés.

Et des souliers cirés (*bis*)  
Et des beaux bas d'estame,  
Et bon, etc.  
Et des culottes de piau.

Et des culottes de piau. (*bis*)  
La cérémonie faite,  
Et bon, etc.  
Chacun s'alla coucher.

Chacun s'alla coucher, (*bis*)  
Les uns avec leur femme,  
Et bon, etc.  
Et les autres tout seuls.

(Chanson composée à l'occasion de l'enterrement  
du duc de Guise, en 1563.)

## GAUDINETTE

Mon père et ma mère  
N'ont que moi d'enfant.  
Gaudinette, je vous aime tant !  
Et y m'ont fait faire  
Un cotillon blanc :  
Gaudinette, je vous aime tant !

J'étais trop petite,  
Il était trop grand :  
Gaudinette, je vous aime tant.  
J'en ai fait rognure  
Trois pieds par devant :  
Gaudinette, je vous aime tant !

J'en ai fait rognure  
Trois pieds par devant :  
Gaudinette, je vous aime tant !  
Autant par derrière,  
Encore est trop grand :  
Gaudinette, etc.

Autant par derrière,  
Encore est trop grand :  
Gaudinette, etc.  
Et de la rognure  
J'en ai fait des gants :  
Gaudinette, etc.

Et de la rognure  
J'en ai fait des gants :  
Gaudinette, etc.  
C'est pour le mien ami,  
Lui que j'aime tant :  
Gaudinette, etc.

C'est pour le mien ami,  
Lui que j'aime tant :  
Gaudinette, etc.  
M'empoigne et m'embrasse,  
M'a fait un enfant.  
Gaudinette, etc.

M'empoigne et m'embrasse,  
M'a fait un enfant ;  
Gaudinette, etc.  
Aussi m'a guérie  
Du grand mal de dents.  
Gaudinette, etc.

Aussi m'a guérie  
Du grand mal de dents,  
Gaudinette, etc.  
Et le sut mon père,  
Qui me battit tant.  
Gaudinette, etc.

Et le sut mon père,  
Qui me battit tant.  
Gaudinette, etc.  
Tout beau, tout beau, père,  
Frappez doucement :  
Gaudinette, etc.

Tout beau, tout beau, père,  
Frappez doucement :  
Gaudinette, etc.  
Si la mère fit faute,  
Qu'en peut mais l'enfant ?  
Gaudinette, etc.

Si la mère fit faute,  
Qu'en peut mais l'enfant ?  
Gaudinette, etc.  
Ce n'est rien du vôtre  
Ni de votre argent :  
Gaudinette, etc.

Ce n'est rien du vôtre  
Ni de votre argent,  
Gaudinette, etc.  
Mais c'est du mien ami,  
Qu'au vert bois m'attend :  
Gaudinette, etc.

Mais c'est du mien ami,  
Qu'au vert bois m'attend,  
Gaudinette, etc.  
Et pour moi endure  
La pluie et le vent :  
Gaudinette, etc.

Qui pour moi endure  
La pluie et le vent,  
Gaudinette, etc.  
Et la grand' froidure  
Qui du ciel descend :  
Gaudinette, etc.

Et la grand' froidure  
Qui du ciel descend,  
Gaudinette, etc.  
Et pour lui j'endure  
La honte des gens :  
Gaudinette, je vous aime tant !

(*Voix-de-Ville*, recueil de 1576.)

## TOUS LES BOURGEOIS DE CHÂTRE

Air : *Nous nous mêmes à jouer.*

Tous les bourgeois de Châtre  
Et ceux de Montlhéry  
S'en allaient quatre à quatre,  
En chassant le souci,  
Cette journée ici  
Que la Vierge Marie,  
Près le bœuf et l'ânon,  
    Don, don,  
De Jésus accoucha,  
    La, la,  
Dans une bergerie.

Des anges de lumière  
Ont chanté divers tons  
Aux bergers, aux bergères  
Qui gardaient leurs moutons  
Parmi tous ces cantons,  
Tout à l'entour de l'onde  
Disant que ce mignon,  
    Don, don,  
Était né près de là,  
    La, la,  
Pour le salut du monde.

Ils prennent leurs houlettes  
Avec empressement,  
Leurs hautbois, leurs musettes,  
Et s'en vont promptement  
Tout droit à Saint-Clément,  
A travers la montagne,

Étant tous réjouis,  
Ravis  
D'aller voir cet enfant  
Naissant,  
Joseph et sa compagne.

De Saint-Germain la bande  
Vint en procession,  
Et traversa la lande  
Sans faire station,  
Ni la collation,  
Dansant à l'harmonie  
Que faisaient les pasteurs  
Chanteurs,  
Lesquels n'étaient pas las,  
La, la,  
De faire symphonie.

Messire Jean, vicaire  
De l'église d'Églis,  
Fit porter, pour mieux boire,  
Du vin dans son logis ;  
Les écoliers garnis,  
Toute cette nuitée  
Se sont mis à chanter,  
Danser,  
Ut, ré, mi, fa, sol, la  
La, la,  
A gorge déployée.

Lorsqu'on vidait la coupe,  
Un nommé des Aveaux  
Faisait de bonne soupe  
Avec force naveaux,  
Poulets et pigeonneaux,  
Pour faire grande chère,  
Outre des hallebrans  
Faisans  
Qu'apporta Jean Babot,  
Pas sot,  
A Jésus et sa mère,

Comme on était à table,  
Un garçon de Nevers,  
Sur un luth agréable,  
Chanta mille beaux airs  
Sur tous les tons divers,  
Mélant sa chanterie  
De trompette et clairons,  
    Don, don,  
Avec l'alleluya,  
    La, la,  
A Joseph et Maria.

Tous prièrent de grâce  
Et la mère et le fils,  
De leur faire une place  
Dedans le Paradis,  
Ce qu'ils leur ont promis.  
Et puis chacun s'apprête  
D'aller vers son canton,  
    Don, don,  
Qui de-ci, qui de-là,  
    La, la,  
En faisant bonne fête.

(Noël de Cour.)

NE VEUX-TU PAS BIEN, MIGNONNE...

Ne veux-tu pas bien, mignonne,  
Mignonne, ne veux-tu pas,  
Puisqu'Amour ainsi l'ordonne  
Que nous prenions nos ébats ?

Ma pucelette  
Follette  
Veux-tu pas  
Que je t'accole à plein bras ?  
Mille fois  
Tu me dois  
Baiser,  
Apaiser  
Tu peux  
Si tu veux  
Par ce moyen l'ardeur  
Qui tourmente mon cœur ;

Tu ne me dois éconduire,  
Tu ne me dois débouter,  
Tu ne me dois point dédire  
Mais tu me dois écouter :

D'amour extrême  
Je t'aime,  
Prends pitié  
De recevoir ta moitié :  
C'est le don  
Et guerdon  
Tant cher  
Dont l'Archer  
Nous fait  
Par effet  
Un présent gracieux,  
Et ne peut donner mieux.

Le Ciel nous est favorable,  
Nous sommes au beau printemps,  
Amour nous est secourable,  
Nous voyons fleurir nos ans,  
Toute allégresse  
Nous presse  
A présent  
D'aller au verger plaisant.  
C'est le lieu  
Où le Dieu  
D'amour  
Fait séjour  
Qui peut  
Quand il veut  
Donner aux amoureux  
Contentement heureux.

Viens tôt doncques, ma mignarde,  
Viens tôt et ne tarde plus  
M'accoler toute gaillarde,  
Ne me fais point de refus,  
Car la jeunesse  
Nous laisse  
Sans déduit,  
Et la vieillesse nous suit ;  
Ote-nous  
Mon cœur doux  
D'émoi,  
Viens à moi  
M'amour,  
Ce beau jour  
Te doit donner désir  
De prendre ton plaisir.

CLAUDE DE PONTOUX.

O QUE JE SUIS COURROUCÉE

O que je suis courroucée,  
O que j'endure d'émoi,  
Mon ami m'a délaissée  
Ne faisant compte de moi :  
    Malheureuse  
    L'amoureuse  
Qui se fie à ces garçons,  
    Qui allèchent  
    Et ne cherchent  
Qu'à nous payer de chansons.  
Car ils sont tous decevants,  
Leur amour ne poursuivant.

Il s'écarte en Italie,  
Jamais je ne le verrai,  
Jamais que mélancolie  
De son départ je n'aurai :  
    Car la dame  
    Trop s'enflamme  
A cette première amour,  
    Et la perte  
    Recouverte  
Ne peut onc être du jour  
Qu'elle perd son amoureux  
Par un dédain rigoureux.

Mais il faut que je confesse  
Avoir failli grandement,  
De lui user de rudesse  
Sans prendre égard au tourment  
    Qui consomme  
    Le jeune homme

D'impatiente amitié,  
Sur cet âge  
Qu'il enrage  
De se joindre à sa moitié,  
Ne prévoyant que l'homme est  
Trop prompt à ce qui luy plaît.  
Ne devais-je pas connaître  
A voir ses yeux douloureux  
Que je lui devais permettre  
Quelque plaisir amoureux ?  
Sans cruelle  
Et rebelle  
Le traiter si rudement,  
Quand Cyprine  
La doucine  
L'encourageait ardemment ?  
Si je l'eusse fait ainsi  
Encor serait-il ici.  
Mon Dieu, que j'étais heureuse  
Quand penchée sur son sein  
Je l'embrassais, envieuse  
De baiser sa blanche main,  
Sa tetine  
Argentine,  
Son frison d'or rousselet,  
Qui se noue  
Sur sa joue  
Toute de rose et d'œillet,  
Et quand je baisais ses yeux  
Si beaux et si gracieux.  
Mon Dieu, que j'étais joyeuse  
Quand je l'oyais deviser  
D'une façon gracieuse  
En me venant courtiser :  
La harangue  
De sa langue  
Coulait plus douce que le miel ;  
Je m'assure

Que Mercure  
Fût pour lors venu du Ciel,  
Qu'il n'eusse su parler mieux  
Bien qu'il fût appris des dieux.

Mon Dieu, que j'étais heureuse  
Alors que parlementant  
De chose facétieuse  
Nous nous allions ébattants

Sur la prée  
Diaprée  
De mille belles couleurs,  
Quand de grâce  
Sur la place

Il cueillait de toutes fleurs  
Pour un bouquet façonner  
Et après me le donner.

Mon Dieu, que j'étais heureuse  
Quand il me venait saisir  
D'une main dévotieuse  
Et sur les autres choisir.

En la fête  
Tant honnête  
Pour exercer les amours  
Des pucelles  
Damoiselles,

Me faisant faire deux tours,  
D'une gente gravité  
Montrant sa dextérité.

Mais maintenant malheureuse  
Je ne vis qu'en déplaisir,  
En me voyant douloureuse,  
Ayant perdu tout plaisir

Que doit prendre  
Et apprendre  
Des amoureux courtisans

La pucelle  
Jeune et belle  
En la fleur de ses beaux ans,

Rendant ses esprits contents  
Car toute chose a son temps.

Apprenez donc, pucelettes,  
En oyant mes tristes sons,  
A être plus que vous êtes  
Amoureuses de garçons,

    Quand jeunesse

    Les adresse

Devant vos attrayants yeux,

    Qu'une honte

    Ne vous dompte,

Ne refusez votre mieux,

Car enfin pourriez sentir

Un trop tardif repentir.

CLAUDE DE PONTOUX.

LÉENTIN, VEUX-TU SAVOIR COMME...

Léentin, veux-tu savoir comme  
Je vis étant amoureux,  
Je ne crois point qu'il soit homme  
Vivant plus que moi heureux.

J'ai acquis une maîtresse  
Belle trop plus que le jour,  
Qui me tient en allégresse  
Et perpétuelle amour.

Son amour est mutuelle,  
Pleine de toute bonté,  
Elle ne m'est point cruelle  
Comme celle du comté.

Bien qu'un autre la courtise,  
Je n'en deviens point jaloux,  
Connaissant que sans feintise  
Elle m'aime par sus tous.

Je l'embrasse, je l'accolle,  
Je la baise quand je veux,  
Et d'une main gaie et folle  
Je tortille ses cheveux.

Puis de rechef je l'embrasse,  
La contemplant ocieux,  
En me mirant dans sa face  
Et dans ses yeux gracieux.

Ainsi béant je demeure  
Comme le milan par l'air,  
Et la voyant rire à l'heure  
Je recouvre le parler.

Puis de rechef je retourne  
Plus fort à la mugueter,  
Que si elle se détourne  
Je la contrains d'arrêter.

Tenant sa main fretillarde,  
Elle pense m'échapper  
En faisant de la mignarde  
Pour après me refrapper.

Si elle se veut ébattre  
Avec moi je lui permets  
De me battre pour la battre,  
Puis après je fais la paix.

Mais ce battre ne l'attise  
A courroux de se venger,  
Ce n'est qu'une mignardise  
Que je fais pour la ranger.

Car après je l'amadoue  
Pour promptement l'apaiser,  
Lui disant que je me joue  
Et puis je la viens baiser.

Elle se contient pour l'heure  
De plus tant me tracasser  
Pour d'une grâce meilleure  
Ses beaux yeux recommencer.

Pour chose que je lui fasse  
Elle n'en prend point d'émoi,  
Et je sais bien de sa grâce  
Qu'elle n'aime autre que moi.

D'un désir insatiable  
Elle me vient embraser  
Quand elle voit amyable  
Que je la viens caresser.

Nous nous baisotons ensemble  
Et mon secret je lui dis,  
Et la baisant il me semble  
Que je vole en paradis.

Mon Dieu, que j'ai de liesse  
D'ouïr les divers accords  
Que prononce ma déesse  
Quand sur son giron je dors !

Jamais voix d'une Sirène  
Ne fut si douce à ouïr  
Que la sienne souveraine  
Qui tant me fait réjouir.

Et suis certain que la blonde  
De son chant mélodieux  
Et de sa douce faconde  
Endormirait tous les dieux.

Étant penché dessus elle  
Comme Vénus sur Adon,  
Tout en plaisir je sommeille  
Comme Ascane sur Didon.

Ainsi sommeillait Lucine  
En éternelle union  
Sur la bouchette doucine  
De son doux Endymion.

Ainsi prend ma damoiselle  
Sur ma face son repos,  
Puis quand elle se réveille  
Elle me tient ces propos :

Ma barbelette dorée,  
Mon miel et mon sucre doux,  
Ma douce manne éthérée,  
Serez-vous pas mon époux ?

Vous savez que mariage  
Nous est ordonné de Dieu  
Pour croître l'humain lignage  
Dessus ce terrestre lieu.

Je n'ai eu jamais envie  
D'autre mari me pourvoir  
Que vous, mon bien et ma vie,  
S'il vous plaît me recevoir.

Car les Cieux m'ont destinée  
Pour être votre moitié.  
O que je suis fortunée  
D'entrer en votre amitié.

Venez donc, mon Titon, ore  
Venez donc toutes les nuits  
Dormir avec votre Aurore  
Et vous l'ôterez d'ennuis.

Chanson, la main qui te trace  
Aujourd'hui pour son guerdon (1)  
Toute allègre prendra place  
Au dortoir de Cupidon.

CLAUDE DE PONTOUX.

## ADIEU, PLAISANT PAYS DE FRANCE

Adieu, plaisant pays de France,  
O ma patrie,  
La plus chérie,  
Qui a nourri ma jeune enfance !

Adieu, France, adieu mes beaux jours.  
La nef qui déjoint nos amours,  
N'a ci de moi que la moitié ;  
Une part te reste, elle est tienne,  
Je la fie à ton amitié,  
Pour que de l'autre il te souviene.

MARIE STUART.

(1) Pour sa récompense.

CHANSON NOUVELLE D'UN BON SOLDAT,  
VRAI ET NATUREL FRANÇAIS

1590

Et se chante sur le chant :  
*En quel bois plus sauvage, etc.*

Depuis quinze ans que j'ai suivi la guerre  
Et du dieu Mars les superbes étendards,  
J'ai recherché les plus braves soldats  
Et plus hardis qui soient dessus la terre.

L'honneur français m'a fait prendre les armes  
Pour mon vrai roi, mon honneur et ma foi ;  
S'il s'en trouve un plus vigilant que moi  
Pour cet effet à courir aux alarmes,

Si je n'y vais avec une assurance,  
Si je n'y vais d'un courage parfait,  
Si je n'y vais de bon cœur en effet,  
N'ayez jamais de soldat souvenance.

La France a vu la fleur de mon jeune âge,  
Et la vigueur de mon jeune printemps ;  
Je suis Français, et pour ce je prétends  
Faire service au Roi de bon courage.

Je ne suis point un tyran de Judée,  
Je ne suis point soldat de l'union ;  
Je suis vassal de Henry de Bourbon,  
Et pour lui seul je porte mon épée.

J'ai dans mon cœur la fleur de lys gravée,  
J'ai dans mon cœur gravé le nom français ;  
J'aimerais mieux mourir cent mille fois  
Que de quitter le Roi, ni son armée.

Ce grand Néron, que du Maine on appelle,  
Qui veut venger de ses frères la mort,  
Va l'Espagnol chercher pour son support,  
Il attend vengeance éternelle.

Lyon, tu es pour certain bien heureuse  
D'avoir repris le parti de ton Roi  
Et vaillamment déchassé loin de toi  
Cette union et Ligue malheureuse.

Bâtards français, tyrans pleins de furie,  
Reconnaissez votre Roi maintenant.  
Ouvrez les yeux, vous verrez clairement  
Que Dieu lui veut conserver sa patrie.

Sus donc, Français, prenons tretsous les armes,  
Et notre Roi suivons aux fiers combats,  
Pour ces Ligueurs espagnols mettre à bas,  
Suivons-le donc aux assauts et alarmes.

Que l'Espagnol et le Ligueur damnable  
Sentent l'effroi des redoutés Français,  
Et que vaincus ils soient à cette fois  
Et déchassés comme peste exécration.

Pour faire fin, crions tretsous sans cesse :  
Vive le Roi ! ce valeureux Bourbon,  
Ce grand Roi, prince de grand renom,  
Et lui chantons un hymne d'allégresse.

(LE ROUX DE LINCY, *Chants historiques.*)

CHANSON POUR GABRIELLE D'ESTRÉES

1596

Charmante Gabrielle,  
Percé de mille dards,  
Quand la gloire m'appelle  
A la suite de Mars,  
Cruelle départie,  
Malheureux jour,  
Que ne suis-je sans vie  
Ou sans amour !

Bel astre, faut-il que je vous quitte !  
O cruel souvenir !  
Ma douleur s'en irrite ;  
Vous revoir ou mourir.  
Cruelle départie, etc.

Je veux que mes trompettes,  
Mes fifres, les échos  
Incessamment répètent  
Ces tendres et tristes mots :  
Cruelle départie, etc.

L'amour, sans nulle peine,  
M'a par vos doux regards,  
Comme un grand capitaine,  
Mis sous ses étendards.  
Cruelle départie, etc.

Si votre nom célèbre  
Sur mes drapeaux brillait,  
Jusques aux bords de l'Èbre  
L'Espagne me craindrait.  
Cruelle départie, etc.

Partagez ma couronne,  
Le prix de ma valeur ;  
Je la tiens de Bellonne,  
Tenez-la de mon cœur.  
Moment digne d'envie,  
Heureux retour,  
C'est trop peu de ma vie  
Pour tant d'amour.

Je n'ai pu dans la guerre  
Qu'un royaume gagner ;  
Mais sur toute la terre  
Vos yeux doivent régner.  
Moment digne d'envie,  
Heureux retour,  
C'est trop peu d'une vie  
Pour tant d'amour.

(Attribuée à Henri IV.)

AVRIL (1)

Avril, l'honneur et des bois  
Et des mois :  
Avril, la douce espérance  
Des fruits qui sous le coton  
Du bouton,  
Nourrissent leur jeune enfance ;  
Avril, l'honneur des prés verts,  
Jaunes, pers,  
Qui, d'une humeur bigarrée,  
Emaillent de mille fleurs  
De couleurs,  
Leur parure diaprée ;  
Avril, l'honneur des soupirs  
Des zéphyr,  
Qui, sous le vent de leur aile  
Dressent encor, ès forêts,  
De doux rets  
Pour ravir Flore la belle :  
Avril, c'est ta douce main  
Qui, du sein  
De la nature, desserre  
Une moisson de senteurs  
Et de fleurs,  
Embaumant l'air et la terre ;  
Avril, la grâce et le ris  
De Cypris,  
Le flair et la douce haleine ;  
Avril, le parfum des dieux,  
Qui, des cieus,  
Sentent l'odeur de la plaine ;

(1) Voir la musique au supplément.

C'est toi, courtois et gentil,  
Qui d'exil  
Retires ces passagères,  
Ces arondelles qui vont,  
Et qui sont  
Du printemps les messagères.

L'aubépine et l'églantin,  
Et le thym,  
L'œillet, le lis et les roses  
En cette belle saison,  
A foison,  
Montrent leurs robes écloses.

Le gentil rossignolet  
Doucelet,  
Découpe dessous l'ombrage,  
Mille fredons babillards,  
Frétilards,  
Au doux chant de son ramage.

C'est à ton heureux retour  
Que l'amour  
Souffle, à doucettes haleines  
Un feu croupi et couvert  
Que l'hiver  
Recelait dedans nos veines.

Tu vois, en ce temps nouveau,  
L'essaim beau  
De ces pillardes avettes  
Voleter de fleur en fleur,  
Pour l'odeur  
Qu'ils mussent en leurs cuissettes.

Mai vantera ses fraîcheurs,  
Ses fruits mûrs,  
Et sa féconde rosée,  
La manne et le sucre doux,  
Le miel roux,  
Dont sa grâce est arrosée.

Mais moi, je donne ma voix  
A ce mois  
Qui prend le surnom de celle  
Qui, de l'écumeuse mer,  
Vit germer  
Sa naissance maternelle.

RÉMY BELLEAU.

### MIGNONNE, ALLONS VOIR SI LA ROSE (1)

Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avait déclose  
Sa robe de pourpre au soleil  
A point perdu cette vêprée  
Les plis de sa robe pourprée,  
Et son teint au vôtre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,  
Mignonne, elle a dessus la place,  
Las ! las ! ses beautés laissé choir !  
O vraiment marâtre Nature,  
Puisqu'une telle fleur ne dure  
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,  
Tandis que votre âge fleuronne  
En sa plus verte nouveauté,  
Cueillez, cueillez votre jeunesse :  
Comme à cette fleur, la vieillesse  
Fera ternir votre beauté.

ROUSSEAU.

(1) Voir la musique au supplément.

## DEMANDES-TU, DOUCE ENNEMIE...

Demandes-tu, douce ennemie,  
Quelle est pour toi ma pauvre vie ?  
Hélas, certainement elle est  
Telle qu'ordonner te la plait.

Pauvre, chétive et langoureuse,  
Dolente, triste, malheureuse,  
Et tout le plus fâcheux émoi  
D'amour fâcheux loge chez moi.

Après demandes-tu, ma mie,  
Quelle compagnie a ma vie ?  
Certes accompagnée elle est  
De tels compagnons qu'il te plait.

Ennui, travail, peine, tristesse,  
Larmes, soupirs, sanglots, détresse,  
Et tout le plus fâcheux souci  
D'amour fâcheux y loge aussi.

Voilà comment pour toi, Marie,  
Je traîne ma chétive vie,  
Heureux du mal que je reçois  
Pour t'aimer cent fois plus que moi.

RONSARD.

QUAND CE BEAU PRINTEMPS JE VOIS

Quand ce beau printemps je vois  
    J'aperçois  
Rajeunir la terre et l'onde,  
Et me semble que le jour  
    Et l'amour  
Comme enfants naissent au monde.  
Le jour qui plus beau se fait  
    Nous refait  
Plus belle et verte la terre,  
Et amour armé de traits  
    Et d'attraits  
Dans nos cœurs nous fait la guerre.  
Il répand de toutes parts  
    Feux et dards,  
Et dompte sous sa puissance  
Hommes, bêtes et oiseaux,  
    Et les eaux  
Lui rendent obéissance.  
Vénus avec son enfant  
    Triomphant  
Au haut de sa coche assise  
Laisse ses cygnes voler  
    Parmi l'air  
Pour aller voir son Anchise.  
Quelque part que ses beaux yeux  
    Par les cieux  
Tournent leurs lumières belles,  
L'air qui se montre serein  
    Est tout plein  
D'amourcuses étincelles.

Puis en descendant à bas  
Sous ses pas  
Croissent mille fleurs décloses ;  
Les beaux lys et les œillets  
Vermeillets  
Y naissent avec les roses.

Celui vraiment est de fer  
Qu'échauffer  
Ne peut sa beauté divine,  
Et en lieu d'humaine chair  
Un rocher  
Porte au fond de la poitrine.

Je sens en ce mois si beau  
Le flambeau  
D'amour qui m'échauffe l'âme,  
Y voyant de tous côtés  
Les beautés  
Qu'il emprunte de ma dame.

Quand je vois tant de couleurs  
Et de fleurs  
Qui émaillent un rivage,  
Je pense voir le beau teint  
Qui est peint  
Si vermeil en son visage.

Quand je vois les grands rameaux  
Des ormeaux  
Qui sont serrés de lierre,  
Je pense être pris au lacs  
De ses bras  
Quand sa belle main me serre.

Quand j'entends la douce voix  
Par les bois  
Du beau rossignol qui chante,  
D'elle je pense jouir  
Et qu'ir  
Sa douce voix qui m'enchanté.

Quand Zéphyre mène un bruit  
    Qui se suit  
Au travers d'une ramée,  
Des propos il me souvient  
    Que me tient  
Seule à seul ma bien-aimée.

Quand je vois en quelque endroit  
    Un pin droit  
Ou quelque arbre qui s'élève,  
Je me laisse décevoir,  
    Pensant voir  
Sa belle taille et sa grève (1).

Quand je vois dans un jardin,  
    Au matin,  
S'éclorre une fleur nouvelle,  
J'accompare le bouton  
    Au teton  
De son beau sein qui pommelle.

Quand le soleil tout riant  
    D'orient  
Nous montre sa blonde tresse,  
Il me semble que je voi  
    Près de moi  
Lever ma belle maîtresse.

Quand je sens parmi les prés  
    Diaprés  
Les fleurs dont la terre est pleine,  
Lors je fais croire à mes sens  
    Que je sens  
La douceur de son haleine.

Bref, je fais comparaison  
    Par raison  
Du printemps et de m'amie :  
Il donne aux fleurs la vigueur  
    Et mon cœur  
D'elle prend vigueur et vie.

(1) Jambe.

Je voudrais au bruit de l'eau  
D'un ruisseau  
Déplier ses tresses blondes,  
Frisant en autant de nœuds  
Ses cheveux  
Que je verrais friser d'ondes.

Je voudrais pour la tenir  
Devenir  
Dieu de ces forêts désertes,  
La baisant autant de fois  
Qu'en un bois  
Il y a de feuilles vertes

Ah ! maîtresse, mon souci,  
Viens ici,  
Viens contempler la verdure :  
Les fleurs de mon amitié  
Ont pitié  
Et seule tu n'en as cure.

Au moins lève un peu tes yeux  
Gracieux  
Et vois ces deux colombelles,  
Qui font naturellement  
Doucement  
L'amour du bec et des ailes.

Et nous sous ombre d'honneur,  
Le bonheur  
Trahissons par une crainte :  
Les oiseaux sont plus heureux  
Amoureux,  
Qui font l'amour sans contrainte.

Toutefois ne perdons pas  
Nos ébats  
Pour ces lois tant rigoureuses,  
Mais si tu m'en crois vivons  
Et suivons  
Les colombes amoureuses.

Pour effacer mon émoi,  
    Baise-moi,  
Rebaise-moi, ma Déesse,  
Ne laissons passer en vain,  
    Si soudain,  
Les ans de notre jeunesse.

RONCARD.

## MA BELLE, SI TON ÂME

Ma belle, si ton âme  
Se sent or allumer  
De cette douce flamme  
Qui nous force d'aimer ;  
    Allons, contents,  
Allons sur la verdure,  
Allons, tandis que dure  
Notre jeune printemps.

Avant que la journée  
De notre âge qui fuit  
Se trouve environnée  
Des ombres de la nuit,  
    Prenons loisir  
De vivre notre vie,  
Et sans craindre l'envie,  
Donnons-nous du plaisir.

Du soleil la lumière  
Vers le soir se déteint,  
Puis à l'aube première  
Elle reprend son teint ;  
    Mais notre jour,  
Quand une fois il tombe  
Demeure sous la tombe,  
Sans espoir de retour.

GILLES DURANT.

## O BIENHEUREUX QUI PEUT PASSER SA VIE

O bienheureux qui peut passer sa vie  
Entre les siens, franc de haine et d'envie,  
Parmi les champs, les forêts et les bois,  
Loin du tumulte et du bruit populaire ;  
Et qui ne vend sa liberté pour plaire  
Aux passions des princes et des rois !

Il n'a souci d'une chose incertaine,  
Il ne se pâit d'une espérance vaine,  
Nulle faveur ne le va décevant ;  
De cent fureurs il n'a l'âme embrassée,  
Et ne maudit sa jeunesse abusée,  
Quand il ne trouve à la fin que du vent.

Il ne frémit quand la mer courroucée  
Enfle ses flots, contrairement poussée  
Des vents émus soufflant horriblement :  
Et quand la nuit à son aise il sommeille,  
Une trompette en sursaut ne l'éveille  
Pour l'envoyer du lit au monument.

L'ambition son courage n'attise,  
D'un fard trompeur son âme il ne déguise,  
Il ne se plaît à violer sa foi ;  
Des grands seigneurs l'oreille il n'importune,  
Mais en vivant content de sa fortune,  
Il est sa cour, sa faveur, et son roi.

Je vous rends grâce, ô déités sacrées  
Des monts, des eaux, des forêts et des prés,  
Qui me privez de pensers soucieux,  
Et qui rendez ma volonté contente,  
Chassant bien loin la misérable attente,  
Et les désirs des cœurs ambitieux !

Dedans mes champs ma pensée est enclose.  
Si mon corps dort mon esprit se repose,  
Un soin cruel ne le va dévorant :  
Au plus matin, la fraîcheur me soulage,  
S'il fait trop chaud, je me mets à l'ombrage,  
Et s'il fait froid, je m'échauffe en courant.

Si je ne loge en ces maisons dorées,  
Au front superbe, aux voûtes peinturées  
D'azur, d'émail et de mille couleurs,  
Mon œil se pait des trésors de la plaine  
Riche d'œillets, de lis, de marjolaine,  
Et du beau teint des printanières fleurs.

Dans les palais enflés de vaine pompe,  
L'ambition, la faveur qui nous trompe,  
Et les soucis logent communément :  
Dedans nos champs se retirent les fées,  
Reines des bois à tresses décoiffées,  
Les jeux, l'amour et le contentement.

Ainsi vivant, rien n'est qui ne m'agrée.  
Jouis des oiseaux la musique sacrée,  
Quand, au matin, ils bénissent les cieux ;  
Et le doux son des bruyantes fontaines  
Qui vont, coulant de ses roches hautaines,  
Pour arroser nos prés délicieux.

Douces brebis, mes fidèles compagnes,  
Haies, buissons, forêts, prés et montagnes,  
Soyez témoins de mon contentement :  
Et vous, ô dieux ! faites, je vous supplie,  
Que, cependant que durera ma vie,  
Je ne connaisse un autre changement.

DESPORTES.

## JE ME LEVAI PAR UN MATIN

Je me levai par un matin  
Que jour il n'était mie ;

Je m'en entrai dans nos jardins  
Pour cueillir la soucie.  
Dibe, dibe, doube, la la la,  
Passons mélancolie.

Je n'en eus pas cueilli trois brins  
Que mon ami n'arrive  
Lequel me requit d'un baiser ;  
Ne l'osai éconduire.

— Prenez-en deux, prenez-en trois,  
Passez-en votre envie.  
Mais quand vous aurez fait de moi  
Ne vous en moquez mie.

Car si mon frère le savait  
Vous ôterait la vie ;  
Pour ma sœur elle sait fort bien  
Qui ne s'en fait que rire,

Car elle en faisait bien autant  
Quand elle était petite.

*(La Fleur ou l'eslite de toutes les chansons amoureuses  
et airs de court, Rouen, 1602.)*

## XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

On a beaucoup chanté au XVII<sup>e</sup> siècle dans toutes les classes de la société. Les « honnêtes gens » chantaient des *airs de cour* où la galanterie un peu fade de l'époque s'ornait des grâces de l'esprit précieux. Le chant était très cultivé dans l'aristocratie : on s'y disputait quelques maîtres renommés qui enseignaient à chanter « proprement », c'est-à-dire avec ces nuances, ces agréments et ces inflexions mourantes qui constituaient ce qu'on appelait « le goût du chant français ». Les airs de cour proprement dits sont assez différents de ce que nous entendons aujourd'hui par chanson ; on en trouvera ici quelques exemples caractéristiques.

Le peuple avait son répertoire particulier, les *vaudevilles*, chansons souvent satiriques et presque toujours fort grossières, que l'on chantait ordinairement sur le Pont-Neuf, d'où le nom de « ponts-neufs » par lequel ils sont parfois désignés.

Ce qui, au XVII<sup>e</sup> siècle, correspond le mieux à ce que nous appelons la chanson, tient à la fois de l'air de cour et du vaudeville. Ces chansons, moins apprêtées que les premiers et un peu moins libres que les seconds, nous ont été conservées en grand nombre dans les recueils que l'éditeur Christophe Ballard publia au début du XVIII<sup>e</sup> siècle sous le titre de *Brunettes ou petits airs*

*tendres... mêlées de chansons à danser.* Le titre de brunette leur vient de la jeune brune qui en est l'héroïne familière. Généralement galantes et champêtres, elles nous présentent les thèmes de la tradition populaire, mais légèrement épurés et stylisés, sans qu'ils aient perdu toutefois leur naïveté primitive. Parfois aussi elles expriment sous une forme plus simple et avec un faux air pastoral les sentiments habituels aux airs de cour. C'est naturellement parmi les chansons du premier genre que nous avons fait le plus volontiers notre choix.

## IL ÉTAIT UNE FILLETTE

Il était une fillette  
Qui allait glaner :  
A fait sa gerbe trop grosse,  
Ne peut la lier.  
*Mon Dieu, qu'elle est godinette!*  
*La saurai-je aimer ?*

Par ici y est passé  
Un brave chevalier.  
Il l'a priée d'amourette ;  
Ne l'a refusé.  
*Mon Dieu...*

La fillette fut niquette,  
S'est mise à pleurer  
Et moi je fus pitoyable  
L'a laissée aller.  
*Mon Dieu...*

Quand ell' fut dedans c'bois  
Se mit à chanter :  
— Hélas ! où est-il allé  
Ce couart chevalier ?  
*Mon Dieu...*

Hélas ! où est-il allé  
Ce couart chevalier ?  
Pour un soupir d'amourette  
M'a laissée aller.  
*Mon Dieu...*

(*Le Recueil des plus belles chansons de danses,*  
Caen, 1615.)

AS-TU POINT VU ROUGE-NEZ...

*As-tu point vu rouge-nez,  
Le maître des ivrognes ?*

Mon père m'y veut marier  
*As-tu point vu rouge-nez,  
En un vieillard m'y veut donner  
Il pleut, il vente, il tonne.  
As-tu point vu rouge-nez.  
Le maître des ivrognes ?*

En un vieillard m'y veut donner  
Qui n'a ni maille ni denier,

Qui n'a ni maille ni denier,  
Fors un bâton de vert pommier.

Fors un bâton de vert pommier  
De quoy il me bât les côtés.  
*Il pleut, il vente...*

*(Recueil des plus belles chansons des comédiens français,  
Caen, vers 1620.)*

## QUAND J'ÉTAIS CHEZ MON PÈRE

Quand j'étais chez mon père,  
Fillette de quatorze ans,  
L'on m'envoyait à l'herbette,  
Mes moutons j'allais gardant.  
*Brunette, allons, gai, gai.*  
*Brunette, allons gaiement.*

J'étais encor trop jeunette,  
Je m'assis en passant temps ;  
Par le bout de ma pâture  
Passa deux gentils galants.

— Dieu vous gard, la belle !  
Combien gagnez-vous par an ?  
— Par ma foi, mon gentilhomme,  
Je ne gagne que six blancs.

— Que six blancs, Vierge Marie !  
Vous dussiez gagner dix francs.

*(Le Recueil des plus belles chansons de danses,  
Caen, 1615.)*

SUS, DEBOUT,  
LA MERVEILLE DES BELLES!

1614

Sus, debout, la merveille des belles !  
Allons voir sur les herbes nouvelles  
Luire un émail dont la vive peinture  
Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses,  
Tous les vents tiennent leurs bouches closes ;  
Et le soleil semble sortir de l'onde  
Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On dirait, à lui voir sur la tête  
Ses rayons comme un chapeau de fête,  
Qu'il s'en va suivre en si belle journée  
Encore un coup la fille de Pénéée.

Toute chose aux délices conspire,  
Mettez-vous en votre humeur de rire ;  
Les soins profonds d'où les rides nous viennent  
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud ; mais un feuillage sombre  
Loin du bruit nous fournira quelque ombre,  
Où nous ferons parmi les violettes  
Mépris de l'ambre et de ses cassolettes.

Près de nous sur les branches voisines  
Des genêts, des houx et des épines,  
Le rossignol, déployant ses merveilles,  
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers les fougères  
Verrons-nous, de bergers à bergères,  
Sein contre sein et bouche contre bouche  
Naître et finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise ;  
Il y saute, il y danse, il y baise,  
Et foule aux pieds les contraintes serviles  
De tant de lois qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon âme aurait de gloire  
D'obtenir cette heureuse victoire,  
Si la pitié de mes peines passées  
Vous disposait à semblables pensées !

Votre honneur, le plus vain des idoles,  
Vous remplit de mensonges frivoles :  
Mais que l'esprit que la raison conseille,  
S'il est aimé, ne rend point la pareille ?

MALHERBE.

CHANSON CHANTÉE AU BALLET  
DU TRIOMPHE DE PALLAS (1)

1615

Cette Anne si belle,  
Qu'on vante si fort,  
Pourquoi ne vient-elle ?  
Vraiment elle a tort.

Son Louis soupire  
Après ses appas ;  
Que veut-elle dire  
De ne venir pas ?

S'il ne la possède  
Il s'en va mourir ;  
Donnons-y remède,  
Allons la querir.

Assemblons, Marie,  
Ses yeux à vos yeux :  
Notre bergerie  
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage ;  
Le siècle doré  
En ce mariage  
Nous est assuré.

MALHERBE.

(1) A l'occasion du mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche.  
— Voir la musique au supplément.

AIR A BOIRE

Alexandre, dont le nom  
A rempli la terre,  
N'aimait pas tant le canon  
Qu'il faisait le verre.  
Si le grand Mars des guerriers  
S'est acquis tant de lauriers,  
Que devons-nous faire  
Sinon de bien boire !

La mer Rouge en sa couleur  
En baillait à croire ;  
Pharaon, mauvais buveur,  
Eut envie d'en boire ;  
Moïse fut bien plus fin,  
Il vit que ce n'était vin :  
Il la passa toute  
Sans en boire goutte.

Le bonhomme Gédéon  
Faisait des merveilles,  
Aussi n'usait sédition,  
Rien que de bouteilles ;  
Servons-nous donc aujourd'hui  
De bouteilles comme lui,  
Et faisons la guerre  
A grands coups de verre.

Samson, au vieil Testament,  
Acquit de la gloire,  
Ne se servant seulement  
Que de la mâchoire.  
Mangeons doncques hardiment,  
Ce serait opprobre  
D'être toujours sobre.

Loth, qui fut homme de bien,  
Se plaisait à boire,  
Dieu ne lui en disait rien,  
Il le laissait faire,  
Et puis, quand il était saoul,  
Il s'endormait comme nous,  
Dans une caverne,  
Près de la taverne.

Noé, pendant qu'il vivait,  
Patriarche digne,  
Savait bien comme on buvait  
Du fruit de la vigne ;  
De peur qu'il ne bût de l'eau,  
Dieu lui fit faire un bateau  
Pour trouver refuge  
Au temps du déluge.

*(Parnasse des Muses, 1627.)*

## LES SAVETIERS

Les savetiers de la savatterie  
A Saint-Pierre-aux liens faisant leur confrérie  
Dedans l'église sont entrés deux à deux.  
*Place à Messieurs.*

Des procureurs assis dedans leurs places,  
Les voyant venir faisant laides grimaces  
Disent à leurs clerks : Que demandent ces gueux ?  
*Place à Messieurs.*

Les femmes ont dit : voilà grand' diablerie  
De toujours parler de la savatterie.  
Ces procureurs ne se passent point d'eux.  
*Place à Messieurs.*

Et quand ce vint à aller à l'offrande,  
Maistre Guillaume est sorti de sa bande  
Disant aux jeunes : laissez passer les vieux,  
*Place à Messieurs.*

Maistre Tobie reconnu bien capable  
D'aller aux Trois Maillets faire dresser la table,  
Car des procès il est solliciteux ;  
*Place à Messieurs.*

Et quand ce vint à sortir de Saint-Pierre,  
Aux Trois Maillets ils ont couru grand erre (1)  
Et le bedeau qui marchait devant eux :  
*Place à Messieurs.*

Bien altérés ils ont fait leur entrée,  
Pour premiers mets des cardes, de poirée,  
Des pois au lard on leur mit devant eux.  
*Place à Messieurs.*

(1) En grande hâte.

Après suivaient le boudin et l'andouille  
De gros navets et des plats de citrouille,  
Les aloyaux y étaient deux à deux.

*Place à Messieurs.*

Les pieds de porc, les grouins et les oreilles  
Dans ce festin leur semblaient des merveilles,  
C'étaient leurs mets les plus délicieux.

*Place à Messieurs.*

Les raves étaient à deux doubles la botte,  
Il y avait cinq ou six carottes,  
Ragoût du tout réservé pour les vieux.

*Place à Messieurs.*

Voilà de quoi fut composée la fête,  
Mais le dessert y était plus honnête ;  
Car le fromage y était tout véreux.

*Place à Messieurs.*

Marrons pourris, poires et pommes molles,  
En les mangeant ils semblaient de la colle,  
Car leurs mentons en étaient tout baveux ;

*Place à Messieurs.*

Le vin clairet à trois sols ou à quatre ;  
Il en fut bu jusques à deux cents quartes ;  
Si ivres étaient qu'il leur ressort des yeux.

*Place à Messieurs.*

Ils sont sortis lorsqu'on ne voyait goutte ;  
De son logis chacun a pris la route ;  
Minuit était avant qu'être chez eux.

*Place à Messieurs.*

Ceux qui ont fait cette chanson jolie  
Étaient présents à cette confrérie,  
Et au festin allèrent avec eux.

*Place à Messieurs.*

*(Le Nouveau Entretien des bonnes compagnies, 1635.)*

## CHANSON POUR NINON

Air : *Petite fronde* ou *De tous les Capucins du monde*.

Malgré ma maudite Luette,  
Qui rend ma Muse un peu muette,  
Puisque l'adorable Ninon  
Trouve bon qu'on chante en Carême,  
Je ne lui dirai jamais non :  
Plût à Dieu qu'elle en fit de même !

BLOT.

## LES TROIS PRÉSENTS

Air du *Prévôt des marchands*.

Je vous donne, avec grand plaisir,  
De trois présents un à choisir :  
La belle, c'est à vous de prendre  
Celui des trois qui plus vous duit (1) ;  
Les voici, sans vous faire attendre :  
Bonjour, bonsoir et bonne nuit.

SARASIN.

(1) Plaît.

## JE SUIS NÉ POUR LE PLAISIR

Je suis né pour le plaisir,  
Bien fou qui s'en passe :  
Mais je ne puis le choisir ;  
Souvent le choix m'embarrasse.  
Aime-t-on, j'aime soudain :  
Boit-on, j'ai le verre en main.  
Je tiens partout ma place.

Dormir est un temps perdu,  
Bien fou qui s'y livre.  
Sommeil, prends ce qui t'est dû,  
Mais attends que je sois ivre.  
Saisis-moi dans ce moment,  
Fais-moi dormir promptement,  
Je suis pressé de vivre.

Mais si quelque objet charmant,  
Dans un songe aimable,  
Vient du plaisir séduisant  
M'offrir l'image agréable,  
Sommeil, allons doucement,  
L'erreur est, en ce moment,  
Un plaisir véritable.

HAGUENIER

SI L'AMOUR EST UN DOUX SERVAGE

Si l'amour est un doux servage,  
Si l'on ne peut trop estimer  
Les plaisirs où l'amour engage,  
Qu'on est sot de ne pas aimer !

Mais si l'on se sent enflammer  
D'un feu dont l'ardeur est extrême,  
Et qu'on n'ose pas l'exprimer,  
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Si, dans la fleur de son bel âge,  
Femme, bien faite pour charmer,  
Vous donne son cœur en partage,  
Qu'on est sot de ne pas aimer !

Mais s'il faut toujours s'alarmer,  
Craindre, rougir, devenir blême,  
Aussitôt qu'on s'entend nommer,  
Qu'on est sot alors que l'on aime !

Pour complaire au plus beau visage  
Qu'Amour puisse jamais former,  
S'il ne faut rien qu'un doux langage,  
Qu'on est sot de ne pas aimer !

Mais quand on se voit consumer,  
Si la belle est toujours de même,  
Sans que rien la puisse animer,  
Qu'on est sot alors que l'on aime !

MARIGNY.

## CHANSON A MANGER

Quand j'ai bien faim et que je mange  
Et que j'ai bien de quoi choisir,  
Je ressens autant de plaisir  
Qu'à gratter ce qui me démange.  
Cher ami, tu m'y fais songer :  
Chacun fait des chansons à boire,  
Et moi, qui n'ai plus rien de bon que la mâchoire  
Je n'en veux faire qu'à manger.

Quand on se gorge d'un potage  
Succulent comme un consommé,  
Si notre corps en est charmé,  
Notre âme l'est bien davantage.  
Aussi Satan, le faux glouton,  
Pour tenter la femme première,  
N'alla pas lui montrer du vin ou de la bière,  
Mais de quoi branler le menton.

Quatre fois l'homme de courage  
En un jour peut manger son saoul ;  
Le trop boire peut faire un fou  
De la personne la plus sage.  
A-t-on vidé mille tonneaux ?  
On n'a bu que la même chose ;  
Au lieu qu'en un repas on peut doubler la dose  
De mille différents morceaux.

SCARRON.

## ENFIN LA CHARMANTE LISETTE

*Air : Le jeune berger qui m'engage.*

Enfin la charmante Lisette,  
Sensible à mon cruel tourment,  
A bien voulu dessus l'herbette  
M'accorder un heureux moment.

Pressé d'une charge si belle,  
Tendre gazon, relevez-vous :  
Il ne faut qu'une bagatelle  
Pour alarmer mille jaloux.

QUINAULT.

## BEAU SEXE, OU TANT DE GRACE ABONDE...

Beau sexe, où tant de grâce abonde,  
Vous charmez la moitié du monde :  
Aimez, aimez, mais d'un amour couvert,  
Qui ne soit jamais sans mystère.  
Ce n'est pas l'amour qui vous perd, } *Bis.*  
C'est la manière de le faire.

BUSSY-RABUTIN.

CHANSON POUR MADAME D'HERVART

1687

Sur l'air des *Folies d'Espagne*.

On languit, on meurt près de Sylvie :  
C'est un sort dont les rois sont jaloux,  
Si les dieux pouvaient perdre la vie,  
Dans vos fers ils mourraient comme nous.

Soupirant pour un si doux martyr,  
A Vénus ils ne font plus la cour ;  
Et Sylvie accroitra son empire  
Des autels de la mère d'Amour.

Le printemps paraît moins jeune qu'elle ;  
D'un beau jour la naissance rit moins :  
Tous les yeux disent qu'elle est plus belle,  
Tous les cœurs en servent de témoins.

Ses refus sont si remplis de charmes,  
Que l'on croit recevoir des faveurs :  
La douceur est celle de ses armes  
Qui se rend la plus fatale aux cœurs.

Tous les jours entrent à mon service  
Mille Amours, suivis d'autant d'amants :  
Chacun d'eux, content de son supplice,  
Avec soin lui cache ses tourments.

Sa présence embellit nos bocages ;  
Leurs ruisseaux sont enflés par mes pleurs :  
Trop heureux d'arroser des ombrages  
Où ses pas ont fait naître des fleurs.

L'autre jour, assis sur l'herbe tendre,  
Je chantais son beau nom dans ces lieux ;  
Les zéphyr, accourant pour l'entendre,  
Le portaient aux oreilles des dieux.

Je l'écris sur l'écorce des arbres ;  
Je voudrais en remplir l'univers.  
Nos bergers l'ont gravé sur des marbres  
Dans un temple, au-dessus de mes vers.

C'est ainsi qu'en un bois solitaire  
Lycidas exprimait son amour.  
Les échos, qui ne sauraient se taire,  
L'ont redit aux bergers d'alentour.

LA FONTAINE

## LE GOUTTEUX

Sur l'air des *Cloches*.

Quel chagrin ! quel ennui  
De compter toute la nuit  
Les heures, les heures, les heures.

De moment en moment  
Réveillant de Saint-Mexant,  
Pour dire, pour dire, pour dire :

Le genou, le jarret,  
La main gauche, le poignet,  
L'épaule, l'épaule, l'épaule.

De remède, en sait-on ?  
Je tiens tout onguent miton,  
Mitaine, mitaine, mitaine.

COULANGE.

## CHANSON SUR LES MODES

Sur l'air du *Confiteor*.

Je trouve que les jeunes gens  
Aujourd'hui prennent trop leurs aises.  
Chez les dames au bon vieux temps  
Prenaient-ils les meilleures chaises,  
Et les voyait-on renversés,  
Les jambes, les genoux croisés ?

La perruque en ce temps ici  
Qu'on ôte dès qu'elle incommode ;  
Et le tabac qui, Dieu merci,  
Est devenu fort à la mode,  
Font qu'ils se montrent sans cheveux  
Et barbouillés jusques aux yeux.

Un homme incivil et grossier,  
Qui souvent vous rompt en visière,  
Qui vous dit des mots de chartier (1),  
Est approuvé dans sa manière,  
Et passe pour avoir du Ciel  
Le talent d'esprit naturel.

Le jeu, le vin et cetera  
A gâté toute la jeunesse,  
Les Infantes de l'Opéra  
Ont dégoûté de la tigresse,  
La politesse de la cour  
Venait d'un plus parfait amour.

La femme d'un autre côté  
A pris part au libertinage,  
Et s'est par son habileté  
Soustraite au fâcheux esclavage

(1) Charretier.

De tous les habits contraignants  
Que l'on portait en certain temps.

Le corps de jupe est aboli,  
La collerette est supprimée,  
Le grand habit noir est banni,  
La robe est la plus négligée,  
Et l'on dirait que les amours  
Preignent soin de tous les atours.

L'on voit que l'écharpe aujourd'hui,  
Dont la mode est bien établie,  
Passe dans la maison d'autrui  
Pour habit de cérémonie,  
On ne se fait plus un devoir  
De visiter en habit noir.

Même la femme sans façon,  
Depuis janvier jusqu'en décembre,  
Va, vient, et sort de la maison  
Très souvent en mules de chambre,  
Et prête à tout événement  
Semble attendre un heureux moment.

Le lansquenet n'était connu  
Jadis que des laquais et pages,  
Maintenant il est devenu  
Le jeu des folles et des sages,  
On y querelle, on parle haut  
Et c'est la cour du Roi Pétaud.

La femme décide du vin,  
Sait où le meilleur se débite,  
Elle se pique de goût fin ;  
Elle s'en fait un grand mérite,  
Le vin relève ses appas,  
Les canapés sont à deux pas.

Veut-elle chercher ses amis,  
Aller où son plaisir l'appelle,  
On la voit courir tout Paris  
Sans écuyer, sans demoiselle,

Et reste avec beaucoup de soin  
Chez elle et sans aucun témoin.

Elle tire négligemment  
Du tabac de sa tabatière,  
C'est un petit amusement,  
C'est un air, c'est une manière :  
Si les maris en sont contents,  
Vive la mode de ce temps.

COULANGE.

## LA FABLE ENTRE MILLE PLAISIRS

La Fable, entre mille plaisirs,  
Et mille flots badins conduits par des Zéphirs,  
Fit naître une Vénus de l'écume de l'Onde.  
Que la Grèce murmure, ou que la Fable gronde,  
La Champagne, le verre en main,  
A l'aspect des Pressoirs que sa liqueur inonde,  
L'a fait naître aujourd'hui de la mousse du vin.

LAINÉZ.

## EN VAIN JE BOIS...

*Air : Un inconnu pour vos charmes soupire.*

En vain je bois pour calmer mes alarmes,  
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris :  
Ce sont des armes  
Pour mon Iris.  
Le vin me fait oublier ses mépris,  
Et m'entretient seulement de ses charmes.

LA FARE.

## LA JALOUSIE

Vous êtes fille de l'Amour  
Cruelle jalousie :  
Mais hélas ! vos soupçons font languir nuit et jour  
Sitôt que l'âme en est saisie.

Sans vos soins ennuyeux,  
L'amour serait tranquille :  
Votre père est sans yeux, } *Bis.*  
Et vous en avez mille. }

CHAULIEU.

## POUR MADEMOISELLE L...

Vainement je cherche quel crime  
Rend votre courroux légitime  
L'Amour contre vous me défend.  
Qu'ai-je dit ? ou qu'ai-je pu faire ?  
Mais je ne puis être innocent,  
Puisque enfin j'ai su vous déplaire.

En vain l'Amour me justifie ;  
Je traîne une odieuse vie :  
Heureux si je perdais le jour !  
Que me sert-il, dans ma tristesse,  
D'être si bien avec l'Amour  
Et si mal avec ma maitresse ?

REGNARD.

POUR MESDEMOISELLES LOYSON (1)

1702

Pour la Doguine  
Qu'un autre se laisse enflammer ;  
Si je n'avais point vu Tontine  
Je pourrais me laisser charmer  
Par la Doguine.

Ou brune ou blonde,  
Tontine charme également ;  
Et, pour contenter tout le monde,  
Elle est alternativement  
Ou brune ou blonde.

Sur son visage  
Mille petits trous pleins d'appas  
Des Amours sont le tendre ouvrage,  
Sans compter ceux qu'on ne voit pas  
Sur son visage.

Sa belle bouche  
Est pleine de ris et d'attraits ;  
Elle ne dit rien qui ne touche :  
L'Amour a choisi pour palais  
Sa belle bouche.

Sa gorge ronde  
Est de marbre, à ce que je croi ;  
Car mortel encor dans le monde  
N'a vu que des yeux de la foi  
Sa gorge ronde.

(1) Dans leur société, l'aînée s'appelait Doguine ; la cadette, Tontine.

Qu'elle est charmante  
Avec les accents de sa voix !  
Ou quand une corde touchante  
Parle tendrement sous ses doigts,  
Qu'elle est charmante !

De la Doguine  
Je veux célébrer les attraits ;  
Elle est digne sœur de Tontine :  
Ami, verse-moi du vin frais  
Pour la Doguine.

Qu'elle est aimable,  
Quand Bacchus la tient sous ses lois !  
Mais, bien qu'elle triomphe à table,  
L'Amour ne perd rien de ses droits.  
Qu'elle est aimable !

Tous, à la ronde,  
Vidons ce verre que voilà ;  
C'est à cette charmante blonde :  
Peut-être elle nous aimera  
Tous, à la ronde.

REGNARD.

### QUATRE BEAUX YEUX...

Quatre beaux yeux m'ont su charmer,  
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.  
Deux sœurs que je n'ose nommer (1)  
Me tournent la cervelle.  
Ah ! mon mal ne vient que d'aimer :  
Mais je ne sais laquelle.

FONTENELLE.

(1) Les demoiselles Loyson, dont il est question dans la chanson précédente.

## RÉVEILLEZ-VOUS, BELLE DORMEUSE

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Réveillez-vous, belle dormeuse,  
Si ce baiser vous fait plaisir ;  
Mais si vous êtes scrupuleuse,  
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous éveille,  
Favorisez ma trahison :  
Vous soupirez, votre cœur veille,  
Laissez dormir votre raison.

Pendant que la raison sommeille,  
On aime sans y consentir ;  
Pourvu qu'Amour ne la réveille,  
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparais en songe,  
Profitez d'une douce erreur ;  
Goûtez le plaisir du mensonge,  
Si la vérité vous fait peur.

DUFRESNY.

## PAR UN MATIN S'EST LEVÉE

Par un matin s'est levée  
La petite Jeanneton ;  
Elle a pris sa faucille  
Pour aller couper du jonc.  
*Hélas ! pourquoi s'endormait-elle,  
La petite Jeanneton ?*

Elle a pris sa faucille  
Pour aller couper du jonc :  
Et quand son fagot fut fait  
S'endormit sur le gazon.

*Hélas ! pourquoi....*

Et quand son fagot fut fait  
S'endormit sur le gazon ;  
Par son chemin sont passés  
Trois beaux et jeunes garçons.

*Hélas ! pourquoi....*

Et par ici sont passés  
Trois beaux et jeunes garçons.  
Le premier la regarda  
D'une tant bonne façon.

*Hélas ! pourquoi....*

Le premier la regarda  
D'une tant bonne façon ;  
Le second fut plus hardi,  
Mit la main sous le menton ;

*Hélas ! pourquoi....*

Le second fut plus hardi,  
Mit la main sous le menton ;  
Ce que fit le troisième  
N'est pas mis dans la chanson.

*Hélas ! pourquoi....*

Ce que fit le troisième  
N'est pas mis dans la chanson.  
C'est à vous, mesdemoiselles,  
D'en deviner la raison.

*Hélas ! pourquoi....*

(*Brunettes ou petits airs tendres, 1703.*)

## AH! MON BEAU LABOUREUR

Ah ! mon beau laboureur ! (*bis*)  
Beau laboureur de vigne,  
*O lire, o lire*  
Beau laboureur de vigne, *o lire, o la.*

N'a vous pas vu passer  
Marguerite ma mie ?  
*O lire, o lire,*  
Marguerite ma mie, *o lire, o la.*

Je don'rais cent écus  
Qui dirait où est ma mie,  
*O lire, o lire,*  
Qui dirait où est ma mie, *o lire, o la*

Monsieur, comptez-les là,  
Entrez en notre vigne,  
*O lire, o lire,*  
Entrez en notre vigne, *o lire, o la.*

Dessous un prunier blanc  
La belle est endormie,  
*O lire, o lire,*  
La belle est endormie, *o lire, o la.*

Je la poussai trois fois  
Sans qu'elle osât mot dire,  
*O lire, o lire,*  
Sans qu'elle osât mot dire, *o lire, o la.*

La quatrième fois  
Son petit cœur soupire  
*O lire, o lire,*  
Son petit cœur soupire, *o lire, o la.*

Pour qui soupirez-vous,  
Marguerite, ô ma mie,  
    *O lire, o lire,*  
Marguerite, ô ma mie, *o lire, o la?*

Je soupire pour vous  
Et ne m'en puis dédire,  
    *O lire, o lire,*  
Et ne m'en puis dédire, *o lire, o la.*

Les voisins nous ont vus  
Et ils iront tout dire,  
    *O lire, o lire,*  
Et ils iront tout dire, *o lire, o la.*

Laissons les gens parler  
Et n'en faisons que rire,  
    *O lire, o lire,*  
Et n'en faisons que rire, *o lire, o la.*

Quand ils auront tout dit  
N'auront plus rien à dire,  
    *O lire, o lire,*  
N'auront plus rien à dire, *o lire, o la.*

(*Brunettes ou petits airs tendres, 1704.*)

## MON PERE M'Y A MARIÉE

Mon père m'y a mariée ;  
*J'entends le moulin taqueter.*  
Un vieux meunier il m'a donné ;  
*Hélas ! mon Dieu, est-ce ce qu'il me faut ?*  
*J'entends le moulin, tique-tique-taque,*  
*J'entends le moulin taqueter.*

Un vieux meunier il m'a donné.  
Par la rue passe un boulanger.  
Belle, veux-tu moudre mon blé ?  
Ouidà, monsieur, je le moudrai.  
M'a pris, m'a mené voir le blé.  
Longtemps je l'ai fait marchander.

Longtemps je l'ai fait marchander,  
*J'entends le moulin taqueter*  
Mais je n'ai point conclu d'marché ;  
*Hélas ! mon Dieu, plus qu'il m'en donne il faut,*  
*J'entends le moulin, tique-tique-taque,*  
*J'entends le moulin taqueter.*

(*Brunettes ou petits airs tendres, 1711.*)

## AU JARDIN DE MON PÈRE

Au jardin de mon père  
Un pommier il y a,  
Les feuilles en sont vertes,  
Le fruit en est doux.  
*Jean, Jean, vous ne dormez guères,  
Jean, Jean, vous ne dormez pas.  
Jean, ce sont vos rats  
Qui font que vous ne dormez guères ;  
Jean, ce sont vos rats  
Qui font que vous ne dormez pas.*

Trois jeunes pucelles  
Ont été dessous.

Ce dit la plus jeune :  
— Je crois qu'il est jour

Ce dit la seconde :  
— Ce n'est pas le tout.

Ce dit la troisième :  
— C'est mon ami doux ;

Il est en campagne,  
Il reviendra un jour.

S'il gagne bataille,  
Il aura mes amours ;

Qu'il perde ou qu'il gagne  
Il les aura toujours.

(*Recueil des plus belles chansons et airs de court, 1715.*)

## MARGOTON VA A L'EAU

Margoton va à l'eau  
Avecque son cruchon ;  
La fontaine était creuse,  
Elle est tombée au fond.  
*Ahïe, ahïe, ahïe, ahïe !*  
*Ce dit Margoton.*

La fontaine était creuse,  
Elle est tombée au fond.  
Par là ils passèrent  
Trois beaux jeunes garçons.  
*Ahïe, etc.*

Que don'rez-vous, la belle,  
Nous vous retirerons ?  
*Ahïe, etc.*

J'ai dedans ma pochette  
Quelques demi-testons.  
*Ahïe, etc.*

Ce n'est pas là, la belle,  
Ce que nous vous voulons.  
*Ahïe, etc.*

La prirent, la menèrent  
Dessus le vert gazon.  
*Ahïe, etc.*

Et puis ils lui apprirent  
Trois fois la chanson.  
*Ahïe, etc.*

*(Brunettes ou petits airs tendres, 1711.)*

## C'EST LA BERGÈRE NANNETTE

C'est la bergère Nannette,  
Qui pleurait et soupirait,  
Quand elle entendait sa mère  
Qui sans cesse lui disait :  
*Marions-ci, marions-ça,*  
*Et jamais marions-la.*

Suis-je pas bien misérable  
De passer ainsi mon temps ?  
Soit aux champs, soit à la table,  
On me dit incessamment :  
*Marions-ci, marions-ça,*  
*Et jamais marions-la.*

Tous les jours il faut que j'aïlle  
Mener paître les moutons,  
Et quand je suis revenue  
L'on me dit cette chanson :  
*Marions-ci, marions-ça,*  
*Et jamais marions-la.*

Or je vous supplie, ma mère,  
Pour une dernière fois,  
Que si vous aimez Nannette  
Vous redisiez désormais :  
*Marions-ci, marions-ça,*  
*Mais dites : marions-la.*

(*Brunettes ou petits airs tendres, 1704.*)

## MON PÈRE ME VEUT MARIER

Mon père me veut marier, (*bis*)  
Avec le plus joli berger,  
    *Je saute, je danse,*  
    *Je vais en cadence*  
    *Et je dis mes chansons,*  
    *Filant ma quenouillette*  
    *En gardant mes moutons.* } *Bis.*

Avec le plus joli berger,  
Un bracelet il m'a donné.  
    *Je saute, etc.*

Un bracelet il m'a donné  
Un demi-ceint d'argent doré.  
    *Je saute, etc.*

Un demi-ceint d'argent doré  
Avec l'agrafe à mon côté.  
    *Je saute, etc.*

Avec l'agrafe à mon côté.  
Un beau corset tout satiné.  
    *Je saute, etc.*

Un beau corset tout satiné,  
Le bavolet bien empesé.  
    *Je saute, etc.*

Le bavolet bien empesé  
Et la cotte de damassé.  
    *Je saute, etc.*

Et la cotte de damassé,  
Des cordons bleus à mes souliers.  
*Je saute, etc.*

Des cordons bleus à mes souliers,  
Voyez si j'ai lieu d'espérer.  
*Je saute, etc.*

Voyez si j'ai lieu d'espérer  
D'être sa fidèle moitié.  
*Je saute, etc.*

D'être sa fidèle moitié  
En vain on voudrait le tenter.  
*Je saute, etc.*

En vain on voudrait le tenter  
Ou par richesse ou par beauté.  
*Je saute, etc.*

Ou par richesse ou par beauté.  
Sans moi rien ne peut l'arrêter.  
*Je saute, etc.*

Sans moi rien ne peut l'arrêter.  
O qu'il est constant mon berger !  
*Je saute, je danse,*  
*Je vais en cadence*  
*Et je dis mes chansons,*  
*Filant ma quenouillette*  
*En gardant mes moutons.* } *Bis.*

(*Brunettes ou petits airs tendres, 1704.*)

## PETITE ABEILLE MÉNAGÈRE (1)

Petite abeille ménagère,  
Si vous ne cherchez que des fleurs,  
Approchez-vous de ma bergère,  
Vous pouvez bien vous satisfaire :  
Sa belle bouche a des douceurs  
Que l'on ne trouve point ailleurs.

Pourquoi descendre dans la plaine,  
Et chercher des fleurs dans les champs ?  
Pourquoi vous donner tant de peine ?  
Reposez-vous près de Climène,  
Vous en trouverez en tout temps,  
En hiver ainsi qu'au printemps.

Où trouver plus de fleurs écloses  
Que sur le teint de ma Chloris ?  
En tout temps on y voit des roses  
Qui font honte aux plus belles choses,  
En tout temps on y voit des lys,  
Dont ses attraits sont embellis.

Ah ! Dieu, que cette belle bouche  
Fait goûter d'innocents plaisirs !  
Sitôt qu'un tendre amour la touche,  
Elle cesse d'être farouche,  
Et fait connaître ses désirs  
Par des baisers et des soupirs.

(*Brunettes*, 1703.)

(1) Voir la musique au supplément.

## VOUS AVEZ BEAU VOUS DÉFENDRE

Vous avez beau vous défendre  
De ce petit dieu d'Amour,  
Il vous fera quelque jour  
    Un mauvais tour,  
Si vous tardez à vous rendre ;  
Faites comme vous voudrez,  
Tôt ou tard vous aimerez.

Sans faire la renchérie,  
Philis, rendez-le content :  
Bien qu'il ne soit qu'un enfant,  
    Sachez pourtant  
Qu'on doit craindre sa furie ;  
Faites comme vous voudrez,  
Tôt ou tard vous aimerez.

Quittez votre humeur mutine,  
Rangez-vous de son côté :  
Jamais nul n'a résisté,  
    Qu'il n'ait dompté  
Par sa puissance divine ;  
Faites comme vous voudrez,  
Tôt ou tard vous aimerez.

Si, malgré votre jeunesse,  
Vous méprisez son ardeur :  
Craignez, pour votre malheur,  
    Que ce vainqueur  
Dans vos vieux ans ne vous blesse.  
Faites comme vous voudrez,  
Tôt ou tard vous aimerez.

(*Brunettes ou petits airs tendres*, 1704.)

SUR LE BORD DE LA SEINE (1)

Sur le bord de la Seine  
Me suis lavé les pieds :  
D'une feuille de chêne  
Me les suis essuyés ;  
*Que ne m'a-t-on donné  
Celui que j'ai tant aimé !*

D'une feuille de chêne  
Me les suis essuyés ;  
J'ai entendu la voix  
D'un rossignol chanter.  
*Que ne, etc.*

J'ai entendu la voix  
D'un rossignol chanter.  
Chante, rossignol, chante,  
Tu as le cœur tant gai.  
*Que ne, etc.*

Chante, rossignol, chante,  
Tu as le cœur tant gai ;  
Tu as le cœur tant gai  
Et moi je l'ai navré ;  
*Que ne, etc.*

Tu as le cœur tant gai  
Et moi je l'ai navré ;  
C'est de mon ami Pierre  
Qui s'en est en allé ;  
*Que ne, etc.*

(1) Voir la musique au supplément.

C'est de mon ami Pierre  
Qui s'en est en allé ;  
Je ne lui ai fait chose  
Qui ait pu le fâcher.  
*Que ne, etc.*

Je ne lui ai fait chose  
Qui ait pu le fâcher,  
Hors un bouquet de rose  
Que je lui refusai ;  
*Que ne, etc.*

Hors un bouquet de rose  
Que je lui refusai ;  
Au milieu de la rose  
Mon cœur est enchainé ;  
*Que ne, etc.*

Au milieu de la rose  
Mon cœur est enchainé ;  
N'y a serrurier en France  
Qui puiss' le déchaîner ;  
*Que ne, etc.*

N'y a serrurier en France  
Qui puiss' le déchaîner,  
Sinon mon ami Pierre  
Qui en a pris la clef ;  
*Que ne, etc.*

(*Brunettes ou petits airs tendres, 1704.*)

## MA FILLE, VEUX-TU UN BOUQUET,

— Ma fille, veux-tu un bouquet (*bis*)  
De marjolaine ou de muguet ? (*bis*)  
— Non, non, non, ma mère, non,  
Ce n'est point là ma maladie :  
Gai, gai, quelle mère j'ai  
Qui n'entend pas le bobo de sa fille ;  
Gai, gai, quelle mère j'ai !  
Qui n'entend pas le bobo que j'a !

— Ma fille, veux-tu un bonnet (*bis*)  
De fine toile de Cambrai ? (*bis*)  
— Non, non, non, ma mère, non.  
Ce n'est point là ma maladie ;  
Gai, gai, quelle mère j'ai  
Qui n'entend pas le bobo de sa fille ;  
Gai, gai, quelle mère j'ai  
Qui n'entend pas le bobo que j'ai !

— Ma fille, veux-tu un mari (*bis*)  
Qui soit bien fait, qui soit joli ? (*bis*)  
— Oui, oui, oui, ma mère, oui ;  
C'est bien là ma maladie,  
Gai, gai, quelle mère j'ai !  
Elle entend bien le bobo de sa fille ;  
Gai, gai, quelle mère j'ai !  
Elle entend bien le bobo que j'ai !

(*Brunettes, 1703.*)

## MON PÈRE EST ALLÉ AUX CHAMPS...

Mon père est allé aux champs,  
 Et ma mère à la noce ;  
 Ils m'ont bien recommandé  
 De bien fermer la porte ;  
*Je vous la grin, grin, grin, grin,*  
*Je vous la gringole.*

Ils m'ont bien recommandé  
 De bien fermer la porte.  
 Car je l'ai barricadée,  
 C'est d'une paille d'orge,

Car je l'ai barricadée,  
 C'est d'une paille d'orge.

Mon ami est survenu  
 Qui enfonça la porte,

Mon ami est survenu,  
 Qui enfonça la porte ;  
 Il m'a prise, il m'a jetée  
 Dessus la paille molle ;

Il m'a prise, il m'a jetée  
 Dessus la paille molle.

Ma mère y est accourue  
 Criant comme une folle :

Ma mère y est accourue  
 Criant comme une folle :  
 Que fais-tu, méchant garçon ?  
 Voilà ma fille morte ;

Que fais-tu, méchant garçon ?  
 Voilà ma fille morte :  
 — Nenny, ma mère, nenny,  
 Puisque je parle encore.

(Rondes à danser, 1724.)

CE SONT LES NAVETIÈRES  
DE SAINT-GERMAIN DES PRÉS

Ce sont les navetières de Saint-Germain des Prés,  
Qui s'en vont à la foire des navets acheter ;

*Gay, gay, gay, la rira dondaine,*

*Gay, gay, gay, la rira dondé.*

Qui s'en vont à la foire des navets acheter ;  
Un matin dessous l'orme on les vit reposer ;

Un matin dessous l'orme on les vit reposer.

A l'instant il y passe un étalier boucher ;

A l'instant il y passe un étalier boucher.

Il a pris la plus jeune qui se laissa tomber.

Il a pris la plus jeune qui se laissa tomber.

Elle dit : Je vous en prie, qu'il n'en soit point parlé.

Elle dit : Je vous en prie, qu'il n'en soit point parlé.

Et bien si l'on en parle il en sera chanté.

Et bien si l'on en parle il en sera chanté

Aux quatre coins des rues, et dans chaque marché ;

*Gay, gay, gay, la rira dondaine,*

*Gay, gay, gay, la rira dondé.*

(Rondes à danser, 1724.)

ME SUIS LEVÉE PAR UN MATIN

Me suis levée par un matin,  
*Amour, tu n'entends point,*  
M'en suis allée dans mon jardin ;  
*Vive l'amour de ma maîtresse,*  
*Amour tu n'entends point,*  
*Le bout de la rue qui fait le coin.*

M'en suis allée dans mon jardin  
Pour y cueillir le romarin,

Pour y cueillir le romarin.  
Je n'en eus pas cueilli trois brins,

Je n'en eus pas cueilli trois brins  
Que le doux rossignol y vint,

Que le doux rossignol y vint  
Qui me disait en son latin,

Qui me disait en son latin :  
Fille, croyez-moi, n'aimez point ;

Fille, croyez-moi, n'aimez point,  
Car les garçons ne valent rien,

Car les garçons ne valent rien  
Et les hommes encore moins.

(*Rondes à danser, 1724.*)

## QUAND COLIN REVINT DU BOIS

Quand Colin revint du bois avec sa serpe,  
Il trouva sa femme au lit en cotte verte ;  
    *C'en que tu veux, Jeannette,*  
    *C'en que tu veux, je veux.*

Il trouva sa femme au lit en cotte verte.  
Et que diable donc est ceci, mamour Jeannette ?  
Et que diable donc est ceci, mamour Jeannette ?  
C'est ton cousin tout germain de par ta mère,  
C'est ton cousin tout germain de par ta mère.  
Qu'en chère lui ferons-nous, mamour Jeannette ?  
Qu'en chère lui ferons-nous, mamour Jeannette ?  
Donnerons chapon rôti, pâté de lièvre ;  
Donnerons chapon rôti, pâté de lièvre.  
Hélas ! où couchera-t-il, mamour Jeannette ?  
Hélas ! où couchera-t-il, mamour Jeannette ?  
Il couchera au grand lit, et moi avecque ;  
Il couchera au grand lit, et moi avecque ;  
Et moi, où coucherai-je, mamour Jeannette ?  
Et moi où coucherai-je, mamour Jeannette ?  
Tu coucheras à l'étable avec les chèvres.

*(Rondes à danser, 1724.)*

## ROBINET FIT LA LESSIVE

Robinet fit la lessive,  
Par un matin qu'il pleuvait ;  
Il la coule, il la lave,  
La porte même au séchoir ;  
*Faites tretous pour vos femmes  
Ainsi que fait Robinet.*

Il revint à son ménage  
Pour bercer l'enfant qui brait.

Un jour Robinet s'avise  
Qu'il en avait par trop fait.

Il a pris une houssine,  
Dessus sa femme frappait.

Eh ! quoi, madame la bête,  
Serai-je toujours valet ?

Eh ! quoi, madame la bête,  
Serai-je toujours valet ?  
Vraiment, je serai le maître  
Ou bien vous direz pourquoi.  
*Faites tretous pour vos femmes  
Ainsi que fait Robinet.*

(Rondes, 1724.)

## QUI PREND TROP VITE FEMME

Qui prend trop vite femme  
Peste après dans son âme.

*La nuit et le jour,*

*Vive la jeunesse,*

*Qui ne vit que d'amour.*

N'en prenez point de brune,  
Car elle est trop commune.

N'en prenez point de blonde ;  
Elle aime tout le monde.

N'en prenez point de rousse,  
Car trop elle trémousse.

N'en prenez point de grande,  
Car elle est trop friande.

Évitez la petite,  
Trop grand est son mérite.

N'en prenez point de grosse,  
Ce n'est qu'un vrai colosse.

N'en prenez point de maigre,  
Elle a le cœur trop aigre.

N'en prenez point de grasse,  
On trouve trop de crasse.

Évitez la menue,  
Car trop elle remue.

Fuyez la babillarde,  
Car trop elle hasarde.

Évitez la sournoise  
Qui cherche toujours noise.

Fuyez la fainéante,  
Qui n'est jamais contente.

Évitez la coquette  
Qui cherche un tête-à-tête.

Fuyez la précieuse,  
Car elle est trop quinteuse.

Évitez la bigotte  
Qui sans cesse ragotte.

Ne prenez point de prude,  
Elle a l'esprit trop rude.

Évitez l'ivrognesse ;  
Elle a trop d'hardiesse.

Ne prenez point d'avare,  
Son intérêt l'égare.

Évitez l'étourdie,  
Elle ferait folie.

Fuyez une joueuse,  
Elle est toujours tricheuse.

Fuyez une prodigue,  
Elle aime trop l'intrigue.

Fuyez une savante,  
Elle est trop méprisante.

Prenez de ces brunettes,  
Elles sont joliettes.

*(Les rondes et chansons à danser, 1724.)*

## LE JUIF ERRANT

Est-il rien sur la terre  
Qui soit plus surprenant  
Que la grande misère  
Du pauvre Juif errant ?  
Que son sort malheureux  
Paraît triste et fâcheux !

Des bourgeois de la ville  
De Bruxelles en Brabant,  
D'une façon civile  
L'accostèrent en passant.  
Jamais ils n'avaient vu  
Un homme si barbu.

Son habit tout difforme  
Et très mal arrangé  
Leur fit croire que cet homme  
Était fort étranger,  
Portant comme ouvrier  
Un simple tablier.

Ils lui dirent : « Bonjour, maître,  
De grâce accordez-nous  
La satisfaction d'être  
Un moment avec vous :  
Ne nous refusez pas,  
Retardez donc vos pas.

— Messieurs, je vous proteste  
Que j'ai bien du malheur ;  
Jamais je ne m'arrête  
Ni ici, ni ailleurs :  
Par beau ou mauvais temps,  
Je marche incessamment.

— Entrez dans cette auberge,  
Vénérable vieillard,  
D'un pot de bière fraîche  
Vous prendrez votre part :  
Nous vous régalerons  
Du mieux que nous pourrons.

— J'accepterais de boire  
Plus d'un coup avec vous,  
Mais je ne puis m'asseoir,  
Je dois rester debout :  
Je suis en vérité  
Confus de vos bontés.

— De connaître votre âge  
Nous sommes curieux,  
A voir votre visage,  
Vous paraissez fort vieux :  
Vous avez bien cent ans,  
Vous montrez bien autant.

— La vieillesse me gêne,  
J'ai bien dix-huit cents ans,  
Chose sûre et certaine,  
Je passe encore trente ans :  
J'avais douze ans passés,  
Quand Jésus-Christ est né.

— N'êtes-vous pas cet homme  
De qui l'on parle tant,  
Que l'Écriture nomme  
Isaac le Juif errant ?  
De grâce, dites-nous  
Si c'est sûrement vous ?

— Isaac Laquedem  
Pour nom me fut donné,  
Né dans Jérusalem,  
Ville bien renommée :  
Oui, c'est moi, mes enfants,  
Qui suis le Juif errant.

Juste ciel ! que ma ronde  
Est pénible pour moi !  
Je fais le tour du monde  
Pour la cinquième fois :  
Chacun meurt à son tour,  
Et moi je vis toujours.

Je traverse les mers,  
Les rivières, les ruisseaux,  
Les forêts, les déserts,  
Les montagnes, les coteaux,  
Les plaines et les vallons,  
Tous chemins me sont bons.

J'ai vu dedans l'Europe,  
Ainsi que dans l'Asie,  
Des batailles et des chocs  
Qui coûtaient bien des vies :  
Je les ai traversés  
Sans y être blessé.

J'ai vu dans l'Amérique,  
C'est une vérité,  
Ainsi que dans l'Afrique,  
Grande mortalité :  
La mort ne me peut rien,  
Je m'en aperçois bien.

Je n'ai point de ressource,  
Je n'ai maison ni bien,  
J'ai cinq sous dans ma bourse,  
Voilà tout mon moyen :  
En tous lieux, en tous temps,  
J'en ai toujours autant.

— Nous pensions comme un songe  
Le récit de vos maux,  
Nous traitions de mensonge  
Tous vos plus grands travaux :  
Aujourd'hui nous voyons  
Que nous nous méprenions.

Vous êtes donc coupable  
De quelque grand péché,  
Pour que Dieu tout aimable  
Vous ait tant affligé :  
Dites-nous l'occasion  
De cette punition.

— C'est ma cruelle audace  
Qui cause mon malheur ;  
Si mon crime s'efface  
J'aurai bien du bonheur :  
J'ai traité mon Sauveur  
Avec trop de rigueur.

Allant sur le Calvaire,  
Jésus, avec sa croix,  
Me dit en débonnaire,  
Passant devant chez moi :  
Veux-tu bien, mon ami,  
Que je repose ici ?

Moi, cruel et rebelle,  
Je lui dis sans raison :  
Pars, âme criminelle,  
De devant ma maison :  
Avance et marche donc,  
Car tu me fais affront.

Jésus, la bonté même,  
Me dit en soupirant :  
Tu marcheras toi-même  
Pendant plus de mille ans :  
Le dernier jugement  
Finira ton tourment.

De chez moi, à l'heure même,  
Je sortis bien chagrin,  
Avec douleur extrême  
Je me mis en chemin :  
Dès ce jour-là je suis  
En marche jour et nuit.

Messieurs, le temps me presse,  
Adieu la compagnie,  
Et pour vos politesses,  
Je vous en remercie :  
Je suis trop tourmenté  
Quand je suis arrêté.

(Cette légende, née au moyen âge, paraît avoir revêtu la forme  
ci-dessus vers la fin du xviii<sup>e</sup> siècle.)

## XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Les tendances si diverses qui se partagent l'âme française au XVIII<sup>e</sup> siècle s'expriment avec une curieuse netteté dans la chanson. A l'époque de la Régence nous assistons à une énorme floraison de chansons bachiques ou galantes, célébrant tour à tour ou en même temps le vin et les amours faciles. Sans doute l'« air à boire » existait bien avant ; c'était depuis longtemps un genre essentiellement français. Mais il devient alors plus fréquent que jamais, et surtout il prend une légèreté et parfois une élégance tout à fait caractéristiques. Et quand il se corse de galanterie, quand il y apparaît quelque « bergère ivre », nous avons cette étrange espèce de chanson que les recueils du temps désignent couramment sous le nom de *tendresse bachique*.

Sous le règne de Louis XV, la même tradition se continue, mais une note nouvelle s'y ajoute, le trait d'esprit perpétuel, signe de sécheresse et de scepticisme sentimental. C'est le temps de la première société du *Caveau* où Piron, Collé, Gallet et Pannard rivalisent de gaité et de verve malicieuse.

Peu à peu se fait jour l'âme « sensible » des contemporains de Louis XVI. C'est l'âge d'or de la *romance*, née de la chanson narrative et de l'ancien air de cour, mais dont l'allure langoureuse et le sentiment un peu fade sont

si éloignés du genre de la chanson véritable. Nous en avons donné quelques exemples à cause de son importance historique.

Enfin l'enthousiasme populaire de la Révolution déborde dans les chants de la fin du siècle. Explosion soudaine, inattendue. Libertins, buveurs et paillards se sont découvert une foi. Les refrains frivoles se taisent pour un temps : la France tout entière chante la *Marseillaise*.

### BAISE-MOI DONC

Baise-moi donc, me disait Blaise :  
Nannin, nannin, je ne suis pas si niaise,  
Ma mère me le défend bien.  
Mais, voyez ce grand Nicodème !  
La sienne ne lui défend rien :  
Que ne me baise-t-il lui-même ?

AUTREAU.

### L'EXCÈS DE LA DÉLICATESSE

L'excès de la délicatesse  
Est le poison de la tendresse ;  
Il faut de la crédulité.  
Un amant nous jure  
Que de nous il est enchanté :  
Fût-ce une imposture,  
Croyons qu'il dit la vérité.  
Il est souvent fâcheux  
De s'y trop bien connaître :  
Se croire heureux,  
N'est-ce pas l'être ?

LE SAGE.

### PAR UN BAISER RAVI

Par un baiser ravi sur les lèvres d'Iris,  
De ma fidèle ardeur j'ai dérobé le prix ;  
Mais ce plaisir charmant a passé comme un songe :  
Ainsi je doute encor de ma félicité.  
Mon bonheur fut trop grand, pour n'être qu'un mensonge ;  
Mais il dura trop peu pour une vérité. (*bis*)

J.-B. ROUSSEAU.

## AH ! VOUS DIRAI-JE, MAMAN ?

Ah ! vous dirai-je, maman,  
Ce qui cause mon tourment ?  
Depuis que j'ai vu Silvanre  
Me regarder d'un air tendre,  
Mon cœur dit à tout moment :  
Peut-on vivre sans amant ?

L'autre jour, dans un bosquet  
Il me cueillait un bouquet ;  
Il en orna ma houlette,  
Me disant : Belle brunette,  
Flore est moins belle que toi,  
L'amour moins épris que moi.

Je rougis et par malheur  
Un soupir trahit mon cœur ;  
Le cruel, avec adresse,  
Profita de ma faiblesse :  
Hélas ! maman, un faux pas  
Me fit tomber dans ses bras.

Je n'avais pour tout soutien  
Que ma houlette et mon chien ;  
Amour, voulant ma défaite,  
Écarte chien et houlette :  
Ah ! qu'on goûte de douceur  
Quand l'amour prend soin d'un cœur !

(Début du xviii<sup>e</sup> siècle.)

## CE PETIT AIR BADIN

*Air : Jupin de grand matin.*

Ce petit air badin,  
Ce transport soudain  
Marque un mauvais dessein :  
Tout ce train  
Me lasse à la fin :  
De dessus mon sein  
Retirez cette main.  
Que fait l'autre à mes pieds ?  
Vous essayez  
De passer le genou :  
Êtes-vous fou ?  
Voulez-vous bien finir  
Et vous tenir ?  
Il arrivera, monsieur,  
Un malheur.  
Ah ! c'est trop s'oublier !  
Je vais crier :  
Tout me manque à la fois :  
Et force, et voix...  
En rentrant, avez-vous  
Tiré du moins sur nous  
Les verrous ?

PIRON.

## LE MIROIR

Air de *Joconde*.

Miroir officieux, je doi  
T'aimer toute ma vie.  
Je possède, grâce à toi,  
La charmante Sylvie ;  
Et je te regarde en ce jour  
Comme un dieu tutélaire,  
Qui fait pour moi plus que l'amour  
N'aurait jamais pu faire.

Miroir plus peintre que Latour,  
Plus prompt et plus sincère ;  
Et vous, mes trumeaux, tour à tour,  
Répétez ma bergère :  
Croyez que jamais vous n'aurez  
De plus parfait modèle ;  
Et que plus vous l'embellirez,  
Plus vous serez fidèle.

Glace, ne faites votre effet  
Qu'en faveur de ma belle :  
Obscure pour tout autre objet,  
Ne représentez qu'elle.  
Par le même art, en ma faveur  
Et contre votre usage,  
Puissiez-vous, ainsi que mon cœur,  
Conserver son image !

PIRON.

AU SUJET DES SORTIES FAITES  
PAR J.-J. ROUSSEAU DE GENÈVE,  
CONTRE NOS POÈTES ET NOS MUSICIENS

Sur l'air des *Fraises*.

Nos Lullis et nos Rameaux  
Sont des esprits opaques,  
Des ignorants et des sots :  
Ainsi l'a dit en deux mots  
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

De notre Hélicon les eaux  
Ne sont que des cloaques ;  
Nos cygnes que des crapaux :  
Ainsi l'atteste en deux mots  
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

Aux beaux-arts, bien à crédit,  
Peuple français, tu vaques ;  
Tout succès t'est interdit :  
En deux mots ainsi l'a dit  
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

Des deux Rousseaux, dont jamais  
L'un n'aura fait ses pâques,  
Le plus fameux désormais  
N'est plus Jean-Baptiste, mais  
Jean-Jacques, Jean-Jacques, Jean-Jacques.

PIRON.

## LE JOLI JOUR DE SAINT-MICHEL

Sur l'air des *Triolets*.

Le joli jour de Saint-Michel  
Fut un des beaux jours de ma vie.  
Que soit à jamais solennel  
Le joli jour de Saint-Michel !  
A genoux devant son autel,  
Depuis douze jours je m'écrie :  
Le joli jour de Saint-Michel  
Fut un des beaux jours de ma vie.

Ce jour il me tomba du ciel  
Douze pintes de malvoisie :  
Un rare et joli casuel  
Ce jour-là me tomba du ciel.  
Mon palais trouvait bien cruel  
De ne savourer que du Brie :  
Ce jour, il me tomba du ciel  
Douze pintes de malvoisie.

Du Cap aux rives d'Archangel,  
De la Chine à la Virginie,  
Il ne croit que du vin tel quel,  
Du Cap aux rives d'Archangel.  
Du Tage même à l'Archipel,  
Trouvez-moi table mieux fournie,  
Du Cap aux rives d'Archangel,  
De la Chine à la Virginie.

Vive et plus suave que miel,  
Du goût elle passe au génie :  
Voltaire ne boit rien de tel,  
Vive et plus suave que miel :

Aussi n'est-il qu'un arc-en-ciel,  
Et je suis étoile accomplie ;  
Vive et plus suave que miel,  
Du goût elle passe au génie.

Muet, triste et matériel,  
Me voilà redevenu pie ;  
J'étais un Bourguignon sans sel,  
Muet, triste et matériel :  
Le piot, baume universel,  
De pie est l'étymologie.  
Muet, triste et matériel,  
Me voilà redevenu pie.

Il me venait du bel hôtel  
Que la France vous édifie :  
En fussiez-vous l'hôte éternel,  
De ce noble et superbe hôtel !  
En style simple et naturel,  
Monseigneur, je vous remercie.  
Le joli jour de Saint-Michel  
Fut un des beaux jours de ma vie.

PIRON.

## CHANSONNIERS MES CONFRÈRES

Air : *Ces braves insulaires.*

Chansonniers mes confrères,  
Le cœur, l'amour, ce sont des chimères ;  
Dans vos chansons légères,  
Traitez de vieux abus,  
De Phœbus,  
De Rébus,  
Ces vertus  
Qu'on n'a plus.  
Tâchez d'historier  
Quelque conte ordurier,  
Mais avec bienséance ;  
De mots  
Trop gros,  
L'oreille s'offense ;  
Tirez votre indécence  
Du fond de vos sujets  
Et de faits  
Faux ou vrais,  
Scandaleux  
Mais joyeux.

Les madrigaux sont fades,  
L'apprêt  
Qu'on met  
A ces vers maussades,  
Ne vaut pas les boutades  
D'un chansonnier sans art,  
Et sans fard,  
Mais gaillard ;  
Indécent,  
Mais plaisant :

Et puis tous ces nigauds  
Qui font des madrigaux,  
Supposent à nos dames  
Des cœurs,  
Des mœurs,  
Des vertus, des âmes,  
Et remplissent de flammes  
Et de beaux sentiments  
Nos amants  
Presque éteints,  
Ces pantins  
Libertins.

COLLÉ.

## UN HOMME AIMABLE

*Air : C'est la façon de le faire qui fait tout.*

Un homme aimable, un homme à femmes,  
S'il veut être l'homme du jour,  
S'il veut avoir toutes nos dames,  
Ne doit jamais avoir d'amour.

A l'amour les voit-on se rendre ?

Point du tout :

Il est donc plus sûr de les prendre  
Par leur goût.

Climène a le goût des parures,  
Sapho, celui des beaux esprits ;  
Lucinde, le goût des voitures ;  
Celui du plaisir tient Iris.

A l'amour, etc.

Le goût tient lieu de l'amour même,

Chez les amants et les époux :

Dit-on à présent : Je vous aime ?

Non, l'on dit : J'ai du goût pour vous.

A l'amour, etc.

Ce goût dont une âme est saisie,

Et qu'on prend pour du sentiment,

Souvent n'est qu'une fantaisie ;

Mais il amène le moment.

A l'amour, etc.

COLLÉ.

## JE VAIS VOUS CROQUER LE TABLEAU

Je vais vous croquer le tableau  
D'une guinguette folle ;  
C'est là qu'on a du vin nouveau,  
Qu'on rit, qu'on batifole ;  
C'est là que Michau  
Caresse Isabeau,  
Sur le cul d'un tonneau.  
*Eh ! ziste, eh ! zeste, eh ! point d' chagrin !*  
*L'on s'y ri, l'on s'y ri, l'on s'y rigole.*  
*Eh ! ziste ! eh ! zeste, eh ! point d' chagrin,*  
*L'on s'y rigole avec du vin.*

L'on danse au son du tambourin,  
L'on fait la cabriole,  
L'on s'y bat, l'on y prend au crin  
Le brave qu'on enrôle ;  
Puis l'on en revient  
Au vin qui soutient  
A catin qui vous tient...  
*Eh ! ziste, etc.*  
*L'on s'y rigole avec Catin.*

La nuit, est-on las de Catin,  
L'on embrasse Nicole,  
Qu'on abandonne le matin  
Pour Suzon, qu'on bricole ;  
Ou pour Jeanneton,  
Ou pour Margotton,  
Ou pour Manzell' Tonton.  
*Eh ! ziste, etc.*  
*L'on s'y rigole avec du vin.*

Le vin fait revivre l'amour,  
Et lui rend la parole ;  
L'amour altère, et tour à tour  
L'on boit et l'on s'accolle ;  
Quand l'amour se tait,  
Un vin qui vous plait  
Fait que l'amour renait.  
*Eh ! ziste, etc.*  
*L'on s'y rigole avec du vin.*

COLLÉ.

## TOUTES LES MÈRES

Toutes les mères,  
Toujours sévères,  
A leurs fillettes défendent d'aimer.  
Vaine défense,  
Quand dès l'enfance,  
D'un feu naissant.  
On se sent enflammer ;  
On sent déjà,  
Malgré son innocence,  
On sent déjà  
Qu'on est faite pour ça.

Lorsqu'on arrange  
Une fontange,  
Prend-on pour soi toutes ces peines-là ?  
Quand on nous admire,  
On nous fait sourire.  
Qui cherche à plaire, bientôt aimera.  
On sent déjà  
Que le cœur nous inspire,  
On sent déjà  
Qu'on est faite pour ça.

On casse un lacet  
Pour joindre un corset,  
Est-ce sans dessein  
Que l'on pare son sein ?  
Quel secret pouvoir,  
Le fait donc mouvoir ?  
Pour le laisser voir  
On tortille un mouchoir  
A tout moment on soupire  
On désire,  
Et l'on sent là  
Qu'on est faite pour ça.

On voit un amant  
Et timidement,  
On cache ses yeux,  
Pour le regarder mieux.  
D'où naît ce plaisir !  
D'où vient qu'un soupir  
Presse l'estomac,  
Que le cœur fait tic-tac ?  
On devient tendre,  
Peut-on s'en défendre ?  
On sent par là  
Qu'on est faite pour ça.

Lorsqu'il peint la flâme  
Dont brûle son âme,  
On tremble, on rougit,  
On a l'air interdit ;  
Jusqu'à la pudeur,  
Tout trahit notre cœur.  
Rougit-on, hélas !  
De ce qu'on n'entend pas ?  
L'Amant nous presse  
Sa peine intéresse  
On sent par là  
Qu'on est faite pour ça.

La bonne amie,  
Est moins chérie,  
Que le jeune amant  
Qu'on n'a vu qu'un moment ;  
Dès qu'il croit nous plaire,  
Il est téméraire,  
Et puis on excuse l'audace qu'il a,  
Et puis, et puis notre trouble  
Redouble,  
Et puis on aime et tout finit par là.

FAVART.

DANS L'UNIVERS

Dans l'Univers tout aime, tout désire,  
Du tendre Amour tout peint la volupté :  
Si le Papillon vole avec légèreté,  
Un autre Papillon l'attire.  
Les fleurs en s'agitant semblent se caresser ;  
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser ;  
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,  
Et le doux murmure des eaux  
Est causé par plusieurs ruisseaux  
Qui se cherchent pour se confondre.

FAVART.

## BIEN PENSER

Air : *Menuet d'Exaudet.*

Bien penser,  
S'énoncer  
D'un air libre,  
Mais sans trop de liberté,  
Et de l'égalité  
Conserver l'équilibre ;  
Obliger  
Sans songer  
Qu'on oblige ;  
Immoler sa volonté,  
Quand la société  
L'exige.  
Se prêter, quand on raisonne,  
Aux raisons que l'on nous donne,  
Faisant voir  
Leur pouvoir  
Sur les nôtres :  
On a de l'esprit, on plaît  
Dès que l'on satisfait  
Les autres.  
Possédant  
Le talent  
D'être aimable,  
Joindre aux petites gaités  
Les grandes qualités  
Qui rendent estimable ;  
Amuser,  
Sans user  
D'épigramme :  
Tel qui rit d'un trait lancé,  
En est toujours blessé  
Dans l'âme.

VADÉ.

## ON SE MARIE

Air : *La Calottinç.*

On se marie,  
Quelle folie !  
Nœud trop respecté,  
Veux-tu la liberté ?  
Dur esclavage,  
Fatal usage,  
Tu finis le cours  
De nos beaux jours.

Croyez-moi, jeunesse,  
Vive une maîtresse :  
Son adresse,  
Sa finesse  
Pour peu de soupirs,  
A nos désirs,  
Quand l'amour nous presse,  
Fait sans cesse  
Succéder les plaisirs.

*On se marie, etc.*

Plaignons les pauvres maris.  
Les embarras, les soucis,  
Les chagrins, les ennuis,  
Dans leurs logis  
Sont réunis.  
Les Jeux et les Ris  
Pour jamais en sont bannis :  
Au lieu des ardeurs,  
Ce sont des froideurs,  
Des langueurs,

Des aigreurs ;  
De la défiance,  
Plus de douceurs,  
Adieu la complaisance.  
*On se marie, etc.*

Hymen, sous tes lois,  
Que l'on fasse un choix ;  
De certains minois  
Ont quelquefois  
Le don de plaire :  
Mais voit-on le cœur,  
L'esprit et l'humeur ?  
Non, l'on a beau faire,  
Toute fille a l'air trompeur.  
D'amour trop épris,  
L'on est surpris :  
Monsieur le notaire  
Termine l'affaire ;  
Mais le marché fait,  
Le trébuchet  
Ferme tout net ;  
Nigaudinet  
Pris au gobet  
A bientôt son paquet.  
Que de d'échet !  
L'objet plaisait,  
Semblait parfait ;  
L'hymen éclaircit la visière.  
Vu dans son jour,  
Ce portrait  
Est laid,  
Déplait :  
C'est fait,  
On hait,  
Et l'amour fait place au regret.  
L'époux, du devoir conjugal  
S'acquitte mal ;  
De ce procédé peu loyal  
Naît bacchanal.

Femme en lutin,  
D'un air mutin,  
D'un ton hautain,  
Gronde sans fin ;  
Soir et matin  
C'est même train :  
A son goût rien  
N'est jamais bien.  
Survient, pour doubler le mari,  
Un favori ;  
Quelque valet,  
Trop indiscret,  
D'être cocu  
L'a convaincu.  
L'on a tout vu,  
Tout est perdu.  
Grand carillon  
Dans la maison ;  
L'on n'entend plus  
Que bruit confus.  
Il faut jurer,  
Pester, pleurer,  
Sans différer  
Se séparer,  
Et se déshonorer.  
*On se marie, etc.*

GALLET.

ELLE M'AIMA, CETTE BELLE ASPASIE

Elle m'aima, cette belle Aspasia,  
Et bien en moi trouva tendre retour.  
Elle m'aima, ce fut sa fantaisie,  
Mais celle-là ne lui dura qu'un jour.

Le jour d'après, cette belle Aspasia  
Entend Mirtil chanter l'hymne d'amour ;  
Elle l'aima, ce fut sa fantaisie,  
Et celle-là ne lui dura qu'un jour.

Toujours aimant, cette belle Aspasia  
A pris, quitté nos bergers tour à tour :  
Ils sont fâchés, moi je la remercie,  
Las ! elle fait passer un si beau jour.

Pour ramener une belle Aspasia,  
C'est grand abus de montrer du courroux ;  
Si réclamez sa douce fantaisie,  
Elle dira : que ne l'inspirez-vous ?

J'ai vu depuis cette belle Aspasia ;  
La couronnant de roses, je lui dis :  
Quand reviendra la douce fantaisie ?  
Car ce jour-là c'est le seul où je vis.

Lors j'aperçus cette belle Aspasia.  
Qu'un doux souris colorait ses attraits !  
Elle reprit sa douce fantaisie,  
Et me donna même le jour d'après.

Amants quittés d'une belle Aspasia,  
Ayez près d'elle un modeste maintien :  
Ne prétendez gêner sa fantaisie :  
Qui plaît est roi, qui ne plaît plus n'est rien.

MONCRIF.

## QUI PAR FORTUNE

Air : *Est-il de plus douces odeurs.*

Qui par fortune trouvera  
Nymphes dans la prairie,  
Celle qui tant plus lui plaira,  
Tenez, c'est bien ma mie ;  
Si quelqu'une vient à danser,  
Et d'une grâce telle,  
Qu'elle ne fait les fleurs verser,  
Eh bien, c'est encore elle.

Si quelqu'un dit, avec serment,  
Je donnerais ma vie,  
Pour être aimé rien qu'un moment ;  
Tenez, c'est de ma mie :  
Si quelque autre fuit sans espoir  
La Nymphé qu'il adore,  
Content du charme de la voir,  
Eh bien, c'est elle encore.

Églé vint aux jeux de Cérès,  
Et fut d'abord suivie ;  
Églé revint le jour d'après,  
On ne vit que ma mie :  
Si quelque Nymphé a le crédit  
D'être toujours nouvelle,  
A vos yeux comme à votre esprit ;  
Tenez, c'est toujours elle.

L'autre matin, sous ces buissons,  
Une Nymphé jolie  
Me dit : J'aime tant vos chansons ;  
Je dis : C'est pour ma mie :

Pour célébrer ses doux attraits,  
Fait-on chanson nouvelle,  
En y songeant, l'instant d'après  
On chante encor pour elle.

Je lui sais maint adorateur,  
Et n'en ai jalousie ;  
Amour a mis tout mon bonheur  
Dans celui de ma mie :  
Que servirait de m'alarmer ?  
La chose est naturelle ;  
Amour l'a faite pour charmer,  
Et nous pour n'aimer qu'elle.

MONCRIF.

### DANS MA JEUNESSE

Dans ma jeunesse,  
La vérité régnait,  
La vertu dominait,  
La constance brillait,  
La bonne foi réglait  
L'amant et la maîtresse.  
Aujourd'hui ce n'est plus cela :  
Ce n'est qu'injustice  
Trahison, malice,  
Changements, caprice,  
Défauts, artifice,  
Et l'amour va } *Bis.*  
Cahin, caha. }

Dans ma jeunesse,  
Les veuves, les mineurs  
Avaient des défenseurs,  
Avocats, procureurs.

Juges et rapporteurs,  
Soutenaient leur faiblesse,  
Aujourd'hui ce n'est plus cela :  
L'on gruge, l'on pille  
La veuve, la fille,  
Mineur et pupille ;  
Surtout on grappille,  
Et Thémis va } *Bis.*  
Cahin, caha. }

Dans ma jeunesse,  
Quand deux cœurs amoureux  
S'unissaient tous les deux,  
Ils sentaient mêmes feux ;  
De l'Hymen les doux nœuds  
Augmentaient leur tendresse.  
Aujourd'hui ce n'est plus cela :  
Quand l'Hymen s'en mêle,  
L'ardeur la plus belle  
N'est qu'une étincelle,  
L'amour bat de l'aile,  
Et l'époux va } *Bis.*  
Cahin, caha. }

PANNARD.

## L'INTÉRÊT QUI NOUS DOMINE

L'intérêt qui nous domine,  
Fait que tout homme, ici-bas,  
A l'oreille dure ou fine,  
Suivant les différents cas.  
Quand il faut qu'il nous en coûte,  
Nous sommes presque toujours,  
Sourds ;  
Mais pour toucher, on écoute,  
Et le plus sourd entend bien :  
Tien !

Tircis, par un doux langage,  
Vient m'amuser chaque jour ;  
Dois-je accepter son hommage ?  
Répondrai-je à son amour ?  
Si son feu, peu légitime,  
N'a pour but qu'un certain point,  
Point :  
Si le respect et l'estime  
Règlent les vœux qu'il conçoit,  
Soit.

Dans le sein de la Victoire  
Que vous auriez du plaisir,  
Guerriers, si de votre gloire  
Vous pouviez longtemps jouir !  
Mais, après quelque conquête,  
Il vous vient dans l'estomac,  
Tac,  
Une balle malhonnête,  
Qui fait faire, sans dire ouf,  
Pouf.

Pour être chéri des belles,  
S'il est de puissants ressorts  
A faire agir auprès d'elles,  
Ce sont ceux des coffres-forts.  
Tous les charmes qu'on possède,  
Sans cela sont des trésors  
Morts ;  
Mais fût-on fait comme un zède,  
L'argent redresse les corps  
Torts.

PANNARD.

### AUPRÈS D'UN VIEIL ÉPOUX

Auprès d'un vieil époux, au lever de l'aurore,  
La jeune Iris aperçut un moineau  
Caresser sa moitié sur un tapis de Flore,  
Et pour recommencer encore  
Voler au sommet d'un berceau.

Pour voir le tendre amour de ce couple fidèle,  
Iris, en soupirant, éveille son époux.  
Mais au lieu d'écouter les désirs de sa belle :  
Laissez là vos moineaux ! lui dit-il en courroux,  
Aimerez-vous toujours la bagatelle ?

PANNARD.

VEUX-TU TOUJOURS ÊTRE CRUELLE?

Veux-tu toujours être cruelle ?  
Rends-toi, jeune Isabelle.  
Tiens, tiens : vois-tu sous ces ormeaux,  
Ces deux oiseaux ?  
L'un est vif, l'autre peu rebelle.  
Que leur tendresse mutuelle  
Rend leur destin heureux !  
Viens, viens : il faut suivre tous deux  
Une leçon si belle !

Volontiers, lui répondit-elle,  
Prenons-les pour modèle :  
Mais, ciel ! que vois-je en ce moment ?  
Mon cher amant,  
Déjà l'un des deux bat de l'aile ;  
Il s'envole, il fuit, l'infidèle !  
Qu'en penses-tu ? dis-moi :  
Hélas ! j'en jurerais ma foi,  
Ce n'est point la femelle.

PANNARD.

J'AIME BEAUCOUP MON CABINET

Air du *Prévôt des marchands*.

J'aime beaucoup mon cabinet ;  
Je passe en ce réduit secret  
Plus de la moitié de ma vie.  
Mais ne crois pas, pauvre idiot,  
Que là je lise et j'étudie,  
Non, non, je ne suis pas si sot.

Ce n'est Descartes, ni Newton,  
Ni Virgile, ni Cicéron ;  
Ce n'est Socrate ni Sénèque,  
Ni Platon surnommé divin,  
Qui forment ma bibliothèque,  
Mais force liqueur et bon vin.

Thémire, dont je suis la loi,  
Vient philosopher avec moi ;  
Le spectacle de la nature,  
Que tour à tour nous nous prêtons,  
Y fait notre unique lecture,  
Nuit et jour nous le feuilletons.

Entre nous deux jamais d'*Ergo*,  
Ni de sophisme en *Baroco*.  
Nous laissons ces vaines sciences,  
Et nous tirons tout simplement  
Nos preuves et nos conséquences  
Du fond même du sentiment.

Sans alambiquer des secrets  
Métaphysiques, trop abstraits,  
C'est en consultant la nature  
Que nous allons à son Auteur,  
Et dans la belle créature  
Nous admirons le Créateur.

LATTAIGNANT.

## NON, LA FIDÉLITÉ...

*Air : Jupin de grand matin.*

Non, la fidélité  
N'a jamais été  
Qu'une imbécillité.  
J'ai quitté  
Par légèreté  
Plus d'une beauté,  
Vive la nouveauté.  
Mais quoi... La probité !  
Puérilité.  
Le serment répété !...  
Style usité.  
A-t-on jamais compté  
Sur un traité  
Dicté par la volupté  
Sans liberté ?  
On feint, par vanité  
D'être irrité ;  
L'Amant peu regretté  
Est imité ;  
La femme, avec gaité,  
Bientôt s'arrange de son côté.

LATTAIGNANT.

## TENDRE FRUIT DES PLEURS DE L'AURORE

Tendre fruit des pleurs de l'aurore,  
Toi dont Zéphire va jouir ;  
Reine de l'empire de Flore, } *Bis.*  
Hâte-toi de t'épanouir.

Que dis-je, hélas ! crains de paraître,  
Diffère un moment de t'ouvrir ;  
L'instant qui doit te faire naître  
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,  
Qui subira la même loi ;  
Rose, tu dois briller comme elle,  
Elle doit passer comme toi.

Quitte cette tige épineuse,  
Va l'embellir de tes couleurs :  
Tu dois être la plus heureuse  
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,  
Qu'il soit ton trône et ton tombeau.  
Jaloux de ton sort, je n'aspire,  
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Suis la main qui va te conduire  
Du côté que tu dois pencher ;  
Éclate à nos yeux, sans leur nuire,  
Pare son sein, sans le cacher.

Mais si quelque autre main s'avance,  
Si quelque amant est mon égal,  
Emporte avec toi ma vengeance,  
Garde une épine à mon rival.

Tu vivras plus d'un jour, peut-être,  
Sur l'autel que tu dois parer ;  
Un soupir t'y fera renaitre,  
Si Thémire peut soupirer.

Fais-lui sentir par mes alarmes  
Le prix du plus grand de ses biens ;  
En voyant expirer tes charmes,  
Qu'elle apprenne à jouir des siens.

GENTIL-BERNARD.

### SOUVENT UN AIR DE VÉRITÉ...

Souvent un air de vérité  
Se mêle au plus grossier mensonge ;  
Une nuit, dans l'erreur d'un songe,  
Au rang des rois j'étais monté.  
Je vous aimais alors et j'osais vous le dire ;  
Les Dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté ;  
Je n'ai perdu que mon Empire.

VOLTAIRE.

### AIR A BOIRE

Quel effroyable bruit ! quels feux étincelans !  
Jupiter aux mortels déclare-t-il la guerre ?  
Veut-il encor par son tonnerre  
Foudroyer de nouveaux Titans ?  
Gronde (*bis*), tonnerre affreux, et ravage le monde  
Par tes redoutables fureurs.  
Fais tout trembler d'effroi sur la terre et sur l'onde,  
Mais respecte du moins la vigne et les buveurs.

LE BRUN.

## ROMANCE D'ALEXIS (1)

Alexis depuis deux ans  
 Adorait Glycère.  
 Il cachait depuis ce temps  
 Ses tendres sentiments.  
 Un jour il aperçut la mère  
 Qui dans la plaine travaillait.  
 Il vole aux pieds de la bergère } *Bis.*  
 Pour lui conter ce qu'il souffrait. }

Il frappa bien doucement ;  
 Elle ouvrit la porte.  
 Ah ! dit-il, un seul moment  
 Écoutez mon tourment !  
 — Non, non, fuyez, répondit-elle,  
 Par votre amour vous me charmez ;  
 Mais voyez ma frayeur mortelle } *Bis.*  
 Et laissez-moi si vous m'aimez. }

Eh bien, je vous obéis,  
 O vous que j'adore.  
 Si vous aimez Alexis,  
 Tous ses maux sont finis.  
 Mais jurez-moi qu'avant l'aurore,  
 En faisant paitre nos moutons,  
 Nous nous dirons cent fois encor } *Bis.*  
 Que pour toujours nous nous aimons. }

La peur fit qu'elle jura  
 D'aller sur l'herbette.  
 Il prit sa main, la baisa,  
 Et puis s'en alla.  
 Le lendemain, la bergerette  
 Voulut accomplir son serment.  
 Hélas ! on dit que la pauvrete } *Bis.*  
 Perdit son cœur en s'acquittant. }

(Musique de Jean-Jacques Rousseau.)

(1) Voir la musique au supplément.

## PLAISIR D'AMOUR

Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,  
Chagrin d'amour dure toute la vie.  
J'ai tout quitté pour l'ingrate Sylvie,  
Elle me quitte et prend un autre amant.  
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,  
Chagrin d'amour dure toute la vie.

Tant que cette eau coulera doucement  
Vers ce ruisseau qui borde la prairie,  
Je t'aimerai, me répétait Sylvie...  
L'eau coule encor, elle a changé pourtant !  
Plaisir d'amour ne dure qu'un moment,  
Chagrin d'amour dure toute la vie.

FLORIAN.

(Musique de Martini.)

## ROMANCE DE CLÉMENCE ISAURE

A Toulouse il fut une belle,  
Clémence Isaure était son nom ;  
Le beau Lautrec brûlait pour elle,  
Et de sa foi reçut le don ;  
Mais leurs parents trop inflexibles  
S'opposaient à leurs tendres feux :  
Ainsi toujours les cœurs sensibles  
Sont nés pour être malheureux !

Alphonse, le père d'Isaure,  
Veut lui donner un autre époux ;  
Fidèle à l'amant qui l'adore,  
Sa fille tombe à ses genoux :  
— Ah ! que plutôt votre colère  
Termine des jours de douleur !  
Ma vie appartient à mon père,  
A Lautrec appartient mon cœur.

Le vieillard, pour qui la vengeance  
A plus de charme que l'amour,  
Fait charger de chaînes Clémence,  
Et l'enferme dans une tour ;  
Lautrec, que menaçait sa rage,  
Vient gémir au pied du donjon,  
Comme l'oiseau près de la cage  
Où sa compagne est en prison.

Une nuit la tendre Clémence  
Entend la voix de son amant ;  
A ses barreaux elle s'élançe  
Et lui dit ces mots en pleurant :  
— Mon ami, cédonz à l'orage,  
Va trouver le roi des Français,  
Emporte mon bouquet pour gage  
Des serments que mon cœur t'a faits.

« L'égantine est la fleur que j'aime,  
La violette est ma couleur,

Dans le souci tu vois l'emblème  
Des chagrins de mon triste cœur.  
Ces trois fleurs, que ma bouche presse,  
Seront humides de mes pleurs ;  
Qu'elles te rappellent sans cesse  
Et nos amours et nos douleurs. »

Elle dit, et par la fenêtre  
Jette les fleurs à son amant.  
Alphonse, qui vient à paraître,  
Le force de fuir tout tremblant.  
Lautrec part, la guerre commence  
Et s'allume de toutes parts.  
Vers Toulouse l'Anglais s'avance,  
Et brûle déjà ses remparts.

Sur ses pas Lautrec revient vite :  
A peine est-il sur le glacis,  
Qu'il voit des Toulousains l'élite  
Fuyant devant les ennemis ;  
Un seul vieillard résiste encore,  
Lautrec court lui servir d'appui ;  
C'était le vieux père d'Isaure,  
Lautrec est blessé près de lui.

Hélas ! sa blessure est mortelle !  
Il sauve Alphonse, et va périr.  
Le vieillard fuit, Lautrec l'appelle  
Et lui dit avant de mourir :  
— Cruel père de mon amie,  
Tu ne m'as pas voulu pour fils !  
Je me venge en sauvant ta vie.  
Le trépas m'est doux à ce prix.

« Exauce du moins ma prière,  
Rends les jours de Clémence heureux,  
Dis-lui qu'à mon heure dernière  
Je t'ai chargé de mes adieux ;  
Reporte-lui ces fleurs sanglantes,  
De mon cœur le plus cher trésor,  
Et laisse mes lèvres mourantes  
Les baiser une fois encor. »

FLORIAN.

## VIVE HENRI IV

Vive Henri quatre,  
Vive ce roi vaillant :  
Ce diable à quatre  
A le triple talent  
De boire et se battre,  
Et d'être un vert galant.

Chantons l'antienne  
Qu'on chant'ra dans mille ans :  
Que Dieu maintienne  
En paix ses descendants,  
Jusqu'à ce qu'on prenne  
La lune avec les dents.

J'aimons les filles,  
Et j'aimons le bon vin !  
De nos bons drilles  
Voilà le refrain.  
J'aimons les filles  
Et j'aimons le bon vin !

Moins de soudrilles  
Eussent troublé le sein  
De nos familles,  
Si l' ligueux, plus humain,  
Eût aimé les filles,  
Eût aimé le bon vin.

Au diable guerres,  
Rancunes et partis !  
Comme nos pères  
Chantons, en vrais amis,  
Au choc des verres,  
Les roses et les lys.

Vive la France !  
Vive le roi Henry !  
Qu'à Reims on danse,  
En disant comm' Paris :  
Vive la France !  
Vive le roi Henry !

(Dans *la Partie de chasse de Henry IV*, de Collé, 1774.)

## COMBIEN J'AI DOUCE SOUVENANCE

Combien j'ai douce souvenance  
Du joli lieu de ma naissance !  
Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours  
De France,  
O mon pays, sois mes amours  
Toujours !

Te souvient-il que notre mère,  
Au foyer de notre chaumière,  
Nous pressait sur son cœur joyeux,  
Ma chère ?  
Et nous baisions ses blancs cheveux  
Tous deux !

Ma sœur, te souvient-il encore  
Du château que baignait la Dore,  
Et de cette tant vieille tour  
Du Maure,  
Où l'airain sonnait le retour  
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille  
Qu'effleurait l'hirondelle agile,  
Du vent qui courbait le roseau  
Mobile,  
Et du soleil couchant sur l'eau,  
Si beau !

Te souvient-il de cette amie,  
Tendre compagne de ma vie,  
Dans les bois en cueillant la fleur  
    Jolie ?  
Hélène appuyait sur mon cœur  
    Son cœur !

Ah ! qui me rendra mon Hélène,  
Et ma montagne et le grand chêne ?  
Leur souvenir fait tous les jours  
    Ma peine,  
Mon pays sera mes amours  
    Toujours !

CHATEAUBRIAND.

## IL PLEUT, BERGÈRE

Il pleut, il pleut, bergère,  
Rentre tes blancs moutons,  
Allons à la chaumière,  
Bergère, vite, allons ;  
J'entends sur le feuillage  
L'eau qui tombe à grand bruit,  
Voici, voici l'orage,  
Voilà l'éclair qui luit.

Entends-tu le tonnerre,  
Il roule en approchant ;  
Prends un abri, bergère,  
A ma droite, en marchant ;  
Je vois notre cabane...  
Et tiens, voici venir  
Ma mère et ma sœur Anne  
Qui vont l'étable ouvrir.

Bonsoir, bonsoir, ma mère,  
Ma sœur Anne, bonsoir ;  
J'amène ma bergère,  
Près de vous pour ce soir :  
Va te sécher, ma mie,  
Auprès de nos tisons ;  
Sœur, fais-lui compagnie,  
Entrez, petits moutons.

Soignons bien, ô ma mère,  
Son tant joli troupeau ;  
Donnez plus de litière  
A son petit agneau.  
C'est fait, allons près d'elle ;  
Eh bien donc te voilà !  
En corset qu'elle est belle !  
Ma mère, voyez-la.

Soupons, prends cette chaise,  
Tu seras près de moi,  
Ce flambeau de mélèze  
Brûlera devant toi...  
Goûte de ce laitage ;  
Mais tu ne manges pas...  
Tu te sens de l'orage,  
Il a lassé tes pas.

Eh bien ! voilà ta couche,  
Dors-y jusques au jour,  
Laisse-moi sur ta bouche  
Prendre un baiser d'amour.  
Ne rougis pas, bergère,  
Ma mère et moi demain  
Nous irons chez ton père  
Lui demander ta main.

FABRE D'ÉGLANTINE.

## LA MARSEILLAISE

Allons, enfants de la patrie,  
Le jour de gloire est arrivé ;  
Contre nous de la tyrannie  
L'étendard sanglant est levé. *(bis)*  
Entendez-vous dans les campagnes  
Mugir ces féroces soldats ?  
Ils viennent jusque dans vos bras  
Égorger vos fils, vos compagnes :  
Aux armes, citoyens ! Formez vos bataillons !  
Marchons *(bis)*, qu'un sang impur abreuve nos sillons.

Que veut cette horde d'esclaves,  
De traîtres, de rois conjurés ?  
Pour qui ces ignobles entraves,  
Ces fers dès longtemps préparés ? *(bis)*  
Français, pour nous, ah ! quel outrage !  
Quels transports il doit exciter !  
C'est nous qu'on ose méditer  
De rendre à l'antique esclavage !  
Aux armes, citoyens, etc.

Quoi ! ces cohortes étrangères  
Feraient la loi dans nos foyers !  
Quoi ! ces phalanges mercenaires  
Terrasseraient nos fiers guerriers ? *(bis)*  
Grand Dieu ! par des mains enchaînées  
Nos fronts sous le joug se ploieraient !  
De vils despotes deviendraient  
Les maîtres de nos destinées !  
Aux armes, citoyens, etc.

Tremblez, tyrans, et vous, perfides,  
L'opprobre de tous les partis !  
Tremblez ! vos projets parricides  
Vont enfin recevoir leur prix : *(bis)*

Tout est soldat pour vous combattre !  
S'ils tombent, nos jeunes héros,  
La France en produit de nouveaux,  
Contre vous tout prêts à se battre.

Aux armes, etc.

Français, en guerriers magnanimes,  
Portez ou retenez vos coups ;  
Épargnez ces tristes victimes  
A regret s'armant contre nous ; (*bis*)  
Mais ces despotes sanguinaires,  
Mais les complices de Bouillé,  
Tous ces tigres, qui, sans pitié,  
Déchirent le sein de leur mère !...

Aux armes, etc.

Nous entrerons dans la carrière  
Quand nos aînés n'y seront plus,  
Nous y trouverons leur poussière  
Et la trace de leurs vertus ; (*bis*)  
Bien moins jaloux de leur survivre  
Que de partager leur cercueil,  
Nous aurons le sublime orgueil  
De les venger ou de les suivre !

Aux armes, etc.

Amour sacré de la patrie,  
Conduis, soutiens nos bras vengeurs,  
Liberté, liberté chérie,  
Combats avec tes défenseurs ! (*bis*)  
Sous nos drapeaux que la victoire  
Accoure à tes mâles accents !  
Que tes ennemis expirants  
Voient ton triomphe et notre gloire.

Aux armes, etc.

ROUGET DE L'ISLE.

## VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE

1791

Veillons au salut de l'Empire (1),  
 Veillons au maintien de nos lois ;  
 Si le despotisme conspire,  
 Conspirons la perte des rois.  
 Liberté, que tout mortel te rende hommage ;  
 Tremblez, tyrans, vous allez expier vos forfaits !  
 Plutôt la mort que l'esclavage :  
 C'est la devise des Français.  
 Du salut de notre patrie  
 Dépend celui de l'univers ;  
 Si jamais elle est asservie,  
 Tous les peuples sont dans les fers :  
 Liberté, que tout mortel te rende hommage ;  
 Tremblez tyrans, vous allez expier vos forfaits !  
 Plutôt la mort que l'esclavage :  
 C'est la devise des Français.  
 Ennemis de la tyrannie,  
 Paraissez tous, armez vos bras ;  
 Du fond de l'Europe avilie,  
 Marchez avec nous aux combats :  
 Liberté, que ce nom sacré nous rallie.  
 Tremblez tyrans, vous allez expier vos forfaits !  
 Nous servons la même patrie :  
 Les hommes libres sont Français !  
 Jurons union éternelle  
 Avec tous les peuples divers ;  
 Jurons une guerre mortelle  
 A tous les rois de l'univers.  
 Liberté, que ce nom sacré nous rallie :  
 Poursuivons les tyrans, punissons leurs forfaits !  
 On ne voit plus qu'une patrie  
 Quand on a l'âme d'un Français.

AD.-S. BOY.

(1) De la nation.

HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME (1)

1794

Père de l'univers, suprême intelligence,  
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels,  
Tu révélas ton être à la reconnaissance,  
Qui seule éleva tes autels. (*bis*)

Ton temple est sur les monts, dans les airs, sur les ondes ;  
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir,  
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes,  
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi, grande et première cause,  
Tout s'épure aux rayons de ta divinité ;  
Sur ton culte immortel la morale repose,  
Et sur les mœurs la liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,  
L'Auguste Liberté, ce fléau des pervers,  
Sortit au même instant de ta vaste pensée,  
Avec le plan de l'Univers.

Dieu puissant ! elle seule a vengé ton injure ;  
De son culte elle-même instruisant les mortels,  
Leva le voile épais qui couvrait la nature,  
Et vint absoudre tes autels.

O toi ! qui du néant, ainsi qu'une étincelle,  
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour,  
Fais plus : verse en nos cœurs ta sagesse immortelle,  
Embrase-nous de ton amour.

De la haine des rois anime la Patrie,  
Chasse les vains désirs, l'injuste orgueil des rangs,  
Le luxe corrupteur, la basse flatterie,  
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes,  
Règne, règne au delà du tout illimité ;  
Enchaîne la nature à tes décrets augustes,  
Laisse à l'homme la Liberté.

DESORGUES.

(Musique de Gossec.)

(1) Voir la musique au supplément.

## LE CHANT DU DÉPART

1794

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,  
La liberté guide nos pas,  
Et du nord au midi la trompette guerrière  
A sonné l'heure des combats !  
Tremblez, ennemis de la France,  
Rois ivres de sang et d'orgueil ;  
Le peuple souverain s'avance,  
Tyrans, descendez au cercueil !  
  
La République nous appelle,  
Sachons vaincre ou sachons mourir !  
Un Français doit vivre pour elle,  
Pour elle un Français doit mourir !

### UNE MÈRE DE FAMILLE

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes,  
Loin de nous de lâches douleurs :  
Nous devons triompher quand vous prenez les armes,  
C'est aux rois à verser des pleurs.  
Nous vous avons donné la vie,  
Guerriers, elle n'est plus à vous :  
Tous nos jours sont à la patrie,  
Elle est votre mère avant nous.

### DEUX VIEILLARDS

Que le fer paternel arme la main des braves ;  
Songez à nous au champ de Mars ;  
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves  
Le fer béni par vos vieillards,  
Et, rapportant sous la chaumière,  
Des blessures et des vertus,  
Venez fermer notre paupière  
Quand les tyrans ne seront plus.

UN ENFANT

De Bara, de Viala, le sort nous fait envie :  
Ils sont morts, mais ils ont vaincu ;  
Le lâche, accablé d'ans, n'a point connu la vie :  
Qui meurt pour le peuple a vécu.  
Vous êtes vaillants, nous le sommes,  
Guidez-nous contre les tyrans ;  
Les Républicains sont des hommes,  
Les esclaves sont des enfants.

UNE ÉPOUSE

Partez, vaillants époux, les combats sont vos fêtes,  
Partez, modèles des guerriers ;  
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes,  
Nos mains tresseront vos lauriers,  
Et si le temple de Mémoire  
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,  
Nos voix chanteront votre gloire,  
Nos flancs porteront vos vengeurs.

UNE JEUNE FILLE

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée  
Ignorons les aimables nœuds,  
Si pour s'unir un jour à notre destinée,  
Les citoyens forment des vœux,  
Qu'ils reviennent dans nos murailles,  
Beaux de gloire et de liberté,  
Et que leur sang, dans les batailles,  
Ait coulé pour l'égalité.

TROIS GUERRIERS

Sur le fer, devant Dieu nous jurons à nos pères,  
A nos épouses, à nos sœurs,  
A nos représentants, à nos fils, à nos mères,  
D'anéantir les oppresseurs !  
En tous lieux, dans la nuit profonde,  
Plongeant l'infâme royauté,  
Les Français donneront au monde  
Et la paix et la liberté !

MARIE-JOSEPH CHÉNIER.  
(Musique de Méhul.)

## XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

---

Les préoccupations politiques et sociales qui se manifestent si vivement dans les chants révolutionnaires ne disparaîtront jamais complètement de la chanson française au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Sans doute la tradition des refrains joyeux est loin d'être perdue, et les abondants recueils de la nouvelle société du *Caveau* la continuent dignement ; Désaugiers en est le principal représentant. Mais les Debraux, les Béranger, les Dupont nous ont conservé dans leurs chansons les échos de la vie publique du temps. En 1840, Alfred de Musset répond par *le Rhin allemand* au chant de l'Allemand Becker. Les revendications sociales surtout, qui ont joué un si grand rôle dans la vie du siècle, transparaissent fréquemment dans la chanson : ce sont tantôt quelques traits d'une ironie résignée mais amère, parfois aussi des accents d'une rudesse et d'une âpreté saisissantes.

La chanson populaire est largement représentée, grâce à la vaste enquête qui fut ordonnée par le Gouvernement vers le milieu du siècle et qui permit de recueillir en grand nombre, dans toutes les provinces de la France, les chants transmis par la tradition orale. Voilà pourquoi l'on trouvera, vers le milieu des extraits qui vont suivre, une suite de pièces qui furent notées en quelque sorte sous la dictée du peuple. Depuis lors nos folkloristes n'ont cessé

d'enrichir de la sorte le trésor de nos traditions populaires.

On ne s'étonnera pas que l'époque contemporaine ne soit pas très abondamment représentée dans ce recueil. Nous sommes mal placés pour juger la chanson de notre époque et pour y distinguer ce qui plus tard appartiendra à la littérature ou à l'histoire. Après avoir commencé par les poétiques pastourelles du XV<sup>e</sup> siècle, fallait-il finir par des chansons de café-concert ? Nous nous sommes bornés à indiquer, par quelques exemples typiques, les aspects les plus intéressants de la chanson française de nos jours.

## CHANSON DE TABLE

A LA MANIÈRE DU BON TEMPS D'AUTREFOIS  
OU  
PORTRAIT BURLESQUE D'UN MÉDECIN GOURMAND

Air du *Bastringue*.

Vive, vive monsieur Purgon !  
Comme il mange  
C'est étrange !  
Vive, vive monsieur Purgon !  
C'est Gargantua second.

Au potage d'abord fidèle,  
De riz il consomme une écuelle,  
Disant qu'un succulent bouillon  
A l'appétit sert d'aiguillon.  
Vive, vive, etc.

Sautant, pour seconde manœuvre,  
Tour à tour sur chaque hors-d'œuvre,  
Rien que pour se donner du ton,  
Il vide un plein bocal de thon.  
Vive, vive, etc.

Ensuite il engloutit, sans honte,  
Trente petits pâtés, à-compte  
Du pâté chaud, bien gros, bien rond,  
Qui tombe aussi dans son giron.  
Vive, vive, etc.

Il avale, quoiqu'on le gausse,  
Trois livres de bœuf à la sauce,  
Avec six tranches de melon  
Et six gousses de poivre long.  
Vive, vive, etc.

Il se fait un dieu de son ventre  
Et son estomac est un ancre  
Qu'il comble jusqu'à son menton,  
De veau, de bœuf et de mouton.

Vive, vive, etc.

A droite il prend de la giblotte,  
A gauche de la matelotte,  
Et rafle, en expert compagnon,  
Rognon, oignon et champignon.

Vive, vive, etc.

Dieu sait comme il pèle une élanche !  
Il râcle un gigot jusqu'au manche ;  
Et tel qu'un dogue furibond,  
Jusqu'à l'os il ronge un jambon.

Vive, vive, etc.

Puis il faut voir comme il se rue  
Sur le saumon, sur la morue,  
Sur barbue et sur barbillon,  
Et sur turbot en court-bouillon.

Vive, vive, etc.

Aucune arête ne l'arrête ;  
Au fond de son gosier qui prête,  
Il est prouvé qu'un esturgeon  
Glisse et coule comme un goujon.

Vive, vive, etc.

Mais voulez-vous qu'il se régale  
D'une manière sans égale ?  
*Brunet* vous dit : Faites-lui don,  
Pour rôti, d'un *dodu dindon*.

Vive, vive, etc.

N'oublions pas qu'il boit les truffes  
Et qu'à la façon des tartuffes,  
Il s'en fait, par distraction,  
Toute la distribution.

Vive, vive, etc.

Quand on lui sert caille ou mauviette,  
Il s'imagine être à la diète,  
Et croque par compassion,  
L'ortolan à prétention.

Vive, vive, etc.

A l'entremets, vous le dirai-je ?  
De tous les plats il fait le siège,  
Et plonge, en arlequin bouffon,  
Dans le macaroni profond.

Vive, vive, etc.

Observez bien qu'une salade  
Sans œufs durs le rendrait malade  
Et qu'il y fait, dans la saison,  
Verser de la crème à foison.

Vive, vive, etc.

Au dessert, comme il se dépêche  
Poire, abricot, cerise et pêche,  
Soit à cru, soit en carafon,  
Tout est broyé, tout part, tout fond.

Vive, vive, etc.

Au reste, du vin qu'il peut boire,  
Mon calcul est facile à croire :  
Il est dans la proportion  
De cette déglutition.

Vive, vive, etc.

Son abdomen des plus voraces,  
Du café, des liqueurs, des glaces,  
Pour dernière vocation  
Réunit la libation.

Vive, vive, etc.

Sa rotondité respectable  
Brille aussitôt qu'il sort de table :  
Il est bourré comme un canon,  
Il est enflé comme un ballon.

Vive, vive, etc.

Si, pour obtenir de la gloire,  
On concourait par la mâchoire,  
Purgon serait, de son canton,  
Proclamé le plus fort glouton.

Vive, vive, etc.

Docteur, vous que rien n'indispose,  
Et qui digérez toute chose,  
Pour digérer cette chanson,  
Serez-vous assez bon garçon !

Vive, vive, etc.

L'antiquité, fort peu bégueule,  
Admettait les chansons de gueule ;  
Du temps du curé de Meudon  
On eût dit avec abandon :

Vive, vive monsieur Purgon !  
Comme il mange !  
C'est étrange !

Vive, vive monsieur Purgon !  
C'est Gargantua second !

DE PHS.

## A QUOI BON GROSSIR LA LISTE

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

A quoi bon grossir la liste  
De nos frondeurs ennuyeux ?  
Tout prévoir c'est un peu triste ;  
Rire de tout vaut bien mieux.  
Que l'univers se disloque  
Comme un vase du Japon,  
En attendant *je m'en moque*  
*Comme de Colin Tampon. (bis)*

Nargue du triste Héraclite  
Qui toujours se lamentait !  
Que j'aime ce Démocrite  
Qui gaiement lui répondait :  
Sur ce monde qui te choque,  
Hélas ! mon pauvre garçon,  
Tu pleures ! moi *je m'en moque*  
*Comme de Colin Tampon. (bis)*

Damis en vain près d'Estelle  
Soupire comme un Colin ;  
Il faut pour plaire à la belle  
Être bien riche ou bien fin :  
Au plus aimable colloque  
Froidement elle répond :  
Des Colins moi *je me moque*  
*Comme de Colin Tampon. (bis)*

Cherchant partout un suffrage,  
Un auteur bien suffisant  
Pour lire un nouvel ouvrage  
Trouve un cercle complaisant :

Mais le public, qui révoque  
Les jugements du salon,  
Dit en sifflant : *Je m'en moque*  
*Comme de Colin Tampon. (bis)*

« Ici-bas rien né m'étonne,  
Disait Monsieur dé Pibrac,  
« Il faut voir sur la Garonne  
« Mon beau domaine dé Crac !  
« Paris n'est qu'uné bicoque ;  
« Lé moindre château gascon  
« De votre Louvre sé moque  
« *Comme dé Colin Tampon. » (bis)*

Qu'on célèbre le Champagne,  
Le Pomard, le Chambertin ;  
Qu'on vante le vin d'Espagne,  
Le vin de Beaune ou du Rhin :  
Pour moi, lorsqu'on me provoque,  
Le meilleur est assez bon ;  
Quant à son nom, *je m'en moque*  
*Comme de Colin Tampon. (bis)*

Lorsque la vilaine Parque  
M'aura dit : Fais ton paquet,  
Je veux, jusque dans la barque,  
Lui rabattre son caquet ;  
Je chanterai : Ma défroque  
N'est pas celle d'un capon,  
Et des Parques *je me moque*  
*Comme de Colin Tampon. (bis)*

ANTIGNAC.

## BIBI OU MA CARRIÈRE BACHIQUE

CHANSONNETTE ÉPICURIENNE

Air : *Gaïment je m'accommode de tout.*  
(*Le Bouffe et le Tailleur.*)

Quoiqu'un docteur censure  
*Vinum,*  
Il est, je vous assure,  
*Bonum ;*  
Et comme chacun pense  
*Sibi,*  
Dès ma plus tendre enfance  
*Bibi.*

Je vis sur mon passage  
*Aquam ;*  
Mais pour en faire usage  
*Nunquam :*  
Je vis du vin à boire  
*Tibi,*  
*Tibi,* mon cher Grégoire,  
*Bibi.*

Je fus près des bourriches  
*Lætus,*  
Et près de certains riches  
*Mutus ;*  
Mais toujours sous les treilles  
*Ubi*  
Je trouvai des bouteilles  
*Bibi.*

Paris fut mon asile...  
*Erit ;*  
Et si quelque imbécile  
*Quærit :*

« Dis-moi, pour être utile  
« *Urbi,*  
« Que fis-tu dans la ville?... »  
*Bibi.*

Si j'ai craint les batailles  
*Multum,*  
J'ai fait voir aux futailles  
*Vultum ;*  
Moins fatal qu'Alexandre  
*Orbi,*  
Sans rien réduire en cendre,  
*Bibi.*

Jadis, fêtant sans cesse  
*Bacchum,*  
J'enivrais ma maîtresse  
*Mecum :*  
Resté seul, j'eus des craintes  
*Morbi ;*  
Pour braver ses atteintes,  
*Bibi.*

Je fis parfois à table  
*Carmen*  
Non pour rendre durable  
*Nomen,*  
J'ignorai l'art sublime  
*Phœbi ;*  
Pour rencontrer la rime  
*Bibi.*

Par Bacchus je respire,  
*Bibo,*  
Et lorsqu'au sombre empire  
*Ibo,*  
Narguant la soif fatale  
*Ibi,*  
Je veux dire à Tantale :  
*Bibi.*

ARMAND GOUFFÉ.

## TE SOUVIENS-TU

Te souviens-tu, disait un capitaine  
Au vétéran qui mendiait son pain,  
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine  
Tu détournas un sabre de mon sein ?  
Sous les drapeaux d'une mère chérie,  
Tous deux jadis nous avons combattu,  
Je m'en souviens, car je te dois la vie.  
Mais toi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? } *Bis.*

Te souviens-tu de ces jours trop rapides,  
Où le Français acquit tant de renom,  
Te souviens-tu que sur les Pyramides  
Chacun de nous osa graver son nom ?  
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde,  
On vit flotter, après l'avoir vaincu,  
Notre étendard sur le berceau du monde. } *Bis.*  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? }

Te souviens-tu que les preux d'Italie  
Ont vainement combattu contre nous ?  
Te souviens-tu que les preux d'Ibérie  
Devant nos chefs ont plié les genoux ?  
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne,  
Nos bataillons, arrivant impromptu,  
En quatre jours ont fait une campagne, } *Bis.*  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? }

Te souviens-tu de ces plaines glacées,  
Où le Français, abordant en vainqueur,  
Vit sur son front les neiges amassées,  
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?

Souvent alors, au milieu des alarmes,  
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu  
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes. }  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? } *Bis.*

T'en souviens-tu qu'un jour notre patrie,  
Vivante encor, descendit au cercueil,  
Et que l'on vit dans Lutèce flétrie  
Des étrangers marcher avec orgueil ?  
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,  
Et quand Bellone enfin aura paru,  
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire, }  
Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ? } *Bis.*

DEBRAUX.

## FANFAN LA TULIPE

Comme l'mari d'notre mère  
Doit toujours s'app'ler papa,  
Je vous dirai que mon père  
Un certain jour me happa,  
Puis me m'nant jusqu'au bas de la rampe  
M'dit ces mots qui m'mirent tout sens d'ssus d'ssous :  
J'te dirai, ma foi,  
Qui gnia plus pour toi  
Rien chez nous,  
V'là cinq sous,  
Et décampe :  
En avant,  
Fanfan la Tulipe,  
Oui, mill'noms d'un' pipe,  
En avant !

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme,  
Quand il a cinq sous vaillant,  
Peut aller d'Paris à Rome,  
Je partis en sautillant.  
L'premier jour j'trottai comme un ange.  
Mais l'lend'main je mourais quasi d'faim.  
Un r'cruteur passa  
Qui me proposa,  
Pas d'orgueil,  
J'm'en bats l'œil,  
Faut que j'mange :  
En avant, etc.

Quand j'entendis la mitraille,  
Comm' je r'grettais mes foyers !  
Mais quand j'vis à la bataille  
Marcher nos vieux grenadiers ;

Un instant nous somm's toujours ensemble,  
Ventrebleu ! me dis-je alors tout bas :

Allons, mon enfant,  
Mon petit Fanfan,  
Vite au pas,  
Qu'on n' dis' pas  
Que tu trembles :  
En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,  
Quand les feux étaient cessés,  
Sans r'garder à la cocarde,  
J'tendais la main aux blessés ;  
D'insulter des homm's vivant encore  
Quand j'voyais des lâch's se faire un jeu,

Quoi ! mill' ventrebleu !  
Devant moi, morbleu !  
J'souffrirais  
Qu'un Français  
S'déshonore ?  
En avant, etc.

Vingt ans soldat, vaill' que vaille,  
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,  
Un' fois hors du champ d'bataille  
J'n'ai jamais connu d'enn'mis.

Des vaincus la touchante prière  
M'fit toujours voler à leur secours ;  
P'têt' c'que j'fais pour eux,  
Les malheureux  
L'front un jour  
A leur tour  
Pour ma mère :  
En avant, etc.

A plus d'un' gentill' friponne  
Mainte fois j'ai fait la cour,  
Mais toujours à la dragonne,  
C'est vraiment l'chemin l'plus court.  
Et j'disais quand un' fille un peu fière  
Sur l'honneur se mettait à dada :

N'tremblons pas pour ça,  
Ces vertus-là  
Tôt ou tard  
Finiss'nt par  
S'laisser faire :  
En avant, etc.

Mon père, dans l'infortune,  
M'app'la pour le protéger ;  
Si j'avais eu d'la rancune,  
Quel moment pour me venger !  
Mais un franc et loyal militaire  
D' ses parents doit toujours être l'appui :  
Si j'n'avais eu qu'lui  
J's'rais aujourd'hui  
Mort de faim ;  
Mais enfin  
C'est mon père :  
En avant, etc.

Maintenant je me repose  
Sous le chaume hospitalier,  
Et j'y cultive la rose,  
Sans négliger le laurier.  
D'mon armur' je détache la rouille.  
Si le roi m'app'lait dans les combats,  
De nos jeun's soldats  
Guidant les pas,  
J'm'écrierais :  
J'suis Français !  
Qui touch' mouille :  
En avant, etc.

DEBRAUX.

LA PROMENADE SENTIMENTALE

OU

LE DANGER DE SORTIR SANS ARGENT

. Air : *Partant pour la Syrie.*

Partant pour la Villette,  
Le jeune et beau François  
Dit un jour à Fanchette :  
« Veux-tu t'en v'nir au bois ? »  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour prom'ner sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Ils partent : l'temps s'barbouille,  
Si ben qu'ça tombe à seau,  
Et qu'l'averse les mouille,  
Qu' tout collait sur leur peau.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour sécher sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Fanchette alors propose,  
Passant d'avant z'un bouchon,  
D's'y rafraîchir d'queuqu'chose,  
N'fût-ce qu' d'un pied d'cochon.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour traiter sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

De son cou, blanc comm' cire,  
L'vent fait voler l'mouchoir  
Et j'n'ai pas besoin d'dire  
Tout c'que ça laisse voir.

Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour voiler sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Bientôt novell' disgrâce :  
En sautant un ruisseau,  
L'sabot d'Fanchette s'casse  
Et v'là son pied dans l'eau.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour chausser sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Plus loin, autre anicroche :  
L'parasol d'un benêt  
D'la pauvr' Fanchette accroche  
Et déchire l'bonnet.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour coiffer sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Tandis qu' Fanchette endève,  
L'carrosse d'un péquin  
D'un coup d'brancard lui crève  
Tout l'dos d'son casaquin.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour nipper sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Un gros doguin qui joue,  
Sur Fanchett' s'élançant,  
L'y caresse la joue,  
Qu'elle en est tout en sang.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et vaillant,  
Qui, pour panser sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

La voyant z'évanouie  
Chacun dit qu'un mat'las  
La rendra z'à la vie :  
V'là François dans d'beaux draps.  
Plaignez l'amant fidèle,  
Délicat et galant,  
Qui, pour coucher sa belle,  
N'a pas un sou vaillant.

Chez ell' François la r'mène,  
Et l'y d'mand', par pitié,  
Qu' pour prix de tout' sa peine,  
All' d'vienne sa moitié.  
Va donc, z'amant fidèle,  
Dit-elle en s'rhabillant,  
Faut, pour avoir un' belle,  
Avoir queuqu's sous vaillant.

ENVOI AUX AMATEURS

V'là ma chanson finie ;  
Mais comme c'n'est pas l'Pérou,  
A tout' la compagnie  
J'la donne pour un sou.  
Et faut qu' l'amant fidèle,  
Qui r'fus'rait, z'en passant,  
D'en régaler sa belle,  
N'ait pas un sou vaillant.

DÉSAUGIERS.

## LA TREILLE DE SINCÉRITÉ

*Air nouveau.*

Nous n'avons plus cette merveille,  
Ce phénomène regretté,

La treille } *Bis.*  
De sincérité. }

Cette treille miraculeuse,  
Dont la vertu tient du roman,  
Passa longtemps pour fabuleuse  
Chez le Gascon et le Normand ; (*bis*)  
Mais des garants très authentiques  
Ont lu, dans un savant bouquin,  
Que son raisin, des plus antiques,  
Existait sous le roi Pépin...  
Nous n'avons plus, etc.

Un docteur qui faisait parade  
De son infailibilité,  
Allant visiter un malade,  
Vit le raisin, et fut tenté.  
Puis de son homme ouvrant la porte,  
Et le trouvant sans pouls ni voix :  
« C'est, dit-il, (le diable m'emporte !) »  
Le trentième depuis un mois.  
Nous n'avons plus, etc.

Un auteur, sous un frais ombrage,  
Lisant un poème fort beau,  
A chaque feuille de l'ouvrage  
S'humectait d'un raisin nouveau.  
« Ça, lui dit-on, un tel poème  
Vous a coûté six mois et plus ?...  
— Non, reprit-il à l'instant même...  
Il m'a coûté cinquante écus. »  
Nous n'avons plus, etc.

Sous la treille un petit Pompée  
Criait aux badauds étonnés :  
« Dans ma vie, ah ! quels coups d'épée,  
Quels coups de sabre j'ai donnés !  
Quels coups de fusil ! Quels coups... » Leste,  
Il mord la grappe là-dessus,  
Et poursuit d'un air plus modeste :  
« Quels coups de bâton j'ai reçus ! »  
Nous n'avons plus, etc.

Au moment de donner la vie  
A l'héritier de son époux,  
Une jeune femme eut envie  
De ce raisin si beau, si doux !...  
Et le pauvre homme, ayant pour elle  
Cueilli le fruit qu'elle happa :  
« Que mon cousin, lui dit la belle,  
Sera content d'être papa ! »  
Nous n'avons plus, etc.

Un curé, que le saint bréviaire  
Amusait moins que le bon vin,  
S'avisa de monter en chaire  
Plein du jus du fatal raisin.  
« Frères, dit-il à l'auditoire,  
Malgré tout ce que je vous dis,  
Je sais aimer, chanter et boire,  
Et je fais gras les vendredis... »  
Nous n'avons plus, etc.

Mais hélas ! par l'ordre du prince,  
Ce raisin, justement vanté,  
Un jour du fond de sa province,  
Près du trône fut transplanté.  
Pauvre treille, autrefois si belle,  
Que venais-tu faire à la cour ?  
L'air en fut si malsain pour elle  
Qu'elle y mourut le premier jour.  
Nous n'avons plus, etc.

DÉSAUGIERS.

## LE DIEU DES BONNES GENS

Air du vaudeville de *la Partie carrée*.

Il est un Dieu, devant qui je m'incline,  
Pauvre et content, sans lui demander rien.  
De l'univers observant la machine,  
J'y vois du mal, et n'aime que le bien.  
Mais le plaisir à ma philosophie  
Revèle assez des ciels intelligents.  
Le verre en main, gaîment je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

Dans ma retraite où l'on voit l'indigence,  
Sans m'éveiller, assise à mon chevet,  
Grâce aux amours, bercé par l'espérance,  
D'un lit plus doux je rêve le duvet.  
Aux dieux des cours qu'un autre sacrifie !  
Moi, qui ne crois qu'à des dieux indulgents,  
Le verre en main, gaîment je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

Un conquérant, dans sa fortune altière,  
Se fit un jeu des sceptres et des lois,  
Et de ses pieds on peut voir la poussière  
Empreinte encor sur le bandeau des rois.  
Vous rampiez tous, ô rois qu'on défie !  
Moi, pour braver des maîtres exigeants,  
Le verre en main, gaîment je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

Dans nos palais, où, près de la Victoire,  
Brillaient les Arts, doux fruits des beaux climats,  
J'ai vu du Nord les peuplades sans gloire  
De leurs manteaux secouer les frimas.  
Sur nos débris Albion nous défie ;  
Mais les destins et les flots sont changeants :  
Le verre en main, gaîment je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

Quelle menace un prêtre fait entendre !  
Nous touchons tous à nos derniers instants :  
L'éternité va se faire comprendre ;  
Tout va finir, l'univers et le temps.  
O chérubins à la face bouffie,  
Réveillez donc les morts peu diligents !  
Le verre en main, gaiment je me confie  
Au Dieu des bonnes gens.

Mais quelle erreur ! Non, Dieu n'est point colère ;  
S'il créa tout, à tout il sert d'appui :  
Vins qu'il nous donne, amitié tutélaire,  
Et vous, amours, qui créez après lui,  
Prêtez un charme à ma philosophie  
Pour dissiper des rêves affligeants.  
Le verre en main, que chacun se confie  
Au Dieu des bonnes gens.

BÉRANGER.

## LES ENFANTS DE LA FRANCE

1819

Air du vaudeville de *Turenne*.

Reine du monde, ô France ! ô ma patrie !  
Soulève enfin ton front cicatrisé.  
Sans qu'à tes yeux leur gloire en soit flétrie,  
De tes enfants l'étendard s'est brisé. (*bis*)  
Quand la Fortune outrageait leur vaillance,  
Quand de tes mains tombait ton sceptre d'or,  
Tes ennemis disaient encor :  
Honneur aux enfants de la France ! (*bis*).

De tes grandeurs tu sus te faire absoudre,  
France, et ton nom triomphe des revers.  
Tu peux tomber, mais c'est comme la foudre,  
Qui se relève et gronde au haut des airs.  
Le Rhin aux bords ravis à ta puissance  
Porte à regret le tribut de ses eaux ;  
Il crie au fond de ses roseaux :  
Honneur aux enfants de la France !

Pour effacer des coursiers du barbare  
Les pas empreints dans tes champs profanés,  
Jamais le ciel te fut-il moins avare !  
D'épis nombreux vois ces champs couronnés.  
D'un vol fameux prompts à venger l'offense (1),  
Vois les beaux-arts, consolant leurs autels,  
Y graver en traits immortels :  
Honneur aux enfants de la France !

Prête l'oreille aux accents de l'histoire :  
Quel peuple ancien devant toi n'a tremblé ?

(1) La spoliation du musée.

Quel nouveau peuple, envieux de ta gloire,  
Ne fut cent fois de ta gloire accablé ?  
En vain l'Anglais a mis dans la balance  
L'or que pour vaincre ont mendié les rois,  
Des siècles entends-tu la voix :  
Honneur aux enfants de la France !

Dieu, qui punit le tyran et l'esclave,  
Veut te voir libre, et libre pour toujours.  
Que tes plaisirs ne soient plus une entrave :  
La liberté doit sourire aux amours.  
Prends son flambeau, laisse dormir sa lance ;  
Instruis le monde, et cent peuples divers  
Chanteront en brisant leurs fers :  
Honneur aux enfants de la France !

Relève-toi, France, reine du monde !  
Tu vas cueillir tes lauriers les plus beaux.  
Oui, d'âge en âge, une palme féconde  
Doit de tes fils protéger les tombeaux. (*bis*)  
Que près du mien, telle est mon espérance,  
Pour la Patrie admirant mon amour,  
Le voyageur répète un jour :  
Honneur aux enfants de la France !

BÉRANGER.

## FRÉTILLON

Air : *Ma commère, quand je danse.*

Francs amis des bonnes filles,  
Vous connaissez Frétillon,  
Ses charmes aux plus gentilles  
Ont fait baisser pavillon.

Ma Frétillon, (*bis*)

Cette fille

Qui frétille

N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,  
Dentelles et diamants,  
Et deux fois mit tout en gage  
Pour quelques fripons d'amants.

Ma Frétillon,

Cette fille

Qui frétille

Reste avec un cotillon.

Point de dame qui la vaille :  
Cet hiver dans son taudis,  
Couché presque sur la paille,  
Mes sens étaient engourdis ;

Ma Frétillon,

Cette fille

Qui frétille

Mit sur moi son cotillon.

Mais que vient-on de m'apprendre ?

Quoi ! le peu qui lui restait,

Frétillon a pu le vendre

Pour un fat qui la battait !

Ma Frétilon,  
Cette fille  
Qui frétille  
A vendu son cotillon.

En chemise, à la croisée,  
Il lui faut tendre ses lacs.  
A travers la toile usée  
Amour lorgne ses appas.

Ma Frétilon,  
Cette fille  
Qui frétille  
Est si bien sans cotillon !

Seigneurs, banquiers et notaires  
La feront encor briller ;  
Puis encor des mousquetaires  
Viendront la déshabiller.

Ma Frétilon, (*bis*)  
Cette fille  
Qui frétille  
Mourra sans un cotillon.

BÉRANGER.

## LE GRENIER

Air du *Carnaval* de Meissonnier.

Je viens revoir l'asile où ma jeunesse  
De la misère a subi les leçons ;  
J'avais vingt ans, une folle maîtresse,  
De francs amis, et l'amour des chansons.  
Bravant le monde, et les sots, et les sages,  
Sans avenir, riche de mon printemps,  
Leste et joyeux, je montais six étages.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

C'est un grenier, point ne veux qu'on l'ignore :  
Là fut mon lit, bien chétif et bien dur ;  
Là fut ma table ; et je retrouve encore  
Trois pieds d'un vers charbonnés sur le mur.  
Apparaissez, plaisirs de mon bel âge,  
Que d'un coup d'aile a fustigés le temps ;  
Vingt fois pour vous j'ai mis ma montre en gage.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Lisette ici doit surtout apparaître,  
Vive, jolie, avec un frais chapeau :  
Déjà sa main à l'étroite fenêtre  
Suspend son châle en guise de rideau.  
Sa robe aussi va parer ma couchette ;  
Respecte, Amour, ses plis longs et flottants.  
J'ai su depuis qui payait sa toilette.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

A table, un jour, jour de grande richesse,  
De mes amis les voix brillaient en chœur,  
Quand jusqu'ici monte un cri d'allégresse :  
À Marengo, Bonaparte est vainqueur !

Le canon gronde, un autre chant commence.  
Nous célébrons tant de faits éclatants ;  
Les rois jamais n'envahiront la France.  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

Quittons ce toit où ma raison s'enivre.  
Oh ! qu'ils sont loin, ces jours si regrettés !  
J'échangerais ce qui me reste à vivre  
Contre un des mois qu'ici Dieu m'a comptés.  
Pour rêver gloire, amour, plaisir, folie,  
Pour dépenser sa vie en peu d'instant,  
D'un long espoir pour la voir embellie,  
Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans !

BÉRANGER.

## LES GUEUX

1812

Air : Première ronde du *Départ pour Saint-Malo*.

Les gueux, les gueux,  
Sont les gens heureux :  
Ils s'aiment entre eux,  
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange ;  
Que de gueux hommes de bien !  
Il faut qu'enfin l'esprit venge  
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, les gueux  
Sont les gens heureux :  
Ils s'aiment entre eux !  
Vivent les gueux !

Oui, le bonheur est facile  
Au sein de la pauvreté :  
J'en atteste l'Évangile ;  
J'en atteste ma gaieté.  
Les gueux, les gueux, etc.

Au Parnasse la misère  
Longtemps a régné, dit-on :  
Quels biens possédait Homère ?  
Une besace, un bâton.  
Les gueux, les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,  
Croyez que plus d'un héros,  
Dans le soulier qui le blesse,  
Peut regretter ses sabots.  
Les gueux, les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne  
L'exil punit plus d'un grand ;  
Diogène dans sa tonne  
Brave en paix un conquérant.  
Les gueux, les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,  
Mais l'ennui vient y gémir.  
On peut bien manger sans nappe ;  
Sur la paille on peut dormir.  
Les gueux, les gueux, etc.

Quel Dieu se plait et s'agite  
Sur ce grabat qu'il fleurit ?  
C'est l'Amour qui rend visite  
A la Pauvreté qui rit.  
Les gueux, les gueux, etc.

L'Amitié, que l'on regrette,  
N'a point quitté nos climats ;  
Elle trinque à la guinguette,  
Assise entre deux soldats.  
Les gueux, les gueux, etc.

BÉRANGER.

## LES HIRONDELLES

Air de la *Romance de Joseph*.

Captif au rivage du Maure,  
Un guerrier, courbé sous ses fers,  
Disait : Je vous revois encore,  
Oiseaux ennemis des hivers.  
Hirondelles, que l'espérance  
Suit jusqu'en ces brûlants climats,  
Sans doute vous quittez la France :  
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

Depuis trois ans je vous conjure  
De m'apporter un souvenir  
Du vallon où ma vie obscure  
Se berçait d'un doux souvenir,  
Au détour d'une eau qui chemine  
A flots purs, sous de frais lilas,  
Vous avez vu notre chaumine :  
De ce vallon ne me parlez-vous pas ?

L'une de vous peut-être est née  
Au toit où j'ai reçu le jour ;  
Là, d'une mère infortunée  
Vous avez dû plaindre l'amour.  
Mourante, elle croit à toute heure  
Entendre le bruit de mes pas ;  
Elle écoute, et puis elle pleure :  
De son amour ne me parlez-vous pas ?

Ma sœur est-elle mariée ?  
Avez-vous vu de nos garçons,  
La foule, aux noces conviée,  
La célébrer dans leurs chansons ?

Et ces compagnons du jeune âge  
Qui m'ont suivi dans les combats,  
Ont-ils revu tous le village ?  
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

Sur leurs corps l'étranger peut-être  
Du vallon reprend le chemin ;  
Sous mon chaume il commande en maître,  
De ma sœur il trouble l'hymen.  
Pour moi plus de mère qui prie,  
Et partout des fers ici-bas.  
Hirondelles de ma patrie,  
De ces malheurs ne me parlez-vous pas ?

BÉRANGER.

## LES INFIDÉLITÉS DE LISETTE

Air : *Ermite, bon ermite.*

Lisette, dont l'empire  
S'étend jusqu'à mon vin,  
J'éprouve le martyre  
D'en demander en vain.  
Pour souffrir qu'à mon âge  
Les coups me soient comptés  
Ai-je compté, volage,  
Tes infidélités ?

Lisette, ma Lisette,  
Tu m'as trompé toujours ;  
Mais vive la grisette !  
Je veux, Lisette,  
Boire à nos amours.

Lindor, par son audace,  
Met ta ruse en défaut ;  
Il te parle à voix basse,  
Il soupire tout haut.  
Du tendre espoir qu'il fonde  
Il m'instruisit d'abord.  
De peur que je n'en gronde,  
Verse au moins jusqu'au bord.  
Lisette, ma Lisette, etc.

Avec l'heureux Clitandre  
Lorsque je te surpris,  
Vous comptiez d'un air tendre  
Les baisers qu'il t'a pris.  
Ton humeur peu sévère  
En comptant les doubla ;  
Remplis encor mon verre  
Pour tous ces baisers-là.  
Lisette, ma Lisette, etc.

Mondor, qui toujours donne  
Et rubans et bijoux,  
Devant moi te chiffonne  
Sans te mettre en courroux.  
J'ai vu sa main hardie  
S'égarer sur ton sein ;  
Verse jusqu'à la lie  
Pour un si grand larcin.  
Lisette, ma Lisette, etc.

Certain soir je pénètre  
Dans ta chambre, et sans bruit  
Je vois par la fenêtre  
Un voleur qui s'enfuit.  
Je l'avais, dès la veille,  
Fait fuir de ton boudoir.  
Ah ! qu'une autre bouteille  
M'empêche de tout voir !  
Lisette, ma Lisette, etc.

Tous, comblés de tes grâces,  
Mes amis sont les tiens,  
Et ceux dont tu te lasses,  
C'est moi qui les soutiens.  
Qu'avec ceux-là, traîtresse,  
Le vin me soit permis :  
Sois toujours ma maîtresse  
Et gardons nos amis.  
Lisette, ma Lisette, etc.

BÉRANGER.

## JACQUES

*Air de Jeannot et Colin.*

Jacques, il me faut troubler ton somme.  
Dans le village, un gros huissier  
Rôde et court, suivi du messier.  
C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.

Lève-toi, Jacques, lève-toi ;  
Voici venir l'huissier du roi.

Regarde : le jour vient d'éclorre ;  
Jamais si tard tu n'as dormi.  
Pour vendre, chez le vieux Rémi,  
On saisissait avant l'aurore.

Lève-toi, Jacques, etc.

Pas un sou ! Dieu ! je crois l'entendre.  
Écoute les chiens aboyer.  
Demande un mois pour tout payer.  
Ah ! si le roi pouvait attendre !

Lève-toi, Jacques, etc.

Pauvres gens ! l'impôt nous dépouille !  
Nous n'avons, accablés de maux,  
Pour nous, ton père et six marmots,  
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques, etc.

On compte, avec cette mesure,  
Un quart d'arpent, cher affermé.  
Par la misère il est fumé :  
Il est moissonné par l'usure.

Lève-toi, Jacques, etc.

Beaucoup de peine et peu de lucre.  
Quand d'un porc aurons-nous la chair ?  
Tout ce qui nourrit est si cher !  
Et le sel aussi, notre sucre !

Lève-toi, Jacques, etc.

Du vin soutiendrait ton courage ;  
Mais les droits l'ont bien renchéri.  
Pour en boire un peu, mon chéri,  
Vends mon anneau de mariage.

Lève-toi, Jacques, etc.

Rêverais-tu que ton bon ange  
Te donne richesse et repos ?  
Que sont aux riches les impôts ?  
Quelques rats de plus dans leur grange.

Lève-toi, Jacques, etc.

Il entre, ô ciel ! que dois-je craindre ?  
Tu ne dis mot ! quelle pâleur !  
Hier tu t'es plaint de ta douleur,  
Toi qui souffres tant sans te plaindre !

Lève-toi, Jacques, etc.

Elle appelle en vain ; il rend l'âme.  
Pour qui s'épuise à travailler  
La mort est un doux oreiller.  
Bonnes gens, priez pour sa femme.

Lève-toi, Jacques, etc.

BÉRANGER.

## L'ORAGE

Air : *C'est l'amour, l'amour.*

Chers enfants, dansez, dansez !

Votre âge

Échappe à l'orage ;

Par l'espoir gaïment bercés

Dancez, chantez, dansez !

A l'ombre de vertes charmilles,  
Fuyant l'école et les leçons,  
Petits garçons, petites filles,  
Vous voulez danser aux chansons.

En vain ce pauvre monde  
Craint de nouveaux malheurs !

En vain la foudre gronde,  
Couronnez-vous de fleurs.

Chers enfants, etc.

L'éclair sillonne le nuage,  
Mais il n'a point frappé vos yeux.  
L'oiseau se tait dans le feuillage ;  
Rien n'interrompt vos chants joyeux.

J'en crois votre allégresse :

Oui, bientôt, d'un ciel pur

Vos yeux, brillants d'ivresse,

Réfléchiront l'azur.

Chers enfants, etc.

Vos pères ont eu bien des peines ;  
Comme eux ne soyez point trahis.  
D'une main ils brisaient leurs chaînes,  
De l'autre ils vengeaient leur pays.

De leur char de victoire

Tombés sans déshonneur,

Ils vous lèguent la gloire :  
Ce fut tout leur bonheur.

Chers enfants, etc.

Au bruit de lugubres fanfares,  
Hélas ! vos yeux se sont ouverts.  
C'était le clairon des Barbares  
Qui vous annonçait nos revers.

Dans le fracas des larmes,  
Sous nos toits en débris,  
Vous mêliez à nos armes  
Votre premier souris.

Chers enfants, etc.

Vous triompherez des tempêtes  
Où notre courage expira :  
C'est en éclatant sur nos têtes  
Que la foudre nous éclaira.

Si le Dieu qui vous aime  
Crut devoir nous punir,  
Pour vous sa main ressème  
Les champs de l'avenir.

Chers enfants, etc.

Enfants, l'orage, qui redouble,  
Du Sort présage le courroux.  
Le Sort ne vous cause aucun trouble,  
Mais à mon âge on craint ses coups.

S'il faut que je succombe  
En chantant nos malheurs,  
Déposez sur ma tombe  
Vos couronnes de fleurs.

Chers enfants, etc.

BÉRANGER.

## LE PETIT HOMME GRIS

Air : *Toto, Carabo.*

Il est un petit homme  
Tout habillé de gris,  
    Dans Paris,  
Joufflu comme une pomme,  
Qui, sans un sou comptant,  
    Vit content,  
    Et dit : Moi, je m'en...  
    Et dit : Moi, je m'en...  
Ma foi, moi, je m'en ris !  
Oh ! qu'il est gai (*bis*) le petit homme gris !

A courir les fillettes,  
A boire sans compter,  
    A chanter,  
Il s'est couvert de dettes ;  
Mais, quant aux créanciers,  
    Aux huissiers  
    Il dit : etc.

Qu'il pleuve dans sa chambre,  
Qu'il s'y couche le soir  
    Sans y voir ;  
Qu'il lui faille en décembre  
Souffler, faute de bois,  
    Dans ses doigts,  
    Il dit : etc.

Sa femme, assez gentille,  
Fait payer ses atours  
    Aux amours :  
Aussi, plus elle brille,

Plus on le montre au doigt.

Il le voit,  
Et dit : etc.

Quand la goutte l'accable  
Sur un lit délabré,

Le curé,  
De la mort et du diable  
Parle à ce moribond,  
Qui répond :  
Ma foi, etc.

BÉRANGER.

## LE ROI D'YVETOT

Mai 1813

*Air : Quand un tendron vient en ces lieux.*

Il était un roi d'Yvetot

Peu connu dans l'histoire,  
Se levant tard, se couchant tôt,  
Dormant fort bien sans gloire  
Et couronné par Jeanneton  
D'un simple bonnet de coton,  
Dit-on.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !  
Quel bon petit roi c'était là !  
La, la.

Il faisait ses quatre repas

Dans son palais de chaume,  
Et sur son âne, pas à pas,  
Parcourait son royaume.  
Joyeux, simple et croyant le bien,  
Pour toute garde il n'avait rien  
Qu'un chien.  
Oh ! oh ! oh ! oh ! etc.

Il n'avait de goût onéreux  
Qu'une soif un peu vive ;  
Mais en rendant son peuple heureux,  
Il faut bien qu'un roi vive.  
Lui-même, à table et sans suppôt,  
Sur chaque muid levait un pot  
D'impôt.

Oh ! oh ! oh ! oh ! etc.

Aux filles de bonnes maisons  
Comme il avait su plaire,  
Ses sujets avaient cent raisons  
De le nommer leur père :  
D'ailleurs il ne levait le ban  
Que pour tirer quatre fois l'an  
Au blanc.

Oh ! oh ! oh ! oh ! etc.

Il n'agrandit point ses Etats,  
Fut un voisin commode,  
Et, modèle des potentats,  
Prit le plaisir pour code.  
Ce n'est que lorsqu'il expira  
Que le peuple qui l'enterra  
Pleura.

Oh ! oh ! oh ! oh ! etc.

On conserve encor le portrait  
De ce digne et bon prince ;  
C'est l'enseigne d'un cabaret  
Fameux dans la province.  
Les jours de fête, bien souvent,  
La foule s'écrie en buvant  
Devant :

Oh ! oh ! oh ! oh ! etc.

BÉRANGER.

## LA SAINTE-ALLIANCE DES PEUPLES

Chanson chantée à Liancourt, pour la fête donnée par M. le Duc de la Rochefoucauld en réjouissance de l'évacuation du territoire français au mois d'octobre 1818.

Air du *Dieu des bonnes gens*.

J'ai vu la Paix descendre sur la terre,  
Semant de l'or, des fleurs et des épis.  
L'air était calme, et du dieu de la guerre  
Elle étouffait les foudres assoupis.  
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,  
« Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,  
« Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
« Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;  
« Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.  
« D'un globe étroit divisez mieux l'espace ;  
« Chacun de vous aura place au soleil.  
« Tous attelés au char de la puissance,  
« Du vrai bonheur vous quittez le chemin.  
« Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
« Et donnez-vous la main.

« Chez vos voisins vous portez l'incendie ;  
« L'aquilon souffle, et vos toits sont brûlés ;  
« Et quand la terre est enfin refroidie,  
« Le soc languit sous des bras mutilés.  
« Près de la borne où chaque État commence,  
« Aucun épi n'est pur de sang humain.  
« Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
« Et donnez-vous la main.

« Des potentats, dans vos cités en flammes,  
« Osent, du bout de leur sceptre insolent,  
« Marquer, compter et recompter les âmes  
« Que leur adjuge un triomphe sanglant.  
« Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,  
« D'un joug pesant sous un joug inhumain.  
« Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
« Et donnez-vous la main.

« Que Mars en vain n'arrête point sa course ;  
« Fondez les lois dans vos pays souffrants ;  
« De votre sang ne livrez plus la source  
« Aux rois ingrats, aux vastes conquérants.  
« Des astres faux conjurez l'influence ;  
« Effroi d'un jour, ils pâliront demain.  
« Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
« Et donnez-vous la main.

« Oui, libre enfin, que le monde respire ;  
« Sur le passé jetez un voile épais.  
« Semez vos champs aux accords de la lyre ;  
« L'encens des arts doit brûler pour la paix.  
« L'espoir riant, au sein de l'abondance,  
« Accueillera les doux fruits de l'hymen.  
« Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
« Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,  
Et plus d'un roi répétait ses discours.  
Comme au printemps la terre était parée ;  
L'automne en fleurs rappelait les amours.  
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France :  
De sa frontière il reprend le chemin.  
Peuples, formez une Sainte-Alliance,  
Et donnez-vous la main.

BÉRANGER.

## LE SÉNATEUR

1813

Air : *J'ons un curé patriote.*

Mon épouse fait ma gloire :  
Rose a de si jolis yeux !  
Je lui dois, l'on peut m'en croire,  
Un ami bien précieux.  
Le jour où j'obtins sa foi,  
Un sénateur vint chez moi.  
    Quel honneur !  
    Quel honneur !  
Ah ! monsieur le sénateur  
Je suis votre humble serviteur.

De ses faits je tiens registre :  
C'est un homme sans égal.  
L'autre hiver, chez un ministre,  
Il mena ma femme au bal.  
S'il me trouve en son chemin,  
Il me frappe dans la main.  
    Quel honneur ! etc.

Près de Rose il n'est point fade,  
Et n'a rien d'un freluquet.  
Lorsque ma femme est malade,  
Il fait mon cent de piquet.  
Il m'embrasse au jour de l'an ;  
Il me fête à la Saint-Jean.  
    Quel honneur ! etc.

Chez moi qu'un temps effroyable  
Me retienne après diner,  
Il me dit d'un air aimable :  
« Allez donc vous promener ;

« Mon cher, ne vous gênez pas,  
« Mon équipage est là-bas, »  
Quel honneur ! etc.

Certain soir à sa campagne  
Il nous mena par hasard ;  
Il m'enivra de champagne  
Et Rose fit lit à part :  
Mais de la maison, ma foi,  
Le plus beau lit fut pour moi.  
Quel honneur ! etc.

A l'enfant que Dieu m'envoie  
Pour parrain je l'ai donné.  
C'est presque en pleurant de joie  
Qu'il baise le nouveau-né ;  
Et mon fils, dès ce moment,  
Est mis sur son testament.  
Quel honneur ! etc.

A table il aime qu'on rie ;  
Mais parfois j'y suis trop vert.  
J'ai poussé la raillerie  
Jusqu'à lui dire au dessert :  
On croit, j'en suis convaincu,  
Que vous me faites c...  
Quel honneur ! etc.

BÉRANGER.

## LE VENTRU AUX ÉLECTIONS DE 1819

Air : *Faut d'la vertu, pas trop n'en faut.*

Autour du pot c'est trop tourner, }  
Messieurs ! l'on m'attend pour dîner. } *Bis.*

Électeurs, j'ai, sans nul mystère,  
Fait de bons dîners l'an passé.  
On met la table au ministère :  
Renommez-moi, je suis pressé.

Autour du pot, etc.

Préfets, que tout nous réussisse,  
Et du moins vous conserverez,  
Si l'on vous traduit en justice,  
Le droit de choisir les jurés.

Autour du pot, etc.

Maires, soignez bien mes affaires :  
Vous courez aussi des dangers.  
Si les villes nommaient leurs maires,  
Moins de loups deviendraient bergers.

Autour du pot, etc.

Dévots, j'ai la foi la plus forte ;  
A Dieu je dis chaque matin :  
Faites qu'à cent écus l'on porte  
La patente d'ignorantin.

Autour du pot, etc.

Ultras, c'est moi qu'il faut qu'on nomme ;  
Faisons la paix, preux chevaliers ;  
N'oubliez pas que je suis homme  
A manger à deux rateliers.

Autour du pot, etc.

Libéraux, dans vos doléances,  
Pourquoi donc vous en prendre à moi,  
Quand le creuset des ordonnances  
Peut faire évaporer la loi ?

Autour du pot, etc.

Les emplois étant ma ressource,  
Aux impôts dois-je m'opposer ?  
Par honneur je remplis la bourse  
Où par devoir j'aime à puiser.

Autour du pot, etc.

On craindrait l'équité farouche  
D'un tas d'orateurs éclatants ;  
Moi, dès que j'ouvrirai la bouche,  
Les ministres seront contents.

Autour du pot, etc.

BÉRANGER.

## LE VIEUX SERGENT

1823

Air : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Près du rouet de sa fille chérie  
Le vieux sergent se distrait de ses maux,  
Et, d'une main que la balle a meurtrie,  
Berce en riant deux petits fils jumeaux.  
Assis tranquille au seuil du toit champêtre,  
Son seul refuge après tant de combats,  
Il dit parfois : « Ce n'est pas tout de naître ;  
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Mais qu'entend-il ? le tambour qui résonne :  
Il voit au loin passer un bataillon.  
Le sang remonte à son front qui grisonne ;  
Le vieux coursier a senti l'aiguillon.  
Hélas ! soudain tristement il s'écrie :  
« C'est un drapeau que je ne connais pas.  
« Ah ! si jamais vous vengez la patrie,  
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« Qui nous rendra, dit cet homme héroïque,  
« Aux bords du Rhin, à Jemmape, à Fleurus,  
« Ces paysans fils de la République,  
« Sur la frontière à sa voix accourus ?  
« Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,  
« Tous à la gloire allaient du même pas.  
« Le Rhin lui seul peut retremper nos armes.  
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !

« De quel éclat brillaient dans la bataille  
« Ces habits bleus par la Victoire usés !  
« La liberté mêlait à la mitraille  
« Des fers rompus et des sceptres brisés.

« Les nations, reines par nos conquêtes,  
« Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.  
« Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !  
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas !  
  
« Tant de vertu trop tôt fut obscurcie.  
« Pour s'anoblir nos chefs sortent des rangs ;  
« Par la cartouche encor toute noircie  
« Leur bouche est prête à flatter les tyrans.  
« La liberté déserte avec ses armes ;  
« D'un trône à l'autre ils vont offrir leurs bras ;  
« A notre gloire on mesure nos larmes.  
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

Sa fille alors, interrompant sa plainte,  
Tout en filant lui chante à demi-voix  
Ces airs proscrits qui, les frappant de crainte,  
Ont en sursaut réveillé tous les rois.  
« Peuple, à ton tour que ces chants te réveillent :  
« Il en est temps ! » dit-il aussi tout bas.  
Puis il répète à ses fils qui sommeillent :  
« Dieu, mes enfants, vous donne un beau trépas ! »

BÉRANGER.

## LE VIEUX VAGABOND

Air : *Guide mes pas, ô Providence!* (Des Deux Journées.)

Dans ce fossé cessons de vivre ;  
Je finis vieux, infirme et las.  
Les passants vont dire : Il est ivre.  
Tant mieux ! Ils ne me plaindront pas.  
J'en vois qui détournent la tête :  
D'autres me jettent quelques sous.  
Courez vite ; allez à la fête.

Vieux vagabond, je puis mourir sans vous.

Oui, je meurs ici de vieillesse,  
Parce qu'on ne meurt pas de faim.  
J'espérais voir de ma détresse  
L'hôpital adoucir la fin ;  
Mais tout est plein dans chaque hospice,  
Tant le peuple est infortuné !  
La rue, hélas ! fut ma nourrice.

Vieux vagabond, mourons où je suis né.

Aux artisans, dans mon jeune âge,  
J'ai dit : Qu'on m'enseigne un métier.  
Va, nous n'avons pas trop d'ouvrage,  
Répondaient-ils ; va mendier.  
Riches, qui me disiez : Travaille,  
J'eus bien des os de vos repas ;  
J'ai bien dormi sur votre paille.

Vieux vagabond, je ne vous maudis pas.

J'aurais pu voler, moi, pauvre homme ;  
Mais non : mieux vaut tendre la main.  
Au plus, j'ai dérobé la pomme  
Qui mûrit au bord du chemin.

Vingt fois pourtant on me verrouille  
Dans les cachots, de par le roi.  
De mon seul bien on me dépouille.  
Vieux vagabond, le soleil est à moi.

Le pauvre a-t-il une patrie ?  
Que me font vos vins et vos blés,  
Votre gloire et votre industrie,  
Et vos orateurs assemblés ?  
Dans vos murs ouverts à ses armes,  
Lorsque l'étranger s'engraissait,  
Comme un sot j'ai versé des larmes.  
Vieux vagabond, sa main me nourrissait.

Comme un insecte fait pour nuire,  
Hommes, que ne m'écrasiez-vous ?  
Ah ! plutôt vous deviez m'instruire  
A travailler au bien de tous.  
Mis à l'abri du vent contraire,  
Le ver fût devenu fourmi ;  
Je vous aurais chéris en frère.  
Vieux vagabond, je meurs votre ennemi.

BÉRANGER.

## LA PARISIENNE

1830

Peuple français, peuple de braves,  
La liberté r'ouvre ses bras !  
On nous disait : Soyez esclaves,  
Nous avons dit : Soyons soldats !  
Soudain Paris, dans sa mémoire,  
A retrouvé son cri de gloire :  
En avant, marchons contre leurs canons,  
A travers le fer, le feu des bataillons,  
Courons à la victoire ! (*bis*)

Serrez vos rangs, qu'on se soutienne.  
Marchons : chaque enfant de Paris  
De sa cartouche citoyenne  
Fait une offrande à son pays.  
O jour d'éternelle mémoire !  
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :  
En avant, marchons, etc.

La mitraille en vain nous dévore,  
Elle enfante des combattants ;  
Sous les boulets voyez éclore  
Ces vieux généraux de vingt ans.  
O jour d'éternelle mémoire !  
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :  
En avant, marchons, etc.

Pour briser leurs masses profondes,  
Qui conduit nos drapeaux sanglants ?  
C'est la liberté des deux mondes,  
C'est La Fayette en cheveux blancs.  
O jour d'éternelle mémoire !  
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :  
En avant, marchons, etc.

Les trois couleurs sont revenues,  
Et la colonne, avec fierté,  
Fait briller à travers les nues  
L'arc-en-ciel de sa liberté.  
O jour d'éternelle mémoire !  
Paris n'a plus qu'un cri de gloire :  
En avant, marchons, etc.

Soldat du drapeau tricolore,  
D'Orléans ! toi qui l'as porté,  
Ton sang se mêlerait encore  
A celui qu'il nous a coûté ;  
Comme aux beaux jours de notre histoire,  
Tu redirais ce cri de gloire :  
En avant, marchons, etc.

Tambours, du convoi de nos frères  
Roulez le funèbre signal,  
Et nous, de lauriers populaires  
Chargeons leur cercueil triomphal.  
O temple de deuil et de gloire,  
Panthéon, reçois leur mémoire.  
Portons-les, marchons, découvrons nos fronts,  
Soyez immortels, vous tous que nous pleurons,  
Martyrs de la victoire ! (*bis*)

CASIMIR DELAVIGNE.

## LE RHIN ALLEMAND

(1840)

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.  
Il a tenu dans notre verre.  
Un couplet qu'on s'en va chantant  
Efface-t-il la trace altière  
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.  
Son sein porte une plaie ouverte,  
Du jour où Condé triomphant  
A déchiré sa robe verte.  
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.  
Que faisaient vos vertus germanes,  
Quand notre César tout-puissant  
De son ombre couvrait vos plaines ?  
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.  
Si vous oubliez votre histoire,  
Vos jeunes filles, sûrement,  
Ont mieux gardé notre mémoire ;  
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,  
Lavez-y donc votre livrée ;  
Mais parlez-en moins fièrement.  
Combien, au jour de la curée,  
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand ;  
Que vos cathédrales gothiques  
S'y reflètent modestement ;  
Mais craignez que vos airs bachiques  
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

ALFRED DE MUSSET.

## LE LAVOIR

Tous les jours, moins le dimanche,  
On entend le gai battoir  
Battre la lessive blanche  
Dans l'eau verte du lavoir.

Une rigole en vieux chêne  
Au lavoir amène l'eau  
De la colline prochaine  
Où se tient caché l'écho,  
L'écho qui jase et babille  
Et redit tous nos lazzi ;  
Car nous lavons en famille  
Tout le linge du pays.  
Tous les jours, etc.

La margelle est une pierre  
Aussi lisse qu'un miroir ;  
Un vieux toit fourni de lierre  
Tient à l'abri le lavoir ;  
De l'iris les feuilles vives  
Y dardent leurs dards pointus ;  
Pour embaumer nos lessives  
Sa racine a des vertus.  
Tous les jours, etc.

La vieille branlant mâchoire  
Qui se souvient de cent ans,  
Conte aux jeunes quelque histoire  
Aussi vieille que le Temps ;  
C'est Satan qui se démène  
Dans le corps d'un vieux crapaud,  
Ou bien c'est quelque âme en peine  
Qui, la nuit, vient troubler l'eau.  
Tous les jours, etc.

Tout en jasant la sorcière  
Tord son linge à tour de bras ;  
Auprès fume une chaudière,  
C'est comme aux anciens sabbats.  
Mais dans un coin la fillette  
Qui veut plaire à son galant,  
Mire dans l'eau sa cornette,  
Sa ceinture et son bras blanc.  
Tous les jours, etc.

PIERRE DUPONT.

## LE CHIEN DE BERGER

J'aime mon chien, un bon gardien,  
Qui mange peu, travaille bien,  
Plus fin que le garde champêtre ;  
Quand mes moutons je mène paître,  
Du loup je ne redoute rien,  
Avec mon chien, mon bon gardien,  
Finaud, mon chien !

Toujours crotté, sans goût ni grâce,  
Finaud n'est pas trop déplaisant,  
Il a la queue en cor de chasse,  
Les yeux brillants du ver luisant ;  
Ses crocs sont prêts, son poil de chèvre  
Se dresse dru comme des clous,  
Dès qu'il sent la trace du lièvre,  
Dès qu'il sent la trace des loups.  
J'aime mon chien, etc.

Il entend la brebis qui bêle,  
Au loin il court la rallier ;  
Il joue avec la blanche agnèle,  
Il lutte avec le vieux bélier ;

Quand je siffle ou quand je fais signe,  
Il se donne du mouvement,  
Comme un sergent qui range en ligne  
Les conscrits de son régiment.

J'aime mon chien, etc.

Depuis dix ans à mon service,  
Finaud est bon, il est très bon ;  
Je ne lui connais pas de vice,  
Il ne prend ni lard ni jambon ;  
Il ne touche pas au fromage,  
Non plus qu'au lait de mes brebis ;  
Il ne dépense à mon ménage  
Que de l'eau claire et du pain bis.

J'aime mon chien, etc.

Un jour, près d'une fondrière,  
Jeanne, en conduisant son troupeau,  
Dégringola dans la rivière ;  
Finaud la repêcha dans l'eau.  
Et moi j'aurai la récompense,  
Jeanne me prend pour époux.  
C'est tout de même vrai, j'y pense,  
Que les chiens n'ont pas de bonheur !

J'aime mon chien, etc.

PIERRE DUPONT.

## LES BŒUFS

1845

J'ai deux grands bœufs dans mon étable,  
Deux grands bœufs blancs marqués de roux ;  
La charrue est en bois d'érable,  
L'aiguillon en branche de houx ;  
C'est par leurs soins qu'on voit la plaine  
Verte l'hiver, jaune l'été ;  
Ils gagnent dans une semaine  
Plus d'argent qu'ils n'en ont coûté.

S'il me fallait les vendre,  
J'aimerais mieux me pendre ;  
J'aime Jeanne ma femme : eh bien, j'aimerais mieux  
La voir mourir, que voir mourir mes bœufs.

Les voyez-vous, les belles bêtes,  
Creuser profond et tracer droit,  
Bravant la pluie et les tempêtes,  
Qu'il fasse chaud, qu'il fasse froid.  
Lorsque je fais halte pour boire,  
Un brouillard sort de leurs naseaux,  
Et je vois sur leur corne noire  
Se poser les petits oiseaux.

S'il me fallait, etc.

Ils sont forts comme un pressoir d'huile,  
Ils sont doux comme des moutons.  
Tous les ans on vient de la ville  
Les marchander dans nos cantons  
Pour les mener aux Tuileries,  
Au Mardi Gras devant le Roi  
Et puis les vendre aux boucheries ;  
Je ne veux pas, ils sont à moi.

S'il me fallait, etc.

Quand notre fille sera grande,  
Si le fils de notre Régent  
En mariage la demande,  
Je lui promets tout mon argent ;  
Mais si pour dot il veut qu'on donne  
Les grands bœufs blancs marqués de roux,  
Ma fille, laissons la couronne  
Et ramenons les bœufs chez nous.  
S'il me fallait, etc.

PIERRE DUPONT.

## LE CHANT DES OUVRIERS (1)

1846

Nous dont la lampe, le matin,  
Au clairon du coq se rallume,  
Nous tous qu'un salaire incertain  
Ramène avant l'aube à l'enclume,  
Nous qui des bras, des pieds, des mains,  
De tout le corps luttions sans cesse,  
Sans abriter nos lendemains  
Contre le froid de la vieillesse,  
Aimons-nous, et quand nous pouvons  
Nous unir pour boire à la ronde,  
Que le canon se taise ou gronde,  
Buvons,  
A l'indépendance du monde !  
Nos bras, sans relâche tendus,  
Aux flots jaloux, au sol avare,  
Ravissent leurs trésors perdus ;  
Ce qui nourrit et ce qui pare :

(1) Voir la musique au supplément.

Perles, diamants et métaux,  
Fruit du coteau, grain de la plaine ;  
Pauvres moutons, quels bons manteaux  
Il se tisse avec notre laine !

Aimons-nous, etc.

Quel fruit tirons-nous des labeurs  
Qui courbent nos maigres échine ?  
Où vont les flots de nos sueurs ?  
Nous ne sommes que des machines.  
Nos Babels montent jusqu'au ciel,  
La terre nous doit ses merveilles :  
Dès qu'elles ont fini le miel,  
Le maître chasse les abeilles.

Aimons-nous, etc.

Mal vêtus, logés dans des trous,  
Sous les combles, dans les décombres  
Nous vivons avec les hiboux  
Et les larrons amis des ombres ;  
Cependant notre sang vermeil  
Coule impétueux dans nos veines ;  
Nous nous plairions au grand soleil,  
Et sous les rameaux verts des chênes.

Aimons-nous, etc.

A chaque fois que par torrents  
Notre sang coule sur le monde,  
C'est toujours pour quelques tyrans  
Que cette rosée est féconde ;  
Ménageons-la dorénavant,  
L'amour est plus fort que la guerre ;  
En attendant qu'un meilleur vent  
Souffle du ciel ou de la terre,

Aimons-nous, etc.

PIERRE DUPONT.

## LE CHANT DES NATIONS

1847

Tous les captifs qui sur la terre  
Courbaient leur front, l'ont relevé  
Pour commencer la grande guerre,  
Par qui leur droit sera sauvé.  
Ils ont fait ranger à leur tête  
Les hommes libres, leurs aînés,  
Qui s'en vont calmes à la fête  
Devant ces lions déchainés.

Le jour des grands destins se lève  
Au son du cuivre et du tambour.  
O guerre ! c'est ton dernier jour !  
Le glaive brisera le glaive  
Et du combat naîtra l'amour.

Chaque patrie envoie un nombre  
De combattants pris au hasard  
Parmi ceux qui souffraient dans l'ombre :  
Ah ! ils se sont levés trop tard !  
Mais leur colère amoncelée  
Fera d'un coup rompre leurs fers,  
Et l'on verra dans la mêlée  
Quels maux leurs grands cœurs ont soufferts.  
Le jour des grands destins, etc.

Les couleurs de mille bannières  
Flottant au front des légions,  
Rappellent aux yeux les frontières  
Qui séparaient les nations ;  
Mais l'espérance étant commune,  
Ces bannières vont se mêlant,

Ces nations n'en font plus qu'une  
Sous le drapeau bleu, rouge et blanc.  
Le jour, etc.

Faut-il que la foule avilie  
D'un seul orgueil soit l'instrument,  
Et que son échine assouplie  
Redoute un brutal châtement !  
Ce n'est point ainsi qu'on nous mène,  
On n'emprisonne pas le feu,  
Et l'immortelle race humaine  
Porte en ses flancs l'âme de Dieu.  
Le jour, etc.

Sur son beau cheval de bataille  
Le despote accourt furieux :  
La fusillade et la mitraille  
Pleuvront au signe de ses yeux.  
Marchons en colonne serrée  
Sur son armée au sombre abord,  
Lentement, comme la marée,  
Entre les écueils de son bord.  
Le jour, etc.

Il voudrait encor nous voir vivre  
Enchaînés comme des démons.  
Nos ossements, comme le givre,  
Blanchiront la plaine et les monts  
Avant cette honte suprême  
De subir son joug détesté.  
Dieu seul est grand, il veut qu'on l'aime  
Et qu'on le serve en liberté.

PIERRE DUPONT.

## LE CHANT DU VOTE

1849

De Février gardons mémoire,  
Ne laissons pas perdre les fruits  
Conquis au jour de la victoire  
Par les pavés et les fusils.  
Mêlant sa blouse à l'uniforme,  
Le peuple au bourgeois confondu  
Acclamait : « Vive la Réforme ! »  
La République a répondu :

O République tutélaire,  
Ne remonte jamais au ciel,  
Idéal incarné sur terre  
Par le suffrage universel !

La République militante,  
Lasse de voir le sang couler,  
De sa robe a fait une tente  
Où tous peuvent se rassembler.  
Plus de paria, plus d'ilote,  
Chacun a son droit de cité,  
Et sur son bulletin de vote  
Peut écrire sa volonté.

O République, etc.

Du jour qu'avec indépendance  
Chacun peut exprimer son vœu,  
En face de sa conscience,  
Le scrutin est la voix de Dieu.  
Plus de tyran qui nous domine  
Au nom d'un caprice mouvant ;  
Tous ont parlé... chacun s'incline  
Comme les cèdres sous le vent.

O République, etc.

Plus de sujet qui ploie et tremble  
Sous le poids d'un sceptre ou d'un nom ;  
Dans le forum quand on s'assemble,  
Chacun dit oui, chacun dit non.  
Ah ! qu'une surprise nocturne  
N'attente jamais au scrutin !  
Montons la garde autour de l'urne,  
C'est l'arche de notre destin.  
O République, etc.

Quand la vapeur est comprimée,  
Elle couve une explosion :  
La plainte du pauvre enfermée  
Fait lever l'insurrection.  
Faibles mains, vos pieuses ligue  
Ne font qu'attiser le volcan :  
Gardez-vous de toucher aux digues  
Qui tiennent encor l'Océan !  
O République, etc.

S'il est vrai qu'une tourbe infâme,  
Disposant du fer et du feu,  
Veuille enchaîner le corps et l'âme  
Du peuple, ce vrai fils de Dieu ;  
Fais voir, en déjouant la ruse,  
O République ! à ces pervers,  
Ta grande face de Méduse  
Au milieu des rouges éclairs !  
O République, etc.

PIERRE DUPONT.

## SURGITE MORTUI

Couplets chantés à un déjeuner dont tous les convives  
avaient tenté ou médité le suicide.

Vous, qui mourez à tout propos,  
Et six fois par semaine,  
Çà reprenez haleine :  
Le dimanche est jour de repos.  
Sortis de terre  
Par un mystère,  
Morts, buvons frais : le suicide altère ;  
Déjeunons encor, puis mourons...  
Mourons de rire, ou bien courons  
Nous pendre ailleurs... à des bras blancs et ronds.  
*Surgite*, pour me suivre,  
*Mortui*, qu'on s'enivre ;  
Le verre en main, essayons de revivre !  
  
Bien qu'aux mansardes logés tous,  
L'Espérance nous reste,  
Habitante céleste,  
De plain-pied entre chez nous.  
Sous la tutelle  
De l'immortelle  
Marchons unis : Encor un jour, dit-elle ;  
Demain les roses fleuriront,  
Demain les vignes mûriront,  
Demain vos Christs du tombeau sortiront.  
*Surgite*, pour me suivre,  
*Mortui*, qu'on s'enivre ;  
Le verre en main, essayons de revivre !  
  
Roucoulant d'amour sous un toit,  
Vrai cœur de tourterelle,

Quand tu mourais pour elle,  
Ami, Claire vivait pour toi :  
Magicienne  
Aérienne,  
De sa fenêtre elle lorgnait la tienne,  
Et, par les fentes du volet,  
Vers ton front sous le pistolet,  
De ses doigts blancs un baiser s'envolait.  
*Surgite*, pour me suivre,  
*Mortui*, qu'on s'enivre ;  
Le verre en main, essayons de revivre !

Point de blasphèmes : autant vaut  
Aboyer à la lune.  
La Gloire et la Fortune  
Ont fait leurs nids d'aigle bien haut ;  
Mais, en campagne,  
Sur la montagne,  
Jeunes chasseurs, si le sommeil vous gagne,  
Qu'au voisin glacé par le vent  
Un camarade bon vivant  
Tende sa gourde et répète : En avant !  
*Surgite*, pour me suivre,  
*Mortui*, qu'on s'enivre ;  
Le verre en main, essayons de revivre !

J'ai quelque droit, vous le sentez,  
De prêcher sur ce thème ;  
J'en suis au quatrième  
De mes suicides tentés.  
En vain je blâme,  
Ce siècle infâme ;  
En vain cent fois j'ai dit : *Partez, mon âme !*  
Que Dieu seul la pousse dehors ;  
Rose y tient : je garde mon corps ;  
Ses jolis yeux font revenir les morts.  
*Surgite*, pour me suivre,  
*Mortui*, qu'on s'enivre :  
Le verre en main, essayons de revivre !

Suicide, monstre odieux,  
Devant notre eau bénite  
Rentre aux enfers bien vite...  
Mais il vient et sur nous, grands Dieux !  
Frelon morose,  
Il se repose :  
Pour le chasser, prenons le schall de Rose.  
Les enfants nés dans ce repas  
D'une rasade et d'un faux pas  
Vivront cent ans, et ne se tueront pas !  
*Surgite*, pour me suivre,  
*Mortui*, qu'on s'enivre ;  
Le verre en main, essayons de revivre !

HÉGÉSIPPE MOREAU.

## BALLADE DE JÉSUS-CHRIST

Jésus-Christ s'habille en pauvre : }  
Faites-moi la charité. } *Bis.*  
Des miettes de votre table  
Je ferai bien mon diner.

Les miettes de notre table, }  
Nos chiens les mangeront bien. } *Bis.*  
Ils nous rapportent des lièvres,  
Toi tu ne rapportes rien.

Madame, qu'êt-s-en fenêtre, }  
Faites-moi la charité ! } *Bis.*  
— Ah ! montez, montez, bon pauvre,  
Un bon souper trouverez.

Après qu'ils eurent soupé, }  
Il demande à se coucher. } *Bis.*  
Ah ! montez, montez, bon pauvre,  
Un bon lit frais trouverez.

Comme ils montaient les degrés, }  
Trois beaux anges les éclairaient. } *Bis.*  
— Ah ! ne craignez rien, Madame,  
C'est la lune qui paraît.

— Dans trois jours vous mourrez, }  
En paradis vous irez, } *Bis.*  
Et votre mari, Madame,  
En enfer ira brûler.

(Version de la Picardie.)

## BONJOUR, MADAME DU CÉANS

Bonjour, madame du céans, (*bis*)  
Bonjour la compagnie,  
Man tire lire, lou la. (*bis*)

— Je n'suis pas venu ici  
Pour pleurer ni pour rire.

Mais j'suis bien venu ici  
Fair' la cour à vos fill's.

— Monsieur, laquell' désirez-vous ?  
La grande ou la petite ?

— La petit', madam', s'il vous plaît ;  
Ell' est la plus gentill' ;

Car l'autre est toujours au foyer  
Qui pleure et qui soupire.

— Taisez-vous, taisez-vous, ma sœur,  
Vous aurez un plus riche.

Vous aurez un riche marchand  
Marchand de pomm's cuites,

Et qui ira de vill' en ville :  
« A un sou la pomme cuite ! »

(Recueillie dans le Finistère.)

## C'EST D'UNE JEUNE FILLE

C'est d'une jeune fille, *allons gai*,  
C'est d'une jeune fille  
De Saint-Martin-des-Prés,  
*Ma luron, ma lurette*,  
De Saint-Martin-des-Prés  
*Ma luron, ma luré.*

Son amant va la voir  
Bien tard après souper.

Il la trouva seulette  
Sur son lit qui pleurait.

Lui a demandé : Belle,  
Qu'avez-vous à pleurer ?

— J'ai beau pleurer, dit-elle,  
Si pleurs me servaient ;

J'ai ouï de vos nouvelles  
Que v'alliez nous quitter.

— Ceux qui vous l'ont dit, belle,  
V'ont dit la vérité !

Les chevaux sont aux portes  
Tout sellés, tout bridés.

Faut plus que la gaulette  
Pour les faire marcher.

Quant il fut sur les landes  
Entend cloches sonner.

Il demande à son page :

— Qu'ont les cloch' à sonner ?

— C'est le glas de la belle  
Qui vient de trépasser.

— Prête-moi, camarade,  
Ton épée pour me tuer.

— Faut-il pour une fille  
Qu'un garçon se tuerait !  
J'allons à la Hollande  
J'en trouverons assez,  
Des petites et des grandes,  
Des brunettes à charmer.  
Sur le mot de son page  
L'amant s'est consolé !

(Recueillie dans les Côtes-du-Nord en 1855.)

## C'EST LA VIEILLE MATHURINE

C'est la vieille Mathurine  
Qui a tant aimé le vin ; *(bis)*  
Elle a été si malade  
Qu'il lui faut un médecin,  
*Tintin, tirlitintine,*  
*Tintin, tirlitintin.*

Le médecin lui ordonne  
De ne plus boire de vin. *(bis)*  
— J'en ai bu toute ma vie,  
J'en boirai jusqu'à la fin.  
*Tintin, etc.*

Si je meurs, que l'on m'enterre  
Dans la cave où est le vin ; *(bis)*  
Les pieds contre la muraille,  
La tête sous le robin.  
*Tintin, etc.*

Qu'on écrive sur ma tombe  
En caractères très fins :  
C'est la vieille Mathurine  
Qui a tant aimé le vin !  
*Tintin, tirlitintine.*  
*Tintin, tirlitintin.*

(Chanson du Finistère.)

## CHANSON DE LA GERBE

Ah ! salut à la bourgeoise  
Et le bourgeois en suivant.  
Ah ! battu j'avons la gerbe  
Aujourd'hui joyeusement !

Voici la Saint-Jean qu'arrive,  
Et le mois d'août en suivant.

Par un matin je m'y lève,  
Par un beau soleil levant.

Dans mon jardin je suis entré,  
Par une porte d'argent.

J'y vois planté-z-un romarin,  
Qui fleurissait rouge et blanc.

J'en ai vit' coupé un' branche  
Avec mes ciseaux d'argent.

Je l'envoie à ma maîtresse  
Par le rossignol chantant.

Ell' m'y envoie un mot d' lettre  
Par l'alouette des champs.

Et moi qui ne sais pas lire,  
Je sais bien ce qu'il y a d'dans.

Il y a dedans la lettre :  
Mon ami, je vous aim' tant.

Nous avons battu l'avoine,  
Le blé, l'orge et le froment.

(Normandie.)

LA BELLE EST AU JARDIN D'AMOUR

La belle est au jardin d'amour,  
Voilà z'un mois ou six semaines,  
Son père la cherche partout  
Et son amant est bien en peine.

Berger, berger, n'as-tu pas vu,  
N'as-tu pas vu la beauté même ?  
« Comment est-elle donc vêtue ?  
Est-elle en soie, est-elle en laine ? »

Elle est vêtue en satin blanc,  
Et dans ses mains blanches mitaines ;  
Ses cheveux, qui flottent au vent,  
Ont une odeur de marjolaine.

Elle est là-bas, dans ces vallons,  
Assise au bord d'une fontaine ;  
Dans ses mains tient un bel oiseau,  
A qui la bell' conte sa peine.

Petit oiseau, tu es heureux  
D'être ainsi auprès de ma belle !  
Et moi je suis son amoureux,  
Je ne puis pas m'approcher d'elle !

Peut-on être auprès du rosier  
Sans en pouvoir cueillir la rose ?  
« Cueillez-la si vous voulez,  
Car c'est pour vous qu'elle est déclose. »

(Version du Poitou.)

## LE CONFESSEUR

C'était un petit moine blanc  
Qui confessait trois fillettes  
Et tout en les confessant  
Il leur parlait d'amourettes.

*Je n'vous connais pas  
Je n'sais qui vous êtes.*

Et tout en les confessant  
Il leur parlait d'amourettes.  
Laquelle donc de vous trois  
Veut monter dans ma chambrette ?

Laquelle donc de vous trois  
Veut monter dans ma chambrette ?  
— Cela n'sera ni moi — ni moi —  
Pour moi je suis trop jeune.

Cela n'sera ni moi — ni moi —  
Pour moi je suis trop jeune.  
Le bon père, voyant ça,  
De dépit fut dire sa messe.

Le bon père, voyant ça,  
De dépit fut dire sa messe.  
Quand il fut à *secula*  
Il pensa à la fillette.

Quand il fut à *secula*  
Il pensa à la fillette :  
*Secula seculorum !*  
Que n'es-tu dans ma chambrette !

*Secula seculorum !*  
Que n'es-tu dans ma chambrette !  
Son petit clerc lui répond :  
Ça n'est pas dans votre messe.

Son petit clerc lui répond :  
Ça n'est pas dans votre messe.  
— Tais-toi donc, petit fripon,  
Si ça n'y est pas je veux l'y mettre.  
· *Je n'vous connais pas,*  
*Je n'sais qui vous êtes.*

(Poitou.)

## NOUS N'IRONS PLUS AU BOIS

Nous n'irons plus au bois,  
Les lauriers sont coupés;  
La belle que voilà,  
La lairons-nous danser ?  
Entrez dans la danse,  
Fait's la révérence,  
Sautez,  
Dansez,  
Embrassez cell' que vous aimez.

La belle que voilà,  
La lairons-nous danser ?  
Et les lauriers du bois,  
Les lairons-nous faner ?  
Entrez, etc.

Et les lauriers du bois,  
Les lairons-nous faner ?  
Non, chacune à son tour  
Ira les ramasser.  
Entrez, etc.

Non, chacune à son tour  
Ira les ramasser  
Si la cigale y dort,  
Ne faut pas la blesser.  
Entrez, etc.

Si la cigale y dort,  
Ne faut pas la blesser,  
Le chant du rossignol  
La viendra réveiller.  
Entrez, etc.

Le chant du rossignol  
La viendra réveiller,  
Et aussi la fauvette  
Avec son doux gosier.  
Entrez, etc.

Et aussi la fauvette  
Avec son doux gosier,  
Et Jeanne la bergère  
Avec son blanc panier.  
Entrez, etc.

Et Jeanne la bergère  
Avec son blanc panier,  
Allant cueillir la fraise  
Et la fleur d'églantier.  
Entrez, etc.

Allant cueillir la fraise  
Et la fleur d'églantier.  
Cigale, ma cigale,  
Allons, il faut chanter.  
Entrez, etc.

Cigale, ma cigale,  
Allons, il faut chanter,  
Car les lauriers du bois  
Sont déjà repoussés :  
Entrez dans la danse,  
Fait's la révérence,  
Sautez,  
Dansez,  
Embrassez cell' que vous aimez.

(Ronde populaire.)

## VENTREBLEU ! MARION

- *Ventrebleu ! Marion,*  
Qu'est donc cette claieté,  
Qui est dans ta cheminée,  
*Morbleu !*  
Qui est dans ta cheminée ?
- *Hélas ! mon bel ami,*  
Ce n'est pas de la claieté,  
C'est l'ombre de ma fumée,  
*Mon Dieu !*  
C'est l'ombre de ma fumée.
- Qui est donc ce chevalier  
Qui est dans ton lit couché ?
- Ce n'est pas un chevalier,  
C'est ma compagn' qui est couchée.
- Ta compagne était-elle belle ?  
Avait-elle la barbe noire ?
- Elle a mangé des mûres noires,  
Vous semblait qu'elle était noire.
- Entre les Chandelles et Pâques  
Y croit-il des mûres noires ?
- Il y croit des mûres noires  
Entre Pâqu's et les Chandelles.
- Qu'as-tu fait cette journée,  
Qu'au logis n'tai pas trouvée ?
- J'ai z'été à la fontaine  
Chercher d'eau pour la s'maine.
- Te fallait-il une journée  
Pour aller à la fontaine ?

— Les ch'vaux d'la reine y avaient passé,  
L'eau y était troublée.

— Viens-moi montrer les passées  
Qu' les chevaux d'la reine y ont laissées.

— Il a neigé cette nuitée,  
Les passées sont rebouchées.

— Tu es bonn' pour une bergère,  
Tu sais bien t'y retourner.

— Quand j'y étais chez mon père  
J'ai toujours été bergère.

— J'irai, j'irai chez ton père,  
Te ferai batt' par ta mère.

— J'irai, j'irai chez mon père,  
J'aurai à dîner chez ma mère.

— Je t'y mènerai z'en lasse (1),  
Je t'y ferai chien de chasse.

— Non, je n'irai point en lasse,  
J'n'y serai pas chien de chasse.

— Je t'y mènerai z'en Flandre  
Et puis t'y ferai pendre !

— Laissez, laissez ces potences  
Pour ces grands voleurs de France.

(Version du pays messin.)

(1) En lasse.

## MON MARI EST BIEN MALADE

Mon mari est bien malade,  
En grand danger de mourir ;  
Je vais chercher le médecin  
Pour venir autour de lui.  
*Je l'aimerai mieux, mon mari,*  
*Je l'aimerai mieux mort qu'en vie.*

Je n'étais pas à moitié chemin  
Que les cloches sonnaient pour lui.  
Je m'assois sur une pierre,  
Au lieu de pleurer, je ris.

Je retourne à la maison  
Je le trouve enseveli,  
Je me suis mis' à pleurer  
Mais ce n'était pas pour li.

C'était pour mes deux aunes de toile  
Qui étaient autour de li.  
Avecque mon ciseau d'argent  
Point à point je l'décousis.

Je le tirai par l'oreille,  
Sur la rue je le trainis ;  
Quand il fut au cimetière  
Au lieu de pleurer, je ris,

Je m'en vais au cabaret,  
Un bon quart d'eau-de-vie j'ai pris,  
Un bon quart d'eau-de-vie j'ai pris  
Pour dire adieu à mon mari,  
*Je l'aimerai mieux, mon mari,*  
*Je l'aimerai mieux mort qu'en vie,*

(Environs de Lorient.)

## OU SONT LES ROSIERS BLANCS

Où sont les rosiers blancs } *Bis.*  
La belle s'y promène,  
Blanche comme la neige,  
Belle comme le jour,  
A qui trois capitaines  
Ont voulu fair' l'amour.

Le plus jeune des trois } *Bis.*  
La prit par sa main blanche : }  
— Soupez, soupez, la belle,  
Ayez bon appétit :  
Entre trois capitaines  
Vous passerez la nuit.

Au milieu du souper } *Bis.*  
La belle tombe morte. }  
— Sonnez, sonnez, trompettes,  
Violonnez doucement,  
Car voilà ma mie morte,  
J'en ai le cœur dolent.

— Où l'enterrerons-nous } *Bis.*  
Cette aimable princesse ? }  
Au logis de son père  
Il y a trois fleurs de lys ;  
Nous prierons Dieu pour elle  
Qu'elle aille au paradis.

Au milieu du convoi  
La belle se réveille.  
Disant : Courez, mon père,  
Ah ! courez me venger ;  
J'ai fait trois jours la morte  
Pour mon honneur garder.

(Chanson des environs de Vendôme, recueillie en 1854.)

## LA PERNETTE

La Pernette se lève  
Trois heur's avant le jour,  
Tra la la la,  
Avant le jour.  
Ell'prend sa quenouillette  
Et son joli p'tit tour. (*ter*)  
A chaque tour qu'ell' file  
Pousse un soupir d'amour,  
Tra la la la,  
Un soupir d'amour.  
Sa mère lui vient dire :  
Pernette, qu'avez-vous ? (*ter*)  
A vous mal à la tête  
Ou bien le mal d'amour,  
Tra la la la,  
Le mal d'amour ?  
— N'ai point mal à la tête,  
Mais j'ai le mal d'amour ! (*ter*)  
— Ne pleurez plus, ma fille,  
Nous vous y marierons,  
Tra la la la,  
Nous vous y marierons,  
Avec le fils d'un prince,  
D'un prince ou d'un baron. (*ter*)  
— Je ne veux pas d'un prince  
Ni du fils d'un baron,  
Tra la la la,  
Du fils d'un baron,  
Je veux mon ami Pierre  
Qui est dans la prison. (*ter*)

— Tu n'auras pas ton Pierre,  
Nous le pendolerons,  
    Tra la la la,  
Nous le pendolerons.  
— Si vous pendez mon Pierre,  
Vous me pendrez aussi ! (*ter*)  
  
Et sur la même branche  
Nos deux corps s'uniront,  
    Tra la la la,  
Nos deux corps s'uniront.  
Au chemin de Saint-Jacques  
Enterrez-nous tous deux. (*ter*)  
  
Couvrez Pierre de roses  
Et moi de mille fleurs,  
    Tra la la la,  
De mille fleurs ;  
Les pèlerins qui passent  
En prendront quelques fleurs. (*ter*)  
  
Et diront : Dieu ait l'âme  
Des pauvres amoureux,  
    Tra la la la,  
Des pauvres amoureux ;  
L'un pour l'amour de l'autre  
Ils sont morts tous les deux. (*ter*)

(Version de la Franche-Comté.)

## QUAND RENAUD DE LA GUERRE VINT

Quand Renaud de la guerre vint  
Portant ses tripes dans ses mains,  
Sa mère, à la fenêtre en haut,  
Dit : Voici venir mon fils Renaud !

— Renaud, Renaud, réjouis-toi,  
Ta femme est accouchée d'un roi.  
— Ni de ma femme, ni de mon fils,  
Mon cœur ne peut se réjouir.

Qu'on me fasse vite un lit blanc  
Pour que j'y couche dedans. —  
Et quand il fut mis dans le lit,  
Pauvre Renaud rendit l'esprit.

— Or, dites-moi, mère, m'amie,  
Qu'est-ce que j'entends sonner ici ?  
— Ma fille, ce sont des processions  
Qui sortent pour les Rogations.

— Or, dites-moi, mère, m'amie,  
Qu'est-ce que j'entends cogner ici ?  
— Ma fille, ce sont les charpentiers  
Qui raccommodent nos greniers.

— Or, dites-moi, mère, m'amie,  
Qu'est-c'que j'entends chanter ici ?  
— Ma fille, ce sont les processions  
Qu'on fait autour de nos maisons.

— Or, dites-moi, mère, m'amie,  
Quell' rob' prendrai-je aujourd'hui ?  
— Quittez le ros', quittez le gris,  
Prenez le noir pour mieux choisi.

— Or, dites-moi, mère, m'amie,  
Qu'ai-je donc à pleurer ici ?  
— Ma fille, je ne puis plus vous l'cacher,  
Renaud est mort et enterré.  
— Terre, ouvre-toi, terre, fends-toi,  
Que j'rejoigne Renaud, mon roi. —  
Terre s'ouvrit, terre se fendit  
Et la belle fut engloutie.

(Environs de Blois.)

## ROSSIGNOL, BEAU ROSSIGNOL

Rossignol, beau rossignol,  
Messager des amoureux,  
Va me porter cette lettre  
A ma mie qui est seulette  
Sur son lit de blancs rideaux.

Le rossignol prend sa volée,  
Au château d'amour s'en va  
A la porte de la belle  
Chanter une chanson nouvelle  
Que la belle se réveilla.

Quel est donc ce mai charmant  
Qui sur moi lève des chansons ?  
Ah ! c'est votre amant, la belle,  
Ah ! c'est votre amant fidèle  
Qui sur vous lève des chansons.

Si c'est mon amant fidèle  
Je voudrais bien lui parler,  
Il est là-bas dans ces plaines,  
Dans ces jolis champs d'avènes  
A chasser le sanglier.

Ce n'est pas le sanglier qu'il chasse,  
La belle, ce sont vos amours,  
Vos amours, vos avantages,  
Votre joli p'tit cœur en gage  
A savoir à qui l'aura.

La nourrice qui m'a nourrie  
Ne sait pas encore mon nom ;  
Je me nomme Blanche Rose,  
Fleur d'Épine, Blanche Rose  
Fleur d'Épine, c'est mon vrai nom.

Le nom de Blanche Rose me coûte,  
Il me coûte bien des tourments ;  
Il me coûte, il me redouble  
La valeur de cent écus,  
Voilà mon honneur perdu.

Cent écus, c'est pas grand'chose,  
Voilà mon honneur perdu,  
Mon honneur, mon avantage  
Mon joli p'tit cœur en gage  
A l'ingrat qui l'aura.

(Environs de Lorient.)

## SAINT NICOLAS

Légende.

Il était trois petits enfants  
Qui s'en allaient glaner aux champs.

S'en vint un soir chez un boucher :  
« Boucher, voudrais-tu nous loger ? »

Entrez, entrez, petits enfants.

Il y a d'la place assurément.

Il était trois petits enfants, etc.

Ils n'étaient pas sitôt entrés  
Que le boucher les a tués,  
Les a coupés en p'tits morceaux,  
Mis au saloir comme pourceaux.

Il était trois petits enfants, etc.

Saint Nicolas, au bout d' sept ans,  
Vint à passer dedans ce champ,  
Alla frapper chez le boucher :

« Boucher, voudrais-tu me loger ? »

Il était trois petits enfants, etc.

— Entrez, entrez, saint Nicolas,  
Pour de la place il n'en manqua pas. »

Il n'était pas sitôt entré

Qu'il a demandé-s-à souper.

Il était trois petits enfants, etc.

« Du p'tit salé je veux avoir  
Qu'il y a sept ans qu'est dans l'saloir. »

Quand le boucher entendit ça,  
Hors de la porte il s'enfuya.

Il était trois petits enfants, etc.

« Boucher, boucher, ne t'enfuis pas ;  
Repens-toi, Dieu t'pardonnera. »  
Saint Nicolas alla s'asseoir  
Dessus le bord de ce saloir.  
Il était trois petits enfants, etc.

« Petits enfants, qui dormez là,  
Je suis le grand saint Nicolas. »  
Et le grand saint ouvrit trois doigts...  
Les p'tits se lèvent tous les trois.  
Il était trois petits enfants, etc.

Le premier dit : J'ai bien dormi,  
Le second dit : Et moi aussi,  
Et le troisième répondit :  
Je me croyais en Paradis...  
Il était trois petits enfants,  
Qui s'en allaient glaner aux champs.

(Recueillie par Gérard de Nerval en 1857.)

## LES DEUX NOTAIRES

Hé bonjour, maître Robin ;  
Collègue, ouvrez-moi la porte,  
C'est un contrat que j'apporte  
A parapher ce matin.  
La cliente est fort gentille,  
Vous savez que c'est la fille  
De monsieur André Bontemps ;  
Elle a bientôt dix-huit ans.

Ah ! maître Le Bègue,  
Mon très cher collègue,  
Vous souvenez-vous du temps  
Où nous avions dix-huit ans ?  
Nous étions de gais compères  
Et nous n'étions pas,  
Hélas !  
Et nous n'étions pas  
Notaires. (*bis*)

Que nous étions beaux à voir  
Au sein de la capitale !  
Comme feu Sardanapale  
Nous festinions chaque soir.  
On disait : Voilà des princes  
Qui sortent de leur province.  
— Nous disons que le futur  
Se nomme monsieur Arthur.

— Ah ! maître Le Bègue,  
Mon très cher collègue,  
Paris est un bel endroit ;  
Nous y faisons notre droit,  
Nous étions célibataires  
Et nous n'étions pas,  
Hélas !  
Et nous n'étions pas  
Notaires. (*bis*)

Te rappelles-tu Clara ?  
Parbleu ! c'était la grisette  
Avec son nez en trompette,  
Ses yeux noirs et cætera.  
— Et puis elle était si vive,  
Si fidèle, si naïve !  
— Hem ! Le régime adopté  
Sera la communauté.

— Ah ! maître Le Bègue,  
Mon très cher collègue,  
Elle m'adorait. — Tais-toi,  
Elle était folle de moi.

— Nous étions célibataires,  
Et nous n'étions pas,  
Hélas !

Et nous n'étions pas  
Notaires. (*bis*)

Chut ! Robin, tâchons, mon vieux,  
De nous regarder sans rire ;  
Songe à ce qu'on pourrait dire  
Si l'on nous connaissait mieux.  
Tu sais bien que mon épouse  
Est un tant soit peu jalouse.  
— Il faut bien se résigner,  
Il ne reste qu'à signer.

Ah ! maître Le Bègue,  
Mon très cher collègue,  
Vous êtes un scélérat.  
N'oublions pas mon contrat.  
Nous nous en passions naguère  
Quand nous n'étions pas

Hélas !

Quand nous n'étions pas,  
Notaires. (*bis*)

GUSTAVE NADAUD.

(HEUGEL et Cie, Éditeurs, Au Ménéstrel, 2 bis, rue Vivienne, Paris.)

## PANDORE OU LES DEUX GENDARMES

Deux gendarmes, un beau dimanche,  
Chevauchaient le long d'un sentier.  
L'un portait la sardine blanche,  
L'autre le jaune baudrier.  
Le premier dit, d'un ton sonore :  
« Le temps est beau pour la saison.  
— Brigadier, répondit Pandore, }  
Brigadier, vous avez raison. » } *Bis.*

Phœbus au bout de sa carrière  
Put encor les apercevoir.  
Le brigadier d'une voix claire  
Troubla le silence du soir :  
« Vois, dit-il, le soleil qui dore  
Les nuages à l'horizon.  
— Brigadier, répondit Pandore, }  
Brigadier, vous avez raison. » } *Bis.*

« Ah ! c'est un métier difficile,  
Garantir la propriété,  
Défendre les champs et la ville  
Du vol et de l'iniquité.  
Pourtant l'épouse que j'adore  
Repose seule à la maison.  
— Brigadier, répondit Pandore, }  
Brigadier, vous avez raison. » } *Bis.*

« Il me souvient de ma jeunesse.  
Le temps passé ne revient pas :  
J'avais une folle maîtresse  
Pleine de mérite et d'appâts ;  
Mais le cœur, pourquoi, je l'ignore,  
Aime à changer de garnison.  
— Brigadier, répondit Pandore, }  
Brigadier, vous avez raison. » } *Bis.*

« La gloire, c'est une couronne  
Faité de rose et de lauriers.  
J'ai servi Vénus et Bellonne :  
Je suis époux et brigadier.  
Mais je poursuis ce météore  
Qui vers Colchos guidait Jason.  
— Brigadier, répondit Pandore, }  
Brigadier, vous avez raison ! » } *Bis.*

Puis ils rêvèrent en silence,  
On n'entendit plus que le pas  
Des chevaux marchant en cadence.  
Le brigadier ne parlait pas.  
Mais quand revint la pâle aurore  
On entendit un vague son :  
— Brigadier, répondait Pandore, }  
Brigadier, vous avez raison ! » } *Bis.*

GUSTAVE NADAUD.

(Extrait des *Nouvelles Chansons*, P.-V. Stock, Éditeur, Paris.)

## CHAUVIN

Air du *Vieux Drapeau*.

Par la volonté d'un despote  
Nos chers enfants étaient partis...  
Ils sont tombés anéantis  
A Wissembourg et Gravelotte.  
Du haut des airs, corbeaux, vautours,  
Guettent leurs corps jonchant la terre.  
La belle chose que la guerre !  
Sonnez, clairons ! Battez, tambours !

« Ne plaignez pas les militaires,  
Me dit un grognard d'autrefois.  
Admirez ma jambe de bois,  
J'ai figuré dans vingt affaires.  
Au moindre rantanplan, j'accours ;  
A moi, chauvin, la gloire est chère ! »  
La belle chose que la guerre !  
Sonnez, clairons ! Battez, tambours !

« Au camp entouré de fumée  
On boit sans vin, on dort sans lit ;  
L'on va, l'on vient, l'on obéit,  
L'oreille au guet, mèche allumée,  
On s'entr'égorge tous les jours,  
Au lendemain ne pensant guère. »  
La belle chose que la guerre !  
Sonnez, clairons ! Battez, tambours !

« On dit : « Vieux soldat, vieille bête ! »  
Nous méritons le nom de grand,  
Quand Bonaparte en conquérant  
Marchait superbe à notre tête.  
Alors nous fêtions les amours  
Par le viol et l'adultère. »  
La belle chose que la guerre !  
Sonnez, clairons ! Battez, tambours !

« On tuait les hommes, les femmes,  
On dévalisait les maisons ;  
Sous prétexte de trahisons  
Tout disparaissait dans les flammes.  
Ah ! mon cœur s'en souvient toujours,  
Pour le trouper quel doux salaire ! »  
La belle chose que la guerre !  
Sonnez, clairons ! Battez, tambours !

« Oui, nos aigles impériales  
Ont vaincu bien des potentats :  
Tout en dévastant les États  
Nous rançonnions les capitales.  
Au canon nous avons recours  
Pour légitimer l'arbitraire. »  
La belle chose que la guerre !  
Sonnez, clairons ! Battez, tambours !

Pauvre vieux, tu n'es qu'une brute  
Dans une culotte de peau ;  
Ta gloire a perdu son drapeau  
En le trainant de lutte en lutte ;  
Et, pour charmer tes derniers jours  
Tu t'admires en ta misère.  
La belle chose que la guerre !  
Sonnez, clairons ! Battez, tambours !

Hélas ! le chauvinisme en France  
Tient lieu de toutes les vertus ;  
Il n'enfante pas de Brutus,  
Il rétrécit l'intelligence.  
Pour plaire aux histrions des cours,  
Caïn tue encore son frère.  
La belle chose que la guerre !  
Sonnez, clairons ! Battez, tambours !

PAUL AVENEL.

(Extrait de *Chants et Chansons*. A. QUANTIN, Éditeur, Paris.)

MADAME AUGUSTINE  
OU LA MOUCHE POLITIQUE

*Air : La bonne aventure!*

Elle a le nez aquilin  
La voix argentine,  
Le regard doux et calin,  
La bouche divine.  
Elle sait, n'en doutez pas,  
La valeur de ses appas,  
Madame Augustine,  
O gué,  
Madame Augustine.

Elle est dans ses airs charmants  
Mignonne et féline,  
Oui, mais dans certains moments  
Elle est fort mutine.  
Elle a de l'esprit, du goût  
Et tient sa place partout,  
Madame Augustine, etc.

Elle a grand train de maison,  
Salon et cuisine,  
Elle affiche son blason  
Plus qu'on n'imagine,  
Et dans le gouvernement  
Elle a toujours un amant,  
Madame Augustine, etc.

On cite un ambassadeur  
De noble origine,  
Qui patronne avec ardeur  
Cette mouche fine ;  
Aussi que de pauvres gens  
Flattent en vrais courtisans  
Madame Augustine, etc.

Dans les fastueux salons  
Où vit la routine,  
Où panaches et galons  
Trônent sur leur mine,  
Aucun arrêté n'est pris  
Sans que donne son avis  
Madame Augustine, etc.

Jusques à monsieur Grévy  
Qui lui tend l'échine,  
Il la préfère à Ferry  
Dans ce qu'il machine.  
Aussi notre faux Brutus  
Aime-t-il pour ses vertus  
Madame Augustine, etc.

Voulez-vous mettre une croix  
Sur votre poitrine ?  
Vous en trouverez au choix  
Dans mainte officine ;  
Mais le plus sûr pour l'avoir  
Est simplement d'aller voir  
Madame Augustine, etc.

Son époux, assure-t-on,  
Sert dans la marine.  
Est-il à Brest, à Toulon ?  
Non, il est en Chine ;  
Mais elle ne se plaint pas,  
Du séjour qu'il fait là-bas  
Madame Augustine, etc.

Elle sait bien des secrets,  
Et partout domine,  
Pour ses propres intérêts  
A son gré fascine  
L'Elysée et l'Institut,  
Et toujours atteint son but  
Madame Augustine, etc.

PAUL AVENEL.

(Extrait de *Chants et Chansons*. A. QUANTIN, Éditeur, Paris.)

## MA MIE

Air : *Ne raillez pas la garde citoyenne.*

Chanson, ma mie, est une bonne fille,  
Qui se souvient des siècles d'autrefois ;  
Ses gais flonflons, son œil brun qui pétille,  
Ont conservé la gaité des Gaulois.

En son honneur, Brennus planta la vigne  
Qu'il rapportait, dit-on, des champs romains ;  
Il comprenait que le vin seul est digne  
Par ses glouglous d'inspirer des refrains.

Que ton nom soit : Carmagnole ou Lisette,  
Ou Marseillaise, ou bien Mimi-Pinson ;  
Qu'importe à moi ! Belliqueuse ou coquette  
Sous ton bonnet, je te revois, chanson.

Souvent, ma mie, ivre, je t'ai surprise,  
Vidant les brocs d'un capiteux claret,  
Qu'un gros bourgeois ou qu'un chantre d'église  
Venait t'offrir au fond d'un cabaret.

Combien aussi sous la verte tonnelle  
N'as-tu pas ri de la fleur d'oranger,  
Qu'on effeuillait pendant la ritournelle  
D'un fin couplet rimé par Béranger !

Et puis encore, ô ma chanson, je t'aime.  
Quand tu reviens l'œil émerillonné  
D'un long souper à huis clos, en carême,  
Où le plaisir a bien cotillonné !

Dans les prés verts, j'ai vu ton âme éprise  
S'épanouir au doux parfum des fleurs,  
Et l'ouragan se transformer en brise  
Pour t'apporter les suaves senteurs.

Oui, je t'adore ou sérieuse ou folle  
Et je comprends tes écarts de pudeur,  
Sachant fort bien qu'un peu de gaudriole  
Ne peut pas nuire aux vertus de ton cœur.

A la caserne, adorable diablesse,  
On applaudit à tes lazzi souvent ;  
Mais on te trouve et grave et sans faiblesse  
Quand il s'agit de marcher en avant !

J'aime ton vers railleur et satirique  
Stigmatisant un pouvoir détesté ;  
J'aime ta voix sur la place publique  
Faisant entendre un cri de liberté.

Ne fus-tu pas, fouguese Marseillaise,  
Au premier rang pour combattre les rois,  
Quand sans respect la royauté française  
Foulait aux pieds et le peuple et les lois ?

Ne fus-tu pas sublime d'héroïsme  
Quand la Patrie, un jour, fut en danger ;  
L'enivrement de ton patriotisme  
Sauva Paris du joug de l'étranger.

Viens, ma chanson, ma sœur en espérance,  
Sous la charmille où je bois mon vin frais ;  
Nous trinquerons à l'amour, à la France,  
En étant fiers d'avoir un cœur français !

PAUL AVENEL.

(Extrait de *Chants et Chansons*, A. QUANTIN, Éditeur, Paris.)

## LA CANAILLE

Dans la vieille cité française  
Existe une race de fer,  
Dont l'âme comme une fournaise  
A de son feu bronzé la chair.  
Tous ses fils naissent sur la paille,  
Pour palais, ils n'ont qu'un taudis.  
C'est la canaille !  
Eh bien ! j'en suis !

Ce n'est pas le pilier du baigne ;  
C'est l'honnête homme dont la main  
Par la plume ou le marteau gagne,  
En suant, son morceau de pain.  
C'est le père, enfin, qui travaille  
Les jours et quelquefois les nuits.  
C'est la canaille ! etc.

C'est l'artiste, c'est le bohème  
Qui, sans souper, rime rêveur  
Un sonnet à celle qu'il aime,  
Trompant l'estomac par le cœur.  
C'est à crédit qu'il fait ripaille,  
Qu'il loge et qu'il a des habits.  
C'est la canaille ! etc.

C'est l'homme à la face terreuse,  
Au corps maigre, à l'œil de hibou,  
Au bras de fer, à main nerveuse  
Qui, sortant d'on ne sait pas où,  
Toujours avec esprit vous raille,  
Se riant de votre mépris.  
C'est la canaille ! etc.

C'est l'enfant que la destinée  
Force à rejeter ses haillons,  
Quand sonne sa vingtième année,  
Pour entrer dans nos bataillons.  
Chair à canon de la bataille,  
Toujours, il succombe sans cris...  
C'est la canaille ! etc.

Ils fredonnaient la *Marseillaise*,  
Nos pères, les vieux vagabonds,  
Attaquant en quatre-vingt-treize  
Les bastilles dont les canons  
Défendaient la vieille muraille !  
Que de trembleurs ont dit depuis :  
« C'est la canaille !... » etc.

Les uns travaillent par la plume,  
Le front dégarni de cheveux.  
Les autres martèlent l'enclume,  
Et se soulent pour être heureux ;  
Car la misère, en sa tenaille,  
Fait saigner leurs flancs amaigris...  
C'est la canaille ! etc.

Enfin, c'est une armée immense,  
Vêtue en haillons, en sabots.  
Mais qu'aujourd'hui la vieille France  
Les appelle sous ses drapeaux,  
On les verra dans la mitraille,  
Ils feront dire aux ennemis :  
« C'est la canaille ! »  
Eh bien ! j'en suis !

ALEXIS BOUVIER.

## LE CLAIRON

L'air est pur, la route est large,  
Le clairon sonne la charge,  
Les zouaves vont chantant,  
Et là-haut sur la colline,  
Dans la forêt qui domine  
Le Prussien les attend.

Le clairon est un vieux brave,  
Et, lorsque la lutte est grave,  
C'est un rude compagnon ;  
Il a vu mainte bataille  
Et porte plus d'une entaille,  
Depuis les pieds jusqu'au front.

C'est lui qui guide la fête.  
Jamais sa fière trompette  
N'eut un accent plus vainqueur,  
Et de son souffle de flamme  
L'espérance vient à l'âme,  
Le courage monte au cœur.

On grimpe, on court, on arrive,  
Et la fusillade est vive  
Et les Prussiens sont adroits,  
Quand enfin le cri se jette :  
« En marche ! A la baïonnette ! »  
Et l'on entre sous le bois.

A la première décharge,  
Le clairon sonnait la charge  
Tombe frappé sans recours ;  
Mais, par un effort suprême,  
Menant le combat quand même  
Le clairon sonne toujours.

Et cependant le sang coule,  
Mais sa main, qui le refoule,  
Suspend un instant la mort,  
Et de sa note affolée  
Précipitant la mêlée,  
Le vieux clairon sonne encor.

Il est là, couché sur l'herbe,  
Dédaignant, blessé superbe,  
Tout espoir et tout secours ;  
Et sur sa lèvre sanglante  
Gardant sa trompette ardente,  
Il sonne, il sonne toujours.

Puis, dans la forêt pressée,  
Voyant la charge lancée  
Et les zouaves bondir,  
Alors le clairon s'arrête :  
Sa dernière tâche est faite,  
Il achève de mourir.

PAUL DÉROULÈDE.

(Extrait des *Chants du Soldat*, CALMANN-LÉVY, Éditeur, Paris.)

## LE TEMPS DES CERISES

Quand nous chanterons le temps des cerises,  
Et gai rossignol, et merle moqueur  
Seront tous en fête !

Les belles auront la folie en tête  
Et les amoureux, du soleil au cœur !  
Quand nous chanterons le temps des cerises,  
Sifflera bien mieux le merle moqueur !

Mais il est bien court, le temps des cerises  
Où l'on s'en va deux, cueillir en rêvant  
Des pendants d'oreilles...

Cerises d'amour aux roses pareilles,  
Tombant sous la feuille en gouttes de sang...  
Mais il est bien court, le temps des cerises,  
Pendants de corail qu'on cueille en rêvant !

Quand vous en serez au temps des cerises,  
Si vous avez peur des chagrins d'amour,  
Évitez les belles !

Moi qui ne crains pas les peines cruelles,  
Je ne vivrai point sans souffrir un jour...  
Quand vous en serez au temps des cerises,  
Vous aurez aussi des peines d'amour !

J'aimerai toujours le temps des cerises :  
C'est de ce temps-là que je garde au cœur  
Une plaie ouverte !

Et dame Fortune, en m'étant offerte,  
Ne pourra jamais fermer ma douleur...  
J'aimerai toujours le temps des cerises  
Et le souvenir que je garde au cœur !

J.-B. CLÉMENT.

LA « VEUVE »

A mon ami Octave Mirbeau.

La veuve, auprès d'une prison,  
Dans un hangar sombre, demeure.  
Elle ne sort de sa maison  
Que lorsqu'il faut qu'un bandit meure.  
Dans sa voiture de gala  
Qu'accompagne la populace,  
Elle se rend, non loin de là,  
Et, triste, descend sur la place.

Avec des airs d'enterrement,  
Qu'il gèle, qu'il vente ou qu'il pleuve,  
Elle s'habille lentement,  
La veuve.

Les témoins, le prêtre et la loi,  
Voyez, tout est prêt pour la noce.  
Chaque objet trouve son emploi :  
Ce fourgon noir, c'est le carrosse.  
Tous les accessoires y sont :  
Les deux chevaux, pour le voyage,  
Et les deux paniers pleins de son :  
La corbeille de mariage.

Alors tendant ses longs bras roux,  
Bichonnée, ayant fait peau neuve,  
Elle attend son nouvel époux,  
La veuve.

Voici venir son prétendu,  
Sous le porche de la Roquette.  
Appelant le mâle attendu,  
La veuve, à lui, s'offre, coquette.

Pendant que la foule, autour d'eux,  
Regarde, frissonnante et pâle,  
Dans un accouplement hideux,  
L'homme crache son dernier râle.

Car ses amants, claquant du bec,  
Tués dès la première épreuve,  
Ne couchent qu'une fois avec  
La veuve.

Cynique, sous l'œil du badaud,  
Comme, en son boudoir, une fille,  
La veuve se lave à grande eau,  
Se dévêt et se démaquille.  
Impassible, au milieu des cris,  
Elle retourne dans son bouge.  
De ses innombrables maris  
Elle porte le deuil en rouge.

Dans sa voiture se hissant,  
Gouge horrible, que l'homme abreuve  
Elle rentre cuver son saug,  
La veuve.

30 août 1887.

JULES JOUY.

(E. BOURBIER, Éditeur, 11, rue du Croissant, Paris.)

## COMPLAINTÉ DU BON SAINT LABRE

Un jour le bienheureux Labre  
Se promenait au soleil ;  
Il s'assit dessous un arbre,  
Pour se livrer au sommeil.

Vint à passer un pauvre homme,  
Tout nu, qui tremblait de froid,  
En faisant des gestes comme  
Un ministre sans emploi :

« Ah ! pauvre homme, je devine  
Pourquoi tu trembles si fort.  
Prends, pour couvrir ton échine,  
Ma chemise en toil' d'Oxford.

Voilà quinze ans que j'la traîne  
Jour et nuit par tous les temps !  
Que Dieu sous sa garde prenne  
Les puces qui sont dedans ! »

Quand le pauvre eut mis la ch'mise,  
Il tremblait toujours autant :  
« Maint'nant, faut contre la brise  
Garantir ton bienséant.

Ami, voilà ma culotte,  
Garde-la comme un trésor :  
C'est la premièr' fois que j'l'ôte  
Depuis mon tirage au sort. »

Quand il eut couvert son torse,  
Le pauvre tremblait encor.  
Mais, sous une rude écorce,  
Le saint cachait un cœur d'or :

« Tiens, dit-il, dans ces chaussettes  
Mets tes pieds avec respect ;  
C'est celles des grandes fêtes,  
J'ai fait l'tour du monde avec ! »

Quand il eut mis les chaussettes,  
Le pauvre tremblait encor :  
« Ami, couvre-toi la tête  
De ce modeste castor.

Garde-toi de mettre en gage  
Ce souvenir précieux,  
Car c'est l'unique héritage  
Que m'aient laissé mes aïeux ! »

Quand il eut coiffé le feutre,  
Le pauvre tremblait encor :  
« Ah ! dit l'saint, quoi donc lui *feutre*,  
Pour l'arracher à la mort ?

Dis-moi quelle est ta souffrance,  
Pourquoi que tu trembl' ainsi ? »  
— « C'est que depuis ma naissance  
J'ai la danse de Saint-Guy ! »

MAC-NAB.

(HEUGEL et Cie, Éditeurs, *Au Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne. Paris.)

## LE GRAND MÉTINGUE DU MÉTROPOLITAIN

C'était hier, samedi, jour de paye,  
Et le soleil se levait sur nos fronts.  
J'avais déjà vidé plus d'un' bouteille,  
Si bien qu'j'm'avais jamais trouvé si rond.  
V'là la bourgeois' qui rappliqu' devant l'zingue :  
« Feignant, qu'ell' dit, t'as donc lâché l'turbin ? »  
Oui, que j'réponds, car je vais au métingue,  
Au grand métingu' du métropolitain !

Les citoyens dans une élan sublime  
Étaient venus guidés par la raison.  
A la porte, on donnait vingt-cinq centimes  
Pour soutenir les grèves de Vierzon.  
Bref, à part quat' municipaux qui chlingue  
Et trois sergots déguisés en pékins,  
J'ai jamais vu de plus chouette métingue  
Que le métingue du métropolitain !

Y avait Basly, le mineur indomptable,  
Camélinat, l'*orgueille* du pays...  
Ils sont grimpés tous deux sur une table,  
Pour mettre la question sur le tapis.  
Mais, tout à coup, on entend du bastringue ;  
C'est un mouchard qui veut fair' le malin !  
Il est venu pour troubler le métingue,  
Le grand métingu' du métropolitain !

Moi j'tomb' dessus, et pendant qu'il proteste,  
D'un grand coup d'poing, j'y renfonc' son chapeau.  
Il déguerpit sans demander son reste,  
En faisant signe aux quat' municipaux.

A la faveur de c'que j'étais brind'zingue  
On m'a conduit jusqu'au poste voisin...  
Et c'est comm' ça qu'a fini le métingue,  
Le grand métingu' du métropolitain !

Peuple français, la Bastille est détruite,  
Et y a z'encor des cachots pour tes fils !...  
Souviens-toi des géants de quarante-huite  
Qu'étaient plus grands qu'ceuss' d'au jour d'aujourd'hui.  
Car c'est toujours l'pauvre ouvrier qui trinque,  
Mêm' qu'on le fourre au violon pour un rien...  
C'était tout d'même un bien chouette métingue  
Que le métingu' du métropolitain !

MAC-NAB.

## LE PENDU

Un garçon venait de se pendre,  
Dans la forêt de Saint-Germain,  
Pour une fillette au cœur tendre,  
Dont on lui refusait la main.  
Un passant, le cœur plein d'alarmes,  
En voyant qu'il soufflait encor,  
Dit : « Allons chercher les gendarmes,  
Peut-être bien qu'il n'est pas mort ! »

Le brigadier, sans perdre haleine,  
Enfourcha son grand cheval blanc.  
Arrivé chez le capitaine,  
Il conta la chose en tremblant :  
« Un jeune homme vient de se pendre,  
A son âge, quel triste sort !  
Faut-il qu'on aille le dépendre !  
Peut-être bien qu'il n'est pas mort ! »

L'officier, frisant sa moustache,  
Se redresse et répond soudain :  
« Vraiment, c'est une noble tâche  
Que de soulager son prochain ;  
Cependant, je n'y puis rien faire,  
Ce n'est pas de notre ressort.  
Courez donc chez le commissaire,  
Le pendu vit peut-être encor ! »

Le commissaire sur la place  
Descendit, c'était son devoir.  
D'un coup d'œil embrassant l'espace,  
Il cria de tout son pouvoir :  
« Un jeune homme vient de se pendre.  
Villageois, debout, courez fort,  
Emportons de quoi le dépendre,  
Peut-être bien qu'il n'est pas mort ! »

Vers le bois on arrive en troupe,  
On s'arrête en soufflant un peu,  
On saisit la corde, on la coupe.  
Le cadavre était déjà bleu !  
Sur l'herbe foulée on le couche.  
Un vieux s'approche et dit : « D'abord  
Soufflez-lui de l'air dans la bouche,  
C'est pas possible qu'il soit mort ! »

Les amis pensaient : « Est-ce drôle  
De se faire périr ainsi ! »  
La fillette, comme une folle,  
Criait : « Je veux mourir aussi ! »  
Mais les parents, miséricorde,  
Disaient en guise d'oraison :  
« Partageons-nous toujours la corde,  
C'est du bonheur pour la maison ! »

MAC-NAB.

(HEUGEL et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, *Au Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne, Paris.)

## LE TOUR DE FRANCE

Compagnons du tour de France,  
Tout gaillards, tout réjouis,  
Nous allons, pleins d'espérance,  
Par de beaux et doux pays.  
La jeunesse triomphante  
Met des ailes à nos talons ;  
Qu'il pleuve ou qu'il vente,  
Libres, nous allons !

Par les blés, les vignes vertes,  
Par les prés vêtus de fleurs,  
En faisant des découvertes  
On s'en va toujours ailleurs.  
D'un vallon qui nous attire  
Nous grimpons sur le haut des monts.  
Ah ! comme on respire  
L'air à pleins poumons !

On n'est pas toujours en route,  
Et l'on rêve quelquefois ;  
Si l'on veut casser sa croûte,  
L'ombre est douce au coin d'un bois ;  
Ou, songeant au bord de l'onde  
Qui murmure dans les roseaux  
L'âme vagabonde  
Suit le fil des eaux.

Mais adieu le paysage !  
C'est la ville aux mille toits.  
Les métiers font leur tapage :  
On dérouillera ses doigts !  
On va voir les camarades  
On leur donne un bon coup de main ;  
Puis, après rasades,  
Hop, sur le chemin !

Dans les champs on va par groupes ;  
Tiens ! j'en vois flâner là-bas.  
Mais le soir, flairant la soupe,  
Tous allongent leur compas.  
Lestement fendons l'espace !  
Mes garçons nous rirons après,  
En louant la grâce  
D'un joli vin frais !

MAURICE BOUCHOR.

(Extrait des *Chansons de marche*, HACHETTE et C<sup>ie</sup>, Éditeurs, Paris.)

## A BATIGNOLLES

Sa maman s'appelait Flora,  
A connaissait pas son papa,  
Tout' jeune on la mit à l'école,  
A Batignolles.

A poussa comme un champignon,  
Malgré qu'elle ait r'çu pus d'un gnon,  
L'soir, en faisant la cabriole,  
A Batignolles.

Alle avait des magnièr's très bien,  
Alle était coiffée à la chien,  
A chantait comme eun' petit' folle,  
A Batignolles.

Quand a s'balladait, sous l'ciel bleu,  
Avec ses ch'veux couleur de feu,  
On croyait voir une auréole  
A Batignolles.

Alle avait encor' tout's ses dents,  
Son p'tit nez, ousqui' pleuvait d'dans,  
Était rond comme eun' croquignolle,  
A Batignolles.

A buvait pas trop, mais assez,  
Et quand a vous soufflait dans l'nez  
On croyait r'nifler du pétrole,  
A Batignolles.

Ses appas étaient pas ben gros,  
Mais je m'disais : Quand on est dos,  
On peut nager avec eun' sole,  
A Batignolles.

A gagnait pas beaucoup d'argent,  
Mais j'étais pas ben exigeant !...  
On vend d'l'amour pour eune obole  
A Batignolles.

Je l'ai aimée autant qu' j'ai pu,  
Mais j'ai pas pu lorsque j'ai su  
Qu'a m'trompait, avec Anatole,  
A Batignolles.

Ça d'vait arriver, tôt ou tard,  
Car Anatol' c'est un moucharde...  
La marmite aim' ben la cass'role,  
A Batignolles.

Alors a m'a donné congé,  
Mais le bon Dieu m'a ben vengé :  
A vient d'mourir de la variole,  
A Batignolles.

La moral' de c'tte oraison-là,  
C'est qu'les p'tit's fill's qu'a pas de papa,  
Doiv'nt jamais aller à l'école,  
A Batignolles.

ARISTIDE BRUANT.

## LE PEUPLE

Si vous voulez bien m'écouter,  
Mes bons amis, j'veis vous chanter  
    Le Peuple,  
Le Peuple dont nous sommes tous :  
Grands et petits, car, voyez-vous,  
    Le Peuple,  
C'est la grand' famille aujourd'hui,  
Tout le monde s'adresse à lui ;  
    Le Peuple  
Est devenu fort et puissant,  
Et j'me fais gloir' d'être un enfant  
    Du Peuple.

Le Peuple est tout et ce n'est rien,  
C'est le mond', c'est un citoyen,  
    Le Peuple,  
C'est vous, c'est nous, c'est lui, c'est toi,  
C'est un vagabond, c'est un roi,  
    Le Peuple,  
C'est un nouveau-né qui vagit,  
C'est un vieux tigre qui rugit,  
    Le Peuple,  
C'est un Océan indompté,  
Qui gronde, dans l'immensité,  
    Le Peuple.

Dans l'industrie et dans les arts  
Il s'est taillé de larges parts,  
    Le Peuple !  
Combien d'artistes, des plus grands,  
Sont fiers d'être sortis des rangs  
    Du Peuple !  
Papin, Jacquart et Vaucanson  
Fur'nt élevés dans le giron  
    Du Peuple !

Aussi qui revendiqu' l'honneur  
D'avoir découvert la vapeur ?  
Le Peuple.

En fait d'écrivains, d'orateurs,  
De savants, de littérateurs,  
Le Peuple

A fourni son p'tit contingent.  
Ah ! c'est qu'il est intelligent,  
Le Peuple !

Beaucoup prétend'nt qu'il est méchant,  
Moi, j'soutiens qu'il est bon enfant,  
Le Peuple !

S'il se bat pour la Liberté...  
Il prêche la Fraternité,  
Le Peuple !

La Bastille, ce vieux rempart  
Des rois, fut enfin rasé par  
Le Peuple.

Hardi, brave comme un lion,  
En pleine révolution,  
Le Peuple

Marchait sans peur à l'ennemi !  
Ils en étaient ceux de Valmy,  
Du Peuple,

Les Kléber, les Hoch', les Marceau,  
Du Peuple.

Enfin, on n'en finirait pas  
S'il fallait compter les soldats  
Du Peuple :

Héros, va-nu-pieds des combats,  
Artist's, crèv'-la-faim, tous soldats  
Du Peuple,

Soldats du burin, du fusil,  
De la pensée ou de l'outil...  
Le Peuple !...

Le Peuple en a semé partout.  
Français ! il est toujours debout,  
Le Peuple !

ARISTIDE BRUANT.

## FÊTE DES MORTS OU LE COFFRET

Au fond d'un vieux coffret rempli  
De dépouilles de toutes sortes,  
J'ai saintement enseveli  
Les restes de mes amours mortes,  
Et par an, je consacre un jour,  
Selon les rites de l'Église,  
A solenniser à ma guise  
La « Fête des Morts » de l'amour.

Et solitaire en mon logis  
Devant mon vieux coffret que j'ouvre,  
Tombeau des amoureux débris,  
Pieusement je me découvre ;  
Puis de mes pleurs prompts à jaillir,  
Dévotieusement j'arrose  
L'étroite fosse où je dépose  
Les pâles fleurs du souvenir.

Hier, j'ai rempli ce doux devoir  
Et j'ai vu dans leur sépulture,  
Le plus vieux blanc, le moins vieux noir,  
Deux gants de petite pointure ;  
Et tristement j'ai revécu  
En quelques trop brèves minutes  
Tout un temps d'amoureuses luttés  
Où l'amour est tombé vaincu.

Et le gant blanc m'a rappelé  
L'aube blanche de la journée  
Où les sens pris, le cœur troublé,  
La plus chère à moi s'est donnée.  
Et, chose étrange, il m'a semblé  
Que la main de cette maîtresse  
Frôlait, frôlait d'une caresse  
Mon visage de pleurs voilé.

Et le gant noir m'a rappelé  
La nuit où prenant sa volée,  
Les sens brisés, le cœur brûlé,  
La plus chère s'en est allée.  
Et, chose étrange, il m'a semblé  
Que la main de cette maîtresse,  
Comme en des griffes de tigresse,  
Broyait mon cœur inconsolé.

Et j'ai fermé mon vieux coffret  
Plein des reliques des absentes,  
Songeant que tout est fait, défait  
Par d'autres mains toutes-puissantes,  
Les mains pesantes des destins,  
Tantôt douces, tantôt cruelles,  
Qui tirent, cassent les ficelles  
Dont les hommes sont les pantins.

XAVIER PRIVAS

(F. LAURENS, Éditeur de musique, 190, rue St-Honoré, Paris.)

## CHANSON DU FIL

Filandière aux doigts agiles,  
Quand de tes fuseaux habiles  
Coule du soir au matin  
Fil de chanvre ou fil de lin,  
Une douce mélodie  
De tes lèvres échappée  
Sur un mode puéril  
Chante le destin du fil,  
Et je trouve en ta berceuse  
Matière à sage leçon,  
Redis-moi donc, ô fileuse,  
Ta chanson !

Fil blanc et fil rouge,  
Fil rouge et fil noir,  
Temple, palais, bouge  
Vont vous recevoir.  
Vous serez symboles  
D'asservissement  
Aux vaines idoles  
D'un vital moment.  
De l'énamourée  
Que tu vêtiras  
D'amour la livrée,  
Fil blanc, tu seras.  
Pour les dignitaires  
Aux manteaux pourprés,  
Pour les mercenaires  
Et les décorés,  
O fil que je crée,  
Tu seras demain  
La rouge livrée  
De l'orgueil humain.  
Fil de couleur noire  
Dont se couvriront  
Par sainte mémoire  
Ceux qui pleureront  
Leur douleur sacrée,  
Devant un cercueil  
Tu seras livrée  
De deuil.

XAVIER PRIVAS.

(F. LAURENS, Éditeur de musique, 190, rue St-Honoré, Paris.)

## LA PAIMPOLAISE

*Chanson des pêcheurs d'Islande.*

Quittant ses genêts et sa lande,  
Quand le Breton se fait marin,  
En allant aux pêches d'Islande  
Voici quel est le doux refrain

Que le pauvre gas

Fredonne tout bas :

« J'aime Paimpol et sa falaise,  
« Son vieux clocher, son grand Pardon ;  
« J'aime surtout la Paimpolaise  
« Qui m'attend au pays breton ! »

Quand leurs bateaux quittent nos rives  
Le curé leur dit : « Mes bons fieux,  
« Priez souvent Monsieur Saint Yves  
« Qui nous voit, des cieux toujours bleus. »

Et le pauvre gas

Fredonne tout bas :

« Le ciel est moins bleu, n'en déplaise  
« A saint Yvon, notre Patron,  
« Que les yeux de la Paimpolaise  
« Qui m'attend au pays breton ! »

Guidé par la petite Etoile,  
Le vieux patron, d'un air très fin,  
Dit souvent que sa blanche voile  
Semble l'aile d'un Séraphin...

Et le pauvre gas

Fredonne tout bas :

« Ta voilure, mon vieux Jean-Blaise,  
« Est moins blanche, au mât d'artimon,  
« Que la coiffe à la Paimpolaise  
« Qui m'attend au pays breton. »

Le brave Islandais, sans murmure,  
Jette la ligne et le harpon :  
Puis dans un relent de saumure,  
Il se couche dans l'entrepont...

Et le pauvre gas

Soupire tout bas :

« Je serions ben mieux à mon aise,  
« Devant un joli feu d'ajonc,  
« A côté de la Paimpolaise  
« Qui m'attend au pays breton ! »

Mais, souvent, l'Océan qu'il dompte  
Se réveille, lâche et cruel ;  
Et, lorsque le soir on se compte,  
Bien des noms manquent à l'appel...

Et le pauvre gas

Fredonne tout bas :

« Pour combattre la flotte anglaise  
« Comme il faut plus d'un moussaillon,  
« J'en caus'rons à ma Paimpolaise,  
« En rentrant au pays breton ! »

Puis, quand la Vague le désigne,  
L'appelant de sa grosse voix,  
Le brave Islandais se résigne  
En faisant un signe de croix...

Et le pauvre gas,

Quand vient le trépas,  
Serrant la médaille qu'il baise,  
Glisse dans l'Océan sans fond  
En songeant à la Paimpolaise  
Qui l'attend au pays breton !...

THÉODORE BOTREL.

## STANCES A MANON

Manon, voici le soleil,  
C'est le Printemps, c'est l'Éveil,  
C'est l'Amour, maître des choses...  
C'est le nid dans le buisson ;  
Viens éprouver le frisson  
Du bleu, de l'or et des roses.

Laisse-moi dans tes grands yeux,  
Goûter l'infini des cieux  
Et l'ivresse de ton âme...  
Laisse-moi dans tes bras blancs,  
Bercer mes rêves troublants  
Et mon désir qui se pâme.

Verse, verse tes baisers  
A mes sens inapaisés,  
Jusqu'à la dernière goutte...  
J'aime ton cœur inhumain,  
Tu me trahiras demain,  
Mais ce soir, je t'aurai toute !

Qu'importent les trahisons  
Des lèvres que nous baisons  
Si les lèvres sont jolies !...  
Oublions les vains discours,  
Aimons-nous, les jours sont courts  
Et c'est l'heure des folies.

MAURICE BOUKAY.

(Musique de Paul Delmet, H. GREGH, Éditeur, 129, rue Montmartre,  
Paris.)

## LA CHANSON DU LABOUREUR

Ohé ! mes bœufs, toujours, encore !  
Ohé ! Grivel ! Ohé ! Goubeau !  
Il fait clair et le temps est beau ;  
L'alouette éveille l'aurore.  
Ohé, mes bœufs, tirez ! tirez !  
Tirez le soc et labourez !

Fouillez la plaine tout entière !  
Éventrez-la jusqu'au nombril !  
Vous boirez l'eau de mon baril,  
Vous aurez mon foin pour litière.  
Ohé, mes bœufs, tirez ! tirez !  
Tirez le soc et labourez !

Le soleil est père du monde,  
Importe peu s'il cuit nos reins !  
C'est lui qui fait germer les grains,  
C'est ma sueur qui les féconde.  
Ohé, mes bœufs, tirez ! tirez !  
Tirez le soc et labourez !

Le grain sera de la farine,  
La farine du sang nouveau,  
Qui coulera dans mon cerveau  
Et dans le cœur de Catherine.  
Ohé, mes bœufs, tirez ! tirez !  
Tirez le soc et labourez !

Que deviendra le sang de France ?  
Il deviendra trois forts lurons,  
Trois filles que nous marierons :  
L'Amour, la Force et l'Espérance !  
Ohé, mes bœufs, tirez ! tirez !  
Tirez le soc et labourez !

Là-bas, au bout du territoire,  
Le Coq a chassé le Corbeau...  
Ohé ! Givel. Ohé ! Goubeau !  
Pour la moisson ! Pour la victoire !  
Ohé, mes bœufs, tirez ! tirez !  
Tirez le soc et labourez !

MAURICE BOUKAY.

(Georges ONDET, Éditeur, 83, faubourg St-Denis Paris.)

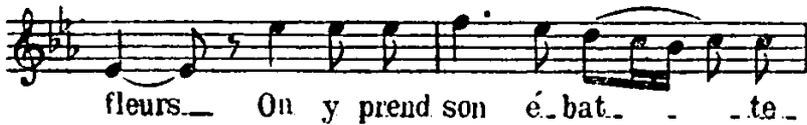
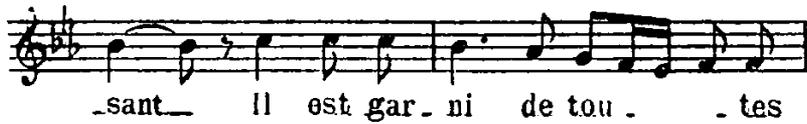
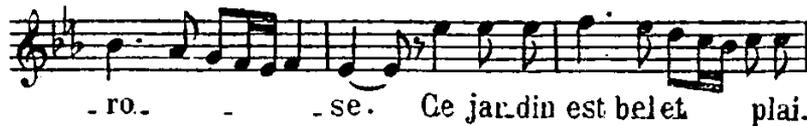
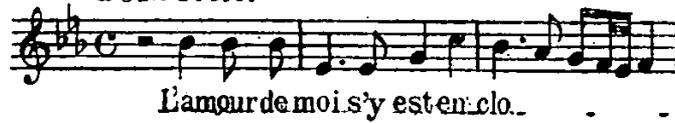
# APPENDICE MUSICAL

## L'AMOUR DE MOI

(P. 13.)

Air du XV<sup>e</sup> siècle.

Doux et lié.



EN BAISANT M'AMIE

(P. 40.)

Air du XV<sup>e</sup> siècle.

Pas trop vite.

En bai - sant m'a - mi - e  
j'ai cueil.li \_\_\_\_\_ la fleur.  
M'a - mie est tant bel - lé, si bon -  
- ne - fa - çon, Blan - che - com - me  
nei - ge droi - te com - - me un  
junc. Et en bai - sant m'a -  
- mi - e j'ai cueilli \_\_\_\_\_ la fleur.

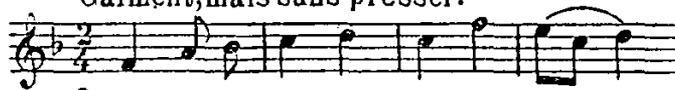
## QUAND VOUS VOUDREZ FAIRE UNE AMIE

(P. 48.)

Paroles de CLÉMENT MAROT.

Air du XVI<sup>e</sup> siècle.

Gaîment, mais sans presser.



Quand vous voudrez faire une a - mi -



e, — Pre - nez la de belle gran - deur.



En son es - prit non en - dor - mi - e, —



En ses ap - pats — bon - ne ron - deur; —



Dou - ceur En cœur, Lan - ga - ge bien sa -



- ge, — Dan - sant - chan - tant par bons ac - cords —



Et fer - me de cœur et — de corps —

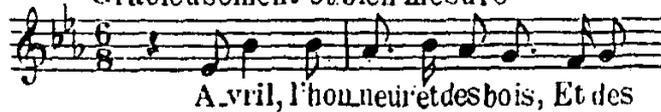
## AVRIL

(P. 77.)

Paroles  
de RÉMY BELLEAU.

Air donné  
par un recueil du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Gracieusement et bien mesuré



MIGNONNE, ALLONS VOIR SI LA ROSE

(P. 79.)

Paroles de RONSARD.

Air du XVI<sup>e</sup> siècle.

Doux et lié.



Mi-gnonne al - lons voir si la



ro - se qui ce ma - tin a - vait dé



clo - se. Sa ro - be de pourpre au so -



-leil — A point per - du cet - te vê -



-pré - e Les plis de sa ro - be pour -



-pré - e, Et son teint au vô - tre pa - reil —

## CETTE ANNE SI BELLE...

(P. 96.)

Paroles de MALHERBE.

Musique de GUÉDRON (1615).

Sans traîner

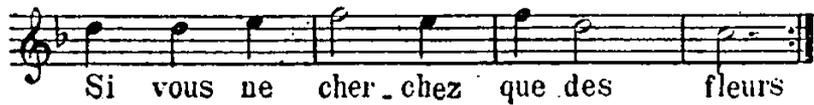


## PETITE ABEILLE MÉNAGÈRE

(P. 124.)

Air du XVII<sup>e</sup> siècle.

Léger et très doux

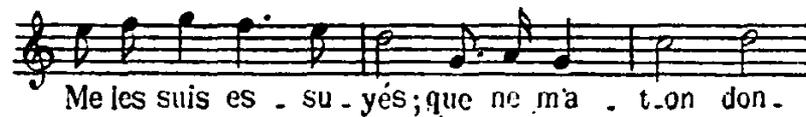
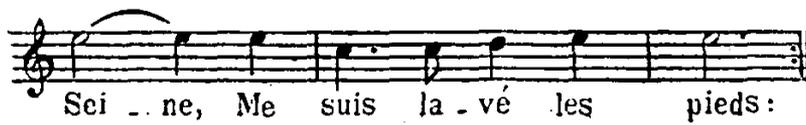


SUR LE BORD DE LA SEINE

(P. 126.)

Air du XVII<sup>e</sup> siècle.

Vite et très rythmé

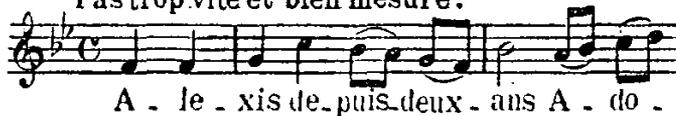


## ROMANCE D'ALEXIS

(P. 173.)

Musique de J.-J. ROUSSEAU.

Pas trop vite et bien mesuré.



A - le - xis de - puis - deux - ans A - do -



rait Gli - cé - re. — Il ca - chait de - puis ce -



temps ses ten - dres sen - ti - ments. Un jour il



a - per cut la mè - re qui dans la plaine tra - vail -



lait. — Il vole aux pieds de la ber - gè - re Pour lui con -



ter ce - qu'il souff - rait. Il vole aux pieds de la ber -



gè - re Pour lui con - ter ce - qu'il souff - rait.

## HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME

(P. 184.)

Paroles de DESORGUES.

Musique de GOSSEC (1794).

*Larghetto.*

Pè . re de l'u . ni . vers, — Su .  
prême in . tel . . li . gen . . ce, Bien .  
\_ fai . teur i . . gno . ré des a .  
\_ veu . . gles — mor . tels. — Tu  
ré . . vé . las — ton être à . la re . cou . nais .  
\_ san . . ce, qui seule é . le . va tes — au .  
\_ tels, — qui seule é . le . va tes au . tels .

## LE CHANT DES OUVRIERS

(P. 245.)

Paroles et musique de PIERRE DUPONT.

Bien rythmé



REFRAIN



LA CHANSON FRANÇAISE

...nir pour boire à la ron...de  
que le canon se taise ou gron-de, Bu-vons, bu-vons, bu-  
...vons A l'in-dé-pen-dan-ce du mon...de.

## TABLE

---

PRÉFACE. . . . .	7
------------------	---

### XV<sup>e</sup> SIÈCLE

NOTICE. . . . .	11
L'amour de moi s'y est enclose. . . . .	13
Je m'y levai par un matin. . . . .	14
Tant l'ai cherchée. . . . .	16
Gentils galants de France. . . . .	17
Gentil duc de Lorraine. . . . .	18
Réveillez-vous, Picards et Bourguignons. . . . .	18
Vrai Dieu, qui m'y confortera. . . . .	19
Laissez jouer jeunes gens. . . . .	20
Mon mari m'a diffamée. . . . .	21
Que faire si Amour me laisse. . . . .	22
Chacun maudit ces jalleux. . . . .	23
Chanson sur Jeanne d'Arc. . . . .	24
Chantons, je vous en prie. . . . .	25
Dieu gard' celle de déshonneur. . . . .	26
Fleur de gaité, donnez-moi joie. . . . .	27
Hélas! que je suis désolée. . . . .	28
Hélas! qu'elle est à mon gré. . . . .	29
Il fait bon fermer son huis. . . . .	30
Je me repens de vous avoir aimée. . . . .	31
Je me suis aventuré. . . . .	32
Je vous veux dire ma pensée. . . . .	33
Maudits soient tous ces envieux. . . . .	34
Il fait bon voir ces hommes d'armes. . . . .	35
On a dit mal de mon ami. . . . .	36

## LA CHANSON FRANÇAISE

---

Souvent m'ébats et mon cœur est marri . . . . .	37
Trop penser me font amours. . . . .	38
Voici la douce nuit de mai. . . . .	39
En baisant m'amie . . . . .	40

### XVI<sup>e</sup> SIECLE

NOTICE. . . . .	41
Chanson sur la bataille de Marignan. . . . .	43
Chant de victoire sur les mariniers de Dieppe. . . . .	46
Chanson du jour de Noël (Clément Marot). . . . .	47
Plus ne suis ce que j'ai été (Clément Marot). . . . .	47
Quand vous voudrez faire une amie (Clément Marot). . . . .	48
Tant que vivrai (Clément Marot). . . . .	49
Pour l'amour de Marie. . . . .	50
Chanson du franc archer . . . . .	52
Chanson sur la mort du duc de Guise . . . . .	55
Gaudinette. . . . .	57
Tous les bourgeois de Châtre. . . . .	60
Ne veux-tu pas bien, mignonne (Claude de Pontoux). . . . .	63
O, que je suis courroucée (Claude de Pontoux). . . . .	65
Léentin, veux-tu savoir comme... (Claude de Pontoux) . . . . .	69
Adieu, plaisant pays de France (Marie Stuart). . . . .	72
Chanson nouvelle d'un bon soldat, vrai et naturel Français . . . . .	73
Chanson pour Gabrielle d'Estrées (attribuée à Henri IV). . . . .	75
Avril (Rémy Belleau) . . . . .	77
Mignonne, allons voir si la rose (Ronsard). . . . .	79
Demandes-tu, douce ennemie (Ronsard) . . . . .	80
Quand ce beau printemps je vois (Ronsard). . . . .	81
Ma belle, si ton âme (Gilles Durant) . . . . .	85
O bienheureux qui peut passer sa vie (Desportes). . . . .	86
Je me levai par un matin. . . . .	88

### XVII<sup>e</sup> SIÈCLE

NOTICE. . . . .	89
Il était une fillette. . . . .	91
As-tu point vu rouge-nez. . . . .	92
Quand j'étais chez mon père. . . . .	93
Sus, debout, la merveille des belles! (Malherbe). . . . .	94
Chanson chantée au ballet du Triomphe de Pallas (Malherbe) . . . . .	96

Air à boire. . . . .	97
Les Savetiers. . . . .	99
Chanson pour Ninon (Blot). . . . .	101
Les trois présents (Sarasin) . . . . .	101
Je suis né pour le plaisir (Haguenier). . . . .	102
Si l'amour est un doux servage (Marigny). . . . .	103
Chanson à manger (Scarron) . . . . .	104
Enfin la charmante Lisette (Quinault). . . . .	105
Beau sexe, où tant de grâce abonde... (Bussy-Rabutin). . . . .	105
Chanson pour Mme d'Hervart (La Fontaine). . . . .	106
Le Goutteux (Coulange). . . . .	107
Chanson sur les modes (Coulange) . . . . .	108
La Fable, entre mille plaisirs (Lainez) . . . . .	110
En vain, je bois (La Fare). . . . .	110
La Jalousie (Chaulieu). . . . .	111
Pour Mlle L. (Regnard). . . . .	111
Pour Mlles Loyson (Regnard). . . . .	112
Quatre beaux yeux (Fontenelle). . . . .	113
Réveillez-vous, belle dormeuse (Dufresny). . . . .	114
Par un matin s'est levée. . . . .	114
Ah ! mon beau laboureur. . . . .	116
Mon père m'y a mariée. . . . .	118
Au jardin de mon père. . . . .	119
Margoton va à l'eau. . . . .	120
C'est la bergère Nannette. . . . .	121
Mon père me veut marier. . . . .	122
Petite abeille ménagère. . . . .	124
Vous avez beau vous défendre. . . . .	125
Sur le bord de la Seine. . . . .	126
Ma fille, veux-tu un bouquet. . . . .	128
Mon père est allé aux champs. . . . .	129
Ce sont les navetières de Saint-Germain des Prés. . . . .	130
Me suis levée par un matin. . . . .	131
Quand Colin revint du bois. . . . .	132
Robinet fit la lessive. . . . .	133
Qui prend trop vite femme. . . . .	134
Le Juif errant. . . . .	136

XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

NOTICE. . . . .	141
Baise-moi donc (Autreau). . . . .	143

## LA CHANSON FRANÇAISE

---

L'excès de la délicatesse (Le Sage) . . . . .	143
Par un baiser ravi (J.-B. Rousseau) . . . . .	143
Ah ! vous dirai-je, maman . . . . .	144
Ce petit air badin (Piron) . . . . .	145
Le Miroir (Piron) . . . . .	146
Au sujet des sorties faites par J.-J. Rousseau contre nos poètes et nos musiciens (Piron) . . . . .	147
Le joli jour de Saint-Michel (Piron) . . . . .	148
Chansonniers mes confrères (Collé) . . . . .	150
Un homme aimable (Collé) . . . . .	152
Je vais vous croquer le tableau (Collé) . . . . .	153
Toutes les mères (Favart) . . . . .	155
Dans l'univers (Favart) . . . . .	157
Bien penser (Vadé) . . . . .	158
On se marie (Gallet) . . . . .	159
Elle m'aima, cette belle Aspasia (Moncrif) . . . . .	162
Qui, par fortune... (Moncrif) . . . . .	163
Dans ma jeunesse (Pannard) . . . . .	164
L'intérêt qui nous domine (Pannard) . . . . .	166
Auprès d'un vieil époux (Pannard) . . . . .	167
Veux-tu toujours être cruelle (Pannard) . . . . .	168
J'aime beaucoup mon cabinet (Lattaignant) . . . . .	169
Non, la fidélité... (Lattaignant) . . . . .	170
Tendre fruit des pleurs de l'Aurore (Gentil-Bernard) . . . . .	171
Souvent un air de vérité (Voltaire) . . . . .	172
Air à boire (Le Brun) . . . . .	172
Romance d'Alexis . . . . .	173
Plaisir d'amour (Florian) . . . . .	174
Romance de Clémence Isaure (Florian) . . . . .	175
Vive Henri IV. . . . .	177
Combien j'ai douce souvenance (Chateaubriand) . . . . .	178
Il pleut, bergère (Fabre d'Églantine) . . . . .	179
La Marseillaise (Rouget de l'Isle) . . . . .	181
Veillons au salut de l'Empire (Ad.-S. Boy) . . . . .	183
Hymne à l'Être suprême (Desorgues) . . . . .	184
Le Chant du départ (Marie-Joseph Chénier) . . . . .	185

## XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

NOTICE . . . . .	187
Chanson de table (De Piis) . . . . .	189
A quoi bon grossir la liste (Antignac) . . . . .	193

---



---

**TABLE**

Bibi ou ma carrière bachique (Armand Gouffé) . . . . .	195
Te souviens-tu (Debraux) . . . . .	197
Fanfan la Tulipe (Debraux) . . . . .	199
La Promenade sentimentale (Désaugiers) . . . . .	202
La Treille de sincérité (Désaugiers) . . . . .	205
Le Dieu des bonnes gens (Béranger) . . . . .	207
Les Enfants de la France (Béranger) . . . . .	209
Frétilton (Béranger) . . . . .	211
Le Grenier (Béranger) . . . . .	213
Les Gueux (Béranger) . . . . .	215
Les Hirondelles (Béranger) . . . . .	217
Les Infidélités de Lisette (Béranger) . . . . .	219
Jacques (Béranger) . . . . .	221
L'Orage (Béranger) . . . . .	223
Le Petit Homme gris (Béranger) . . . . .	225
Le Roi d'Yvetot (Béranger) . . . . .	226
La Sainte-Alliance des peuples (Béranger) . . . . .	228
Le Sénateur (Béranger) . . . . .	230
Le Ventru aux élections de 1819 (Béranger) . . . . .	232
Le Vieux Sergent (Béranger) . . . . .	234
Le Vieux Vagabond (Béranger) . . . . .	236
La Parisienne (Casimir Delavigne) . . . . .	238
Le Rhin allemand (Alfred de Musset) . . . . .	240
Le Lavoir (Pierre Dupont) . . . . .	241
Le Chien de berger (Pierre Dupont) . . . . .	242
Les Bœufs (Pierre Dupont) . . . . .	244
Le Chant des ouvriers (Pierre Dupont) . . . . .	245
Le Chant des nations (Pierre Dupont) . . . . .	247
Le Chant du vote (Pierre Dupont) . . . . .	249
Surgite mortui (Hégésippe Moreau) . . . . .	251
Ballade de Jésus-Christ . . . . .	254
Bonjour, Madame du céans . . . . .	255
C'est d'une jeune fille . . . . .	256
C'est la vieille Mathurine . . . . .	257
Chanson de la gerbe . . . . .	258
La belle est au jardin d'amour . . . . .	259
Le Confesseur . . . . .	260
Nous n'irons plus au bois . . . . .	261
Ventrebleu, Marion . . . . .	263
Mon mari est bien malade . . . . .	265
Où sont les rosiers blancs . . . . .	266
La Pernette . . . . .	267

## LA CHANSON FRANÇAISE

---

Quand Renaud de la guerre vint. . . . .	269
Rossignol, beau rossignol. . . . .	270
Saint Nicolas. . . . .	272
Les Deux Notaires (Gustave Nadaud). . . . .	274
Pandore ou les deux gendarmes (Gustave Nadaud). . . . .	276
Chauvin (Paul Avenel). . . . .	278
Mme Augustine ou la mouche politique (Paul Avenel). . . . .	280
Ma mie (Paul Avenel). . . . .	282
La Canaille (Alexis Bouvier). . . . .	284
Le Clairon (Paul Déroulède). . . . .	286
Le temps des Cerises. (J.-B. Clément). . . . .	288
La « Veuve » (Jules Jouy). . . . .	289
Complainte du bon saint Labre (Mac-Nab). . . . .	291
Le Grand Métingue du métropolitain (Mac-Nab). . . . .	293
Le Pendu (Mac-Nab). . . . .	294
Le Tour de France (Maurice Bouchor). . . . .	296
A Batignolles (Aristide Bruant). . . . .	297
Le Peuple (Aristide Bruant). . . . .	299
Fête des morts ou le Coffret (Xavier Privas). . . . .	301
Chanson du fil (Xavier Privas). . . . .	302
La Paimpolaise (Théodore Botrel). . . . .	304
Stances à Manon (Maurice Boukay). . . . .	306
La Chanson du laboureur (Maurice Boukay). . . . .	307

### APPENDICE MUSICAL

L'amour de moi (air du XV <sup>e</sup> siècle). . . . .	309
En baisant m'amie (air du XV <sup>e</sup> siècle). . . . .	310
Quand vous voudrez faire une amie (Marot, air du XVI <sup>e</sup> siècle) . . . . .	311
Avril (Rémy Belleau, air donné par un recueil du XVIII <sup>e</sup> siècle) . . . . .	312
Mignonne, allons voir si la rose (Ronsard, air du XVI <sup>e</sup> siècle). . . . .	313
Cette Anne si belle (Malherbe, musique de Guédron). . . . .	314
Petite abeille ménagère (air du XVII <sup>e</sup> siècle). . . . .	315
Sur le bord de la Seine (air du XVI <sup>e</sup> siècle). . . . .	316
Romance d'Alexis (musique de J.-J. Rousseau). . . . .	317
Hymne à l'Être suprême (Desorgues, musique de Gossec). . . . .	318
Le Chant des ouvriers (paroles et musique de Pierre Dupont) . . . . .	319